RELATION

DES ÉPIDÉMIES

DU CHOLERA-MORBUS

OBSERVÉES EN HONGRIE, MOLDAVIE, GALLICIE,

ET A VIENNE EN AUTRICHE,

DANS LES ANNÉES 1831 ET 1832.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, N° 30.

RELATION
DES ÉPIDÉMIES
DU CHOLERA-MORBUS

OBSERVÉES EN HONGRIE, MOLDAVIE, GALLICIE,
ET A VIENNE EN AUTRICHE,
DANS LES ANNÉES 1831 ET 1832;

AVEC UNE
HISTOIRE GÉNÉRALE DE CETTE MALADIE,
ET SON TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURATIF;

AVEC DES NOTES
DU PROFESSEUR BROUSSAIS;

PAR LE DOCTEUR SOPHIANOPOULO,
GREC D'ORIGINE.

A PARIS,
CHEZ MADEMOISELLE DELAUNAY, LIBRAIRE,
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13,
ET CHEZ L'AUTEUR, BOULEVARD MONT-PARNASSE, N. 38 *bis*.
1832.

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL MAISON,

AMBASSADEUR DU ROI DES FRANÇAIS

A VIENNE.

Monsieur le maréchal,

Lors de mon passage par Vienne pour aller étudier le choléra-morbus en Hongrie, en Valachie, en Moldavie et en Gallicie, comme pendant mon dernier séjour dans la même ville, où j'ai complété mes observations, vous ne vous êtes entretenu avec moi que de cette maladie. Témoin des ravages qu'elle a faits et connaissant les embarras qu'elle a suscités dans le nord et dans l'est de l'Europe, vous vous êtes fait un devoir de consulter les personnes de l'art qui l'ont étudiée avec le plus de soin et traitée avec le plus de succès. Vous avez rempli ce devoir en ami de l'humanité et en homme d'état qui sent toute l'impor-

tance de sa haute fonction : vous ne vous êtes pas borné à recueillir les avis des hommes les plus instruits et les plus expérimentés ; vous leur avez spontanément procuré tous les moyens de se rendre utiles. Je suis, monsieur le Maréchal, du nombre de ceux que vous avez le plus efficacement secondés. Sans M. Casimir Périer, qui m'a donné les premiers encouragemens pour entreprendre mon voyage, et sans vous, qui m'avez facilité les moyens de le continuer, je n'aurais pu me livrer à mes recherches.

Permettez-moi de le déclarer publiquement et de rendre hommage à votre noble caractère, en vous dédiant cet ouvrage. Puisse-t-il opérer tout le bien que vous avez désiré faire en aidant à mon entreprise, et m'acquitter en partie de la reconnaissance que je vous dois pour la lettre que vous avez bien voulu écrire en ma faveur à M. le président du conseil des ministres. Cette lettre est pour moi la récompense la plus douce que je puisse recevoir. Je craindrais qu'on ne m'accusât d'ostentation si je la

plaçais ici tout entière; mais je ne puis m'empêcher d'en citer un fragment qui doit fixer sur mon écrit l'attention publique et favoriser le bien qu'il peut faire.

« Le dévouement et le zèle, dites-vous, » avec lesquels M. le docteur Sophianopoulo a combattu le fléau qui menace » d'envahir successivement toute l'Europe, » et l'expérience qu'il a acquise, me font » penser que ses travaux pourraient être » d'une grande utilité pour la France, dans » le cas où la maladie y porterait ses ravages. »

Cette déclaration est d'autant plus précieuse pour moi, monsieur le Maréchal, qu'elle se trouve confirmée par le jugement du médecin, à mes yeux, le plus compétent de notre époque sur toutes les questions qui intéressent la santé des hommes, M. le professeur Broussais. Après avoir lu mon manuscrit, il a déclaré aux premières autorités de votre gouvernement que les moyens que je conseille contre le choléra sont éminemment conservateurs.

Excité par ces paroles et par votre hono-

rable suffrage, je présente avec confiance au public français le fruit de mes fatigues et de mon expérience. C'est un tribut qu'un Grec offre à un Philhellène et au peuple français souffrant, qui a compati si généreusement aux malheurs de ma nation.

Je vous supplie, monsieur le Maréchal, de ne point l'oublier, cette malheureuse Grèce, pour laquelle vous avez combattu, et que vous nommez l'aînée de vos enfans. Elle a toujours besoin de la bienveillance des bons rois et de tout l'intérêt des peuples animés de sentimens fraternels. Elle a besoin de votre puissante protection, et je vous prie de la lui conserver.

Agréez, monsieur le Maréchal, l'expression de ma reconnaissance et de mon profond respect.

Sophianopoulo.

Paris, le 7 avril 1832.

RELATION

DES ÉPIDÉMIES

DU CHOLÉRA-MORBUS

OBSERVÉES EN HONGRIE, MOLDAVIE, GALLICIE
ET A VIENNE EN AUTRICHE,
DANS LES ANNÉES 1831 ET 1832;

AVEC UNE

HISTOIRE GÉNÉRALE DE CETTE MALADIE,

ET SON TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURATIF.

APERÇU DE MON VOYAGE

POUR ÉTUDIER ET TRAITER LE CHOLÉRA.

Vieux médecin, élève des universités d'Italie, j'ai exercé, nombre d'années, l'art de guérir dans ma patrie, en Grèce. Désirant me mettre au niveau des nouvelles découvertes et augmenter mes connaissances, j'ai cru utile de revoir mes anciens maîtres et de converser avec eux et avec mes camarades de ce beau pays d'Italie. J'ai de plus séjourné cinq ans à Paris, et visité les hôpitaux de l'Angleterre. Le bruit du choléra me tenait en alerte, et je méditais de parcourir le nord et l'est pour m'assurer de sa nature, de ses symptômes et du trai-

tement qui pourrait lui convenir. Des obstacles sans nombre s'opposaient à l'exécution de cette résolution ; mais l'instance de mes savans amis et l'encouragement de puissans personnages ont fini par les aplanir. Parmi ces personnages, je ne puis omettre de citer M. Casimir Périer, président du conseil des ministres; M. le professeur Broussais; M. le comte Sébastiani, ministre des affaires étrangères; M. le comte Pozzo-di-Borgo, ambassadeur de Russie, et M. le prince Soutzo, ambassadeur de la Grèce. C'est à ces personnages principalement que le public devra de la reconnaissance, si mes observations peuvent être de quelque utilité pour l'humanité. Je ne puis non plus passer sous silence la part que M. le maréchal Maison a eue au succès de mon entreprise.

Depuis mon départ de Paris, qui a eu lieu le 8 août 1831, jusqu'au moment de mon retour, aujourd'hui 9 mars 1832, je n'ai point lu d'ouvrage qui traite du choléra-morbus. C'est une précaution que j'ai prise pour me préserver de toute influence étrangère à mon observation.

Mon but était tout pratique, et mon unique désir étant de diminuer la mortalité dans les pays où le choléra n'a pas encore porté ses ravages, je vais exposer simplement tout ce que j'ai observé moi-même en Hongrie, en Gallicie, en Boukouvine, en Moldavie, et dernièrement à Vienne, ainsi que les traitemens que j'ai employés, les bons

comme les mauvais. Je rendrai compte aussi de tout ce que j'ai vu faire aux médecins que j'ai rencontrés dans les différens pays que j'ai parcourus; je ne manquerai point, enfin, de rapporter, comme d'une utilité secondaire, tout ce qu'on m'a raconté avoir observé et fait pour découvrir la nature de cette maladie et lui appliquer le traitement le mieux approprié. Je crois que, lorsqu'il s'agit d'une maladie que les médecins n'ont pas eu l'occasion d'étudier au lit du malade et sur le cadavre, écoles les plus puissantes et les plus sûres, il faut se hâter de mettre en évidence et à la portée de tous des faits bien observés et examinés avec l'attention la plus scrupuleuse. Pour me rendre plus clair, et pour abréger ou supprimer un grand nombre d'histoires particulières de choléra, je vais donner d'avance l'explication de certains mots que j'emploie. Je suis forcé à ces explications, car je publie mes observations telles qu'elles ont été prises sur le théâtre de la maladie, où, privé de toute espèce de ressources, ma rédaction s'est trouvée pleine de fautes; je la livre au public telle qu'elle est. J'espère que mes confrères, persuadés qu'en publiant ce mémoire, je cède au désir d'être utile à l'humanité et non à l'ambition d'écrire dans une langue que je ne connais pas assez, seront indulgens envers moi.

Atmosphère cholérique.

J'entends par atmosphère cholérique une disposition, un état, une manière d'être de l'air qui entoure et couvre une maison, un hameau, un village, une ville, un pays. Une telle atmosphère, ou si l'on veut un tel air est pour moi dépourvu de parcelles spéciales, d'émanations *sui generis*, de virus cholérique. Les faits qui appuient ma proposition sont nombreux. J'ai rencontré des villages en Gallicie, en Boukouvine, en Moldavie et en Autriche, qui étaient séparés les uns des autres de quelques pas. L'un était attaqué de choléra, en était même dévasté, tandis que l'autre, quoiqu'en communication avec le premier, n'était atteint du choléra qu'après plusieurs jours ou semaines : tels sont des villages appartenant à M. le baron Monstaza, en Boukouvine; d'autres à M. le comte Kalleto, en Moldavie, etc. Le choléra sévit à Vienne; mais plusieurs de ses quartiers, de ses faubourgs et des villages environnans ne sont atteints qu'après plusieurs semaines. Si dans l'atmosphère il existait une matière, un virus cholérique, il aurait dû attaquer en même temps les autres villages, etc.

Ce n'est point mon intention de me déclarer ici contagioniste ou non contagioniste; cela ne m'occupe point. M. le docteur Guyon, que j'ai rencontré dernièrement à Vienne, traite l'objet de la contagion et de la non contagion du choléra *ex professo.*

C'est de la nature du choléra, de ses symptômes et de son traitement, que je vais m'occuper. L'atmosphère cholérique est donc pour moi une disposition de l'air, analogue à celle qui a causé à Paris la grippe, analogue à celle qui a produit l'érysipèle des jambes dans la même ville; disposition enfin analogue à l'air qui engendre les épidémies de dysenterie, de coqueluche, de rougeole, etc., et même les épizooties (1).

Il y a six mois que le royaume de Bavière fait faire des quarantaines à tous ceux qui arrivent de l'intérieur de l'Autriche sur ses frontières. Parmi les villes de l'empire où les voyageurs se rendent en partant de Vienne, se trouve aussi la petite ville de Braunau, près d'Ulm. C'est là que j'ai dû faire ma quarantaine pour mon séjour dans les hôpitaux de Vienne, et c'est dans cette capitale de l'Autriche, et dans ses hôpitaux, que j'ai complété mon expérience et mes observations sur le choléra.

Le 15 du mois de février 1832, je quittai ces hôpitaux, ayant laissé exprès mes mains teintes des humeurs des cholériques, dont je venais de faire des autopsies : exprès, je salis mes papiers sur lesquels étaient déposées des histoires de cholériques. J'ai fait plus : j'ai trempé une partie des

(1) Cette atmosphère cholérique n'est qu'une induction de l'auteur. Qu'on l'admette ou qu'on la rejette, cela ne change rien aux faits observés sur les opportunités, les causes déterminantes, les symptômes et la marche de la maladie soumise aux différens modificateurs qui lui ont été opposés. (*Note du profess. Broussais.*)

habits que je portais dans l'amphithéâtre des autopsies cholériques.

Pendant mon voyage, en sortant de l'atmosphère cholérique de Vienne, jamais je n'ai communiqué le choléra (supposé qu'il puisse l'être) à mes camarades de voyage, ni à la ville qui était destinée à notre purification. Je suis resté à Braunau cinq jours, entouré jour et nuit de tout ce qui contenait des matières cholériques : je m'approchais de tous ceux qui étaient dans le même hôtel; mais personne n'a été atteint du choléra, non plus que moi (1). Il en a été de même de M. Mivacki, officier polonais, mon compagnon de voyage depuis Vienne jusqu'à Paris. Sans atmosphère cholérique, il n'y a point de choléra, et les quarantainesne font qu'embarrasser les Gouvernemens, nuire au commerce et répandre l'alarme. Il y a pourtant des préservatifs contre ce terrible fléau ; je les exposerai par la suite. J'a vu, sous une atmosphère cholérique, le choléra être produit, comme je le remarquerai, par un verre d'eau pris à jeun, etc. Je l'ai vu déterminé par des alimens pris en quantité un peu plus grande qu'à l'ordinaire, par un petit excès, etc.; mais, cette disposition atmosphérique passée, ces modificateurs ne troublent nullement l'économie.

(1) J'ai été deux fois attaqué de cette cruelle maladie, à Tarnow et à Léopol, sous une atmosphère cholérique. Si le choléra venait, je pourrais l'être une troisième fois à Paris, sous une nouvelle atmosphère cholérique. (*Note de l'auteur*, le 10 mars.)

J'ai observé aussi, dans un même pays (1), que tout le monde, lorsque le péril était passé, s'adonnait aux plus grands excès en tout genre; et, quoique le pays fût encore plein de cadavres cholériques, quoique les maisons et les hôpitaux fussent encore encombrés d'habits infectés de leurs émanations, toutes ces personnes contractaient d'autres maladies que celle dont il s'agit. Les régimens impériaux en Gallicie devinrent la proie d'un typhus horrible aux mois de janvier et février 1832, tandis qu'ils étaient ravagés par le choléra dans le même pays sous une atmosphère cholérique, dans le mois de juillet en 1831. Cela posé, je passe à d'autres préliminaires.

Prodromes cholériques.

Lorsqu'un pays est entouré d'une atmosphère cholérique, les habitans qui sont le plus disposés au choléra peuvent en être avertis, mais non pas toujours, un, deux, trois et même huit jours à l'avance, ou seulement quelques heures, par les signes suivans, avant que les symptômes formidables et mortifères soient déclarés :

Petites douleurs de tête passagères; envies de dormir, ou insomnie; rêves pénibles; tristesse; crainte de désastres, ou grand espoir; imagina-

(1) Je l'ai remarqué en partie aussi sur moi-même. J'ai vu, en outre, des personnes se préserver du choléra parfaitement, en quittant le pays qu'il habitait et en s'établissant dans des villes voisines, où l'atmosphère n'était point altérée. (*N. de l'auteur.*)

tion obtuse ou brillante ; joie quelquefois, et bien-être inexprimables ; voix embarrassée ; contractions spasmodiques de très courte durée, surtout chez les personnes du sexe et les névropathiques; soupirs et palpitations passagères ; indigestions sous mille formes ; flatuosités ; douleurs épigastriques passagères ; envie de boissons fortes, comme du vin, etc. ; appétit extraordinaire, insolite ; quelquefois inappétence, et même dégoût pour les alimens : envie de boissons froides, acides ; coliques légères et de peu de durée ; selles molles (1) ; constipation quelquefois ; froid glacial qui se promène dans les entrailles, selon le dire des personnes qui l'ont senti, ou un feu qui brûle ; envie de repos. Mais tous ces signes ne peuvent se présenter chez le même sujet.

Il y en a encore qui ne peuvent être décrits et qu'il serait trop long d'énumérer. Cependant tout signe insolite doit être pris en considération sous une atmosphère cholérique. Toute personne qui prendrait note de ces signes pourrait se préserver du choléra. Le médecin qui se déciderait à les considérer comme une forme morbide, épargnerait bien des chances périlleuses à ses cliens.

Des Symptômes caractéristiques du Choléra.

Pour faciliter l'étude de mes observations et

(1) Ce signe doit être pris en grande considération par le public et par le monde medical... Dédaigné et négligé, il détruit des familles entières et dévaste des royaumes. (*Note de l'auteur.*)

relater en masse une grande quantité d'histoires particulières, j'ai pris le parti de diviser les symptômes caractéristiques du choléra en différentes nuances.

Première nuance cholérique, ou premier symptôme caractéristique du choléra.

Diarrhée, ou vomissement d'une humeur, d'un liquide *sui generis*.

Je l'appelle cholérique : elle est blanchâtre et inodore en général, sans saveur spéciale ; elle a l'apparence de l'eau de riz, du petit-lait, de la décoction de gruau, ou de l'eau tiède au moment où l'on y délaie du sucre (1).

L'humeur de la diarrhée contient le plus souvent des flocons blancs ressemblant aux flocons qu'on rencontre dans les cavités de la plèvre remplie de liquide, ou à ceux qu'on trouve dans la cavité du péritoine, ou enfin aux petites pseudo-membranes qui sortent à la suite de toutes diarrhées ou dysenteries. Le liquide qui est rendu par la bouche contient moins fréquemment de ces flocons : mais il laisse voir des matières blanchâtres semblables aux petits morceaux blancs qui nagent dans le lait tourné. La quantité de ces liquides n'est pas aussi grande qu'on le croit généralement.

(1) Quelques sujets antécédemment affectés du duodénum et du foie ont des évacuations bilieuses. (*Note du professeur Broussais.*)

Seconde nuance cholérique, ou second symptôme caractéristique du choléra.

Refroidissement des extrémités supérieures et inférieures.

Ce refroidissement ne commence pas en général par des horripilations, comme dans les autres irritations; il se présente d'abord aux extrémités des doigts, couvre les fesses, toutes les parties postérieures du tronc et le visage, s'arrête à la partie extérieure de la poitrine; il respecte une partie de la poitrine, du bas-ventre, l'épigastre, le front et le cuir chevelu, enfin le milieu de la colonne vertébrale.

Ce refroidissement est senti quelquefois par les malades, et ils s'en plaignent; mais très souvent ils n'en ont point la conscience. Cette dernière circonstance est en général bien fâcheuse. Il pourrait se faire que le froid n'affectât que les extrémités supérieures seulement, ou les inférieures. D'après ce tableau, il ne reste de vie que dans les organes qui correspondent à la peau chaude; le reste est tombé dans l'inertie.

Ce peu de chaleur ne paraît point fébrile au commencement de la maladie; mais, à mesure que les symptômes cholériques s'apaisent, que la réaction commence, et que la maladie se prolonge, elle devient brûlante, âcre, sèche (1). La

(1) Elle le devient encore par un traitement empirique. (*N. de l'aut.*)

peau refroidie n'a nullement l'aspect de la chair de poule; elle est inerte, affaissée, ridée, collée sur les parties qu'elle couvre; elle est quelquefois luisante. Ce refroidissement, je l'ai rencontré souvent sur la langue, les lèvres et les gencives.

TROISIÈME NUANCE CHOLÉRIQUE, OU TROISIÈME SYMPTÔME CARACTÉRISTIQUE DU CHOLÉRA.

Couleur cyanique, bleuâtre, noirâtre, livide, d'un rouge de rouille, carbonique de la peau.

Le refroidissement, les fortes diarrhées et les pénibles vomissemens sont suivis très souvent de cette couleur cholérique, dont personne ne peut se faire une idée juste sans l'avoir vue sur la périphérie et le visage d'un cholérique. Aucune description, selon moi, ne pourra remplacer le spectacle d'un cholérique atteint de cette nuance, si ce n'est le portrait d'un cholérique pris par un habile peintre quelques heures avant la mort.

QUATRIÈME NUANCE CHOLÉRIQUE, OU QUATRIÈME SYMPTÔME CARACTÉRISTIQUE DU CHOLÉRA.

Extinction du pouls, ou apyrexie cholérique.

Ce qu'on appelle fièvre n'existe pas chez les cholériques. La diminution, la cessation entière du pouls ne survient en général que lorsque la seconde et la troisième nuances ont duré quelques quarts d'heure. La fièvre n'existe pas non plus pendant le cours de la

première nuance; il faut que le malade ait commis de grandes imprudences pour l'avoir dès le commencement de la diarrhée et des vomissemens. Le cœur et les artères sont paralysés ; il n'y a plus de sang artériel, et, par conséquent, point de circulation de cette nature. La circulation veineuse continue, elle n'est pas interrompue, ou du moins elle ne l'est pas autant que la circulation artérielle.

Le pouls, chez la plus grande partie des cholériques, diminue, se rétracte, se retire, fuit, s'éteint, en commençant par les extrémités. Les grosses artères et le cœur cessent aussi leur systole et leur diastole.

CINQUIÈME NUANCE CHOLÉRIQUE, OU CINQUIÈME SYMPTÔME CARACTÉRISTIQUE DU CHOLÉRA.

Contractions spasmodiques ou tétaniques des extrémités avec ou sans crampes.

Ces contractions spasmodiques commencent très souvent par les doigts, et s'étendent au reste des extrémités ; elles n'atteignent quelquefois que les extrémités supérieures ou seulement les inférieures : il en est de même des crampes.

Le choléra commence quelquefois, et surtout chez les femmes, par cette nuance; mais les vomissemens ou la diarrhée ne tardent point à survenir. Dire que, seules, ces contractions peuvent constituer le choléra, c'est une erreur. Les con-

tractions et les crampes suspendent la respiration, contribuent à la paralysation du cœur et des artères, et leur présence hâte la mort.

SIXIÈME NUANCE CHOLÉRIQUE, OU SIXIÈME SYMPTÔME CARACTÉRISTIQUE DU CHOLÉRA.

Voix cholérique.

Le timbre de la voix chez les cholériques est d'une nature particulière; c'est une voix qui ne ressemble ni à celle du croup, ni à celle de la coqueluche, ni à aucune autre. Aucune expression ne peut en donner une idée juste à ceux qui n'ont pas entendu parler des cholériques (1); c'est un symptôme qui existe toujours, c'est le symptôme dominateur; il est, par conséquent, d'une importance majeure, selon notre estime.

SEPTIÈME NUANCE CHOLÉRIQUE, OU SEPTIÈME SYMPTÔME CARACTÉRISTIQUE DU CHOLÉRA.

Langue froide, yeux enfoncés et visage effroyable.

La langue froide et l'enfoncement des yeux qui paraissent vouloir se rapprocher de l'occiput, sont d'un fâcheux augure, et surtout le second symp-

(1) On a dit : les malades *soufflent* leurs paroles plutôt qu'ils ne les prononcent. Cette expression est assez juste. Au surplus cette voix sépulcrale est celle de toutes les gastrites intenses comme on l'a dit dans *l'Histoire des phlegmasies*. (*Note du professeur Broussais.*)

tôme. Le visage cholérique est presque toujours mortel. Il m'est impossible de le décrire : ce n'est point l'hippocratique. Il faut voir le tableau du docteur Guyon pour s'en faire une juste idée.

Valeur des symptômes caractéristiques du choléra.

Je ne puis, je ne dois pas entrer ici dans l''explication physiologique de ces symptômes, avant d'avoir rapporté les documens des autopsies ; néanmoins, je crois de mon devoir de les mettre sous les yeux des médecins qui n'ont pas vu, qui n'ont pas traité encore le choléra.

Le symptôme le plus meurtrier, c'est la carbonisation. Je tâcherai, les autopsies à la main, de découvrir la source ou la cause de ce terrible phénomène.

Le visage cholérique est un symptôme non moins formidable

Le refroidissement des extrémités est le second phénomène dangereux, après les deux qui précèdent.

Les contractions tétaniques et les crampes constituent un péril du troisième degré.

L'extinction du pouls est le quatrième symptôme fâcheux, selon mes observations.

La diarrhée et les vomissemens n'indiquent pas toujours le plus grand péril, lorsque les médecins expérimentés y peuvent porter des remèdes dès les premiers instans de l'apparition de la maladie.

Si la cessation de l'urine reste sans secours, elle peut quelquefois tuer le malade à elle seule.

Je n'ai voulu rien dire sur la durée et la marche des symptômes cholériques. Il n'y a rien de fixe ni de général à cet égard.

J'ai observé un cas où le froid cholérique a duré quinze jours, et où le malade a guéri. Cette histoire sera rapportée; néanmoins, la maladie appelée choléra commence en général par la diarrhée cholérique, et s'accompagne plus ou moins de quelque autre symptôme cholérique, avec ou sans vomissement. Dans quelques circonstances rares, très rares, le choléra peut exister avec le vomissement seulement, et quelques autres symptômes, sans diarrhée; mais ce dernier symptôme, comme aussi la voix cholérique, dominent généralement tous les autres: il peut tout seul même constituer le choléra.

Mon itinéraire.

Arrivé à Vienne vers le mois d'août 1831, j'ai rencontré l'alarme dans toute la ville. Tout le monde, les savans, les négocians, les ambassadeurs, les ministres et la famille impériale quittaient cette belle ville et ses faubourgs si propres et si bien aérés. Le maréchal Maison lui-même emballait. Les ministres de l'empire m'assurèrent qu'il m'était impossible de pénétrer en Moldavie et en Valachie sans avoir subi préalablement une quarantaine de

trois mois. Malgré ces obstacles, je persistais; je désirais continuer mon voyage. M. le maréchal me représentait les périls qui me menaçaient, et les personnes qui lui étaient attachées faisaient tous leurs efforts pour m'en détourner. Malgré toutes ces instances, le 21 août 1831, je me trouvai à Peste, qui était ravagée par le choléra.

Peste.

Cette ville, la plus peuplée de la Hongrie, est située sur la rive gauche du Danube. Offen ou Bude est sur la rive droite du même fleuve. La première est sur une plaine rase, unie; elle n'est pas entourée d'eau stagnante, et jouit d'un air pur et sain. Les rues sont larges et les maisons commodes et propres.

Bude est située sur deux collines; ses rues sont étroites. La première de ces villes est donc plus saine et plus sèche que la seconde; elles communiquent entre elles par un pont volant. La première contient 75 mille âmes, et la seconde, 40 mille.

Épizootie et Disette de la Hongrie, en 1827 et en 1830.

Une sécheresse extraordinaire en Hongrie, durant les années 1829 et 1830, y causa une disette universelle et effroyable. Cette sécheresse produisit une épizootie meurtrière parmi les bœufs

seulement. Il en mourut plus de la moitié. Personne n'a su m'expliquer sa nature; mais on peut facilement la deviner (1).

Le peuple de la Hongrie ressentit les effets de cette disette (2) aussi bien qu'en 1831, époque où le choléra éclata. Il est de la plus haute importance de noter que, durant toute la moitié de l'année, le peuple de ces contrées manque habituellement de nourriture suffisante. Je voudrais effleurer cette question et faire connaître les causes de cette misère; mais mon sujet ne me permet d'indiquer que ce qui a rapport à la maladie dont il s'agit.

Le choléra a paru en Hongrie vers la mi-juillet. Il a éclaté à Peste le 1er août (3).

Première histoire cholérique.

Le 21 août 1831, vers deux heures de l'après-midi, M. le docteur Bochus, médecin-accoucheur, envoyé par le gouvernement d'Autriche pour traiter le choléra en Gallicie, me conduisit chez

(1) Il paraît que c'était une phlegmasie du canal digestif. (*Note du professeur Broussais.*)

(2) La même disette a eu lieu en Gallicie en 1829 et 1830. On en éprouvait les effets en 1831, époque du choléra. Cette circonstance a augmenté la mortalité dans ces deux royaumes, jointe à l'abus de l'eau-de-vie.

(3) Dans le mois de février j'appris à Vienne que le nombre des cholériques s'élevait jusqu'à 6800, à Peste; morts, 2304; à Otten, 5015; morts: 2534. (*Note de l'Auteur.*)

M. Schulmeister, âgé de 37 ans, boucher de profession, non marié. Il offrait une poitrine large et arrondie. Ce malade venait de dîner vers une heure de l'après-midi avec ses parens. Son dîner consistait en quelques plats de viande. Une demi-heure après, il se sent mal ; il est saisi d'abord de vomissemens de matières alimentaires, matières qui deviennent, peu d'instans après, blanchâtres comme l'eau de riz, avec des mucosités suspendue.

Ces humeurs ne sont point abondantes. Les efforts qu'il fait pour vomir sont terribles: les vomissemens continuent; point de diarrhée. Douleurs dans l'intérieur de l'estomac, selon le dire du malade, qui augmentent un peu à une forte pression sur l'épigastre ; ardeur dans l'estomac, et cela d'après la sensation que le patient éprouve, et à la partie inférieure de la poitrine: point de douleur à la tête; facultés intellectuelles assez bonnes, crainte de la mort; regard languissant; front et cuir chevelu chauds, visage froid, yeux enfoncés au fond de l'orbite. Ses extrémités supérieures commencent, vers deux heures et demie, à se refroidir; le malade ne sent point de froid, point de fièvre, le pouls, qui à mon arrivée existait tout petit, au carpe, se retire vers le bras.

Nous ordonnons un thé appelé par les médecins du pays anticholérique, bien brûlant (c'est une infusion de sureau, de camomille et de mélisse,

animée avec la liq. anod. minér. Hoff.) Frictions aux extrémités avec la teinture de cantharides et un liniment camphré; sulfate de bismuth, trois grains tous les quarts d'heure. Je ne quitte plus ce malade, quoique tremblant sur les suites d'une telle prescription; je reste pour la première fois à côté d'un cholérique, pour voir ce que c'est que cette maladie, que d'avance je croyais connaître. Vers trois heures, c'est-à dire, à peu près deux heures après que la personne s'était sentie mal, les vomissemens sont encore continuels; elle vomit tout ce qu'elle avale. Point encore de diarrhée, douleurs horribles dans l'estomac, que l'on ne réveille pas facilement par la pression de la main. Front et cuir chevelu légèrement chauds: intelligence bonne, visage froid, yeux enfoncés dans les orbites, et comme retirés vers l'occiput, cornée transparante affaissée, tissu cellulaire de la face contracté, effacé, absorbé, peau du visage collée sur les os, d'une couleur de rouille, bleuâtre, noirâtre. Cet aspect du visage est terrible. Langue humide, rouge à la pointe et au pourtour, blanchâtre, sale au milieu, haleine froide, timbre de voix altéré d'une manière particulière; soif intense. Le malade désire de l'eau froide; mais personne ne la lui permet: l'on craint les vomissemens; il demande des boissons acides; mais les médecins s'y opposent. Les extrémités sont tout-à-fait glacées; le centre de la poitrine et le bas-ventre conservent

un peu de chaleur, qui n'est ni brûlante ni halitueuse, mais languissante.

La peau des extrémités est cyanique, noirâtre, cepté vers le bas-ventre, la poitrine et la colonne vertébrale. Le pouls n'existe plus ni au carpe, ni aux tempes, ni aux carotides. Le stéthoscope ne donne aucun indice de systole ni de diastole du cœur. Point d'urine, contractions effroyables aux extrémités, surtout aux supérieures; les douleurs que ces contractions réveillent coupent la respiration; cette fonction est pénible, difficile: point de toux; la percussion montre les parties inférieures du poumon engorgées, la poitrine est collée au dos et le ventre météorisé.

On ordonne au malade: teinture d'opium quinze gouttes toutes les cinq minutes, cendre brûlante autour des extrémités, vésicatoires aux jambes et aux bras. Une demi-heure après l'usage de ces moyens les vomissemens cessent sans aucune diminution des autres symptômes; au contraire, c'est alors que la diarrhée commence. Les matières rendues par l'anus sont d'abord liquides et mêlées de quelques matières fécales; elles deviennent par la suite comme le petit-lait contenant des flocons blancs consistans. Une demi-heure après que ce nouveau symptôme a paru, le malade n'existe plus.

Réflexions. — L'aspect de ce cadavre vivant, dont la maladie a duré à peine trois heures, reste encore et restera toujours gravé dans ma mé-

moire. C'est pour la première fois que je vois ce terrible spectacle sur l'homme! Cette histoire paraîtra sans doute incohérente; mais elle est telle que l'observation du malade, que je n'ai point quitté pendant trois heures, me l'a suggérée : de plus, je suis médecin voyageur, sans demeure fixe ni tranquillité pour refaire mon travail.

Avant de quitter Paris, j'avais prié plusieurs de mes confrères, de mes amis et de mes maîtres (excepté M. le professeur Broussais) qui excellent dans l'art de guérir, de me donner leurs avis et leurs conseils sur la nature et le traitement du choléra que je me proposais d'aller étudier. Cette consultation générale, que je conserve avec un profond respect, est un monument de la science médicale *a priori*. Je la conserve toute rédigée manuscrite. L'École de médecine de Paris y a sa part; l'Académie y a contribué; l'Institut m'a donné ses conseils. La plupart des médecins en chef des hôpitaux y rivalisent de savoir et me prodiguent leurs savans raisonnemens. Tous, ainsi que moi, croyaient que le choléra était une maladie comme une autre (1); nous pensions même l'avoir rencontrée dans notre longue pratique (2); mais nous étions dans l'erreur. Placé vis-à-vis de cette maladie au lit du patient, je

(1) Nous avions tous raison; mais nous ignorions la nature de altérations que l'atmosphère cholérique produit sur l'organisme de l'homme. (*Note de l'auteur.*)

(2) Nous avions rencontré des maladies analogues, mais point de symptômes caractéristiques de choléra. (*Note de l'auteur.*)

me suis aperçu que le choléra était tout autre chose (1) que ce que ces médecins et moi-même nous avions vu, observé et traité. Cependant, pour ne pas prendre sur moi toute la responsabilité du traitement, je me conformai en partie d'abord à ce que j'avais lu, à ce que mes confrères m'avaient conseillé, et enfin à ce que les médecins du pays où je voyais pour la première fois le choléra me permettaient. Il y a dans ma consultation un de mes confrères (2) de Paris, homme plein de sagacité, de vivacité et d'érudition, homme d'ordre aussi, qui me disait, en le consultant : « Prenez garde de prendre sur votre responsabilité un malade attaqué de choléra, lorsque vous arriverez pour la première fois dans une ville... » J'ai suivis cet avis.

Le malade dont il s'agit a pris du thé, a été frictionné, a pris le bismuth, 24 grains, 90 gouttes de laudanum, et quelques dragmes de liqueur anodine minérale. Les vésicatoires lui furent appliqués. La marche rapide a empêché d'employer et d'essayer d'autres médicamens : la faiblesse paraît telle au médecin, de prime abord, qu'il semble impossible de se passer des corroborans, des fortifians, des analeptiques, etc. (3).

(1) C'est-à-dire, qu'il y a des symptômes d'une nuance à part, mais produits par des organes altérés.

(2) M. le professeur Rostan. (*Note de l'auteur.*)

(3) La suite de ce recueil fera prendre une autre résolution.

(*Note de Vienne.*)

Je désirais de tout mon cœur faire cette autopsie ; mais il m'a été impossible de l'obtenir. Affligé de cette privation, je m'empresse de courir à d'autres malades (1).

Seconde histoire de choléra.

Le même médecin me conduit, vers six heures du soir, le 21 d'août, chez M. Franz, âgé de quarante-trois ans, père de famille, bien conformé. Il avait la tête lourde, l'intelligence libre, les paupières gonflées, les yeux injectés; mais, d'autre part, face pâle, respiration difficile, gênée; soupirs, voix particulière, poitrine chaude, systole et diastole du cœur perceptibles; l'air pénètre difficilement les lobes inférieurs du poumon : point de toux; langue plate, à peine rouge au pourtour, jaune au milieu, humide; soif vive : il avale facilement; point de vomissemens. Épigastre sensible à la pression de la main et légèrement chaud : cette chaleur n'est point du tout fébrile. Depuis l'ombilic jusqu'à l'hypogastre, et même jusqu'au pubis, les entrailles sont douloureuses et brûlantes, selon l'expression du patient.

Coliques continuelles, diarrhée, matières liquides, blanchâtres, muqueuses, en petite quantité, avec des flocons blancs : les selles sont fréquentes.

(1) La ville en était pleine. (*Note de l'auteur.*)

J'ignore quelle était leur nature dans le commencement, car la maladie date du matin à neuf heures. Ce malade prenait pour boisson du thé de cholérique bien chaud.

Le pouls est petit, nullement fréquent, les extrémités assez chaudes.

On lui ordonne un bain de pied sinapisé, et rien de plus, si ce n'est son thé.

Vers huit heures du soir, je suis de nouveau appelé chez le même malade; j'y remarque : intelligence bonne encore, tête pesante, visage affaissé; peau noire, collée sur les os de la face, yeux enfoncés dans les orbites; respiration pénible, soupirs, inquiétude, anxiété, poitrine à peine chaude, l'air pénètre difficilement dans les poumons. Les battemens du cœur ne sont plus sensibles, le pouls est perdu partout. Langue pointue, froide, rouge à la pointe et un peu au pourtour, blanche au milieu, humide.

Épigastre douloureux à la pression; le malade sent des douleurs et de l'ardeur dans l'intérieur de cette région; vomissemens d'une matière blanche, liquide, d'apparence de l'eau tiède quand on y délaie du sucre.

La diarrhée continue; extrémités supérieures seulement froides. Crampes douloureuses aux mollets, contractions spasmodiques aux extrémités.

Toute la peau est livide, noirâtre, excepté le bas-ventre, la poitrine et le dos.

Point d'urine.

On ordonne : infusion de serpentaire et de valériane, musc deux grains toutes les dix minutes, sinapismes aux extrémités inférieures, vésicatoires aux supérieures, briques brûlantes aux plantes des pieds.

Vers dix heures du soir, ce malade n'existe plus ; il a vécu 13 heures.

Mêmes obstacles pour l'autopsie de ce sujet que pour le premier.

Réflexions. — Ce choléra n'était pas aussi formidable que le premier ; il a cependant été mortel aussi, et les moyens employés ont échoué de la même manière (1).

Troisième histoire cholérique.

La mort du père de famille Franz a été suivie (à minuit à peu près) de la maladie de sa fille.

Elle est âgée de 14 ans, fraîche, et d'un bon embonpoint ; elle se sent fatiguée des soins qu'elle venait de prodiguer à son père.

Elle est surprise de contractions subites des doigts (vers minuit du 21 au 22 d'août 1831), des trémités supérieures et inférieures à la fois. Ces contractions se propagent au reste des extrémités. Cet état lui coupe la respiration, et lui produit des vomissemens de matières liquides aqueuses, ayant

(1) Il aurait fallu agir dès le matin, et d'une autre manière.
(*Note de Vienne.*)

l'aspect de la décoction d'eau de riz : il n'y avait point de flocons. Efforts pénibles pour vomir.

On lui donnait, dès le premier instant, du thé des cholériques en très grande quantité.

Le 22 dans la matinée, M. Bochus et moi nous nous rendons chez cette malade à huit heures.

On y remarque : facultés intellectuelles intactes, autant qu'un tel malade peut les avoir; tête légèrement douloureuse; visage effroyable, cyanique, noir; yeux retirés au fond des orbites; front un peu chaud; respiration pénible; soupirs; poitrine plate, comprimée; bruit respiratoire à peine sensible; point de râle ni de toux; voix éteinte. La malade désire parler, mais ne le peut.

Langue froide, rouge à la pointe; les lèvres pointues; gencives pâles; épigastre à peine chaud, comme aussi tout le bas-ventre. Il y a des douleurs dans l'intérieur et chaleur brûlante accusée par la malade; diarrhée de matières claires, blanches, pleine de flocons qui se dissolvent facilement; extrémités froides.

Point de pouls, point d'urine.

On administre : camphre, trois grains tous les quarts d'heure; sinapismes et vésicatoires; laudanum, une cuillerée à café toutes les demi-heures. Deux heures après que ce traitement a été employé, le vomissement et la diarrhée cessent (1),

(1) On verra même dans les hôpitaux de Vienne de ces miracles.
(*Note de Vienne.*)

mais les autres symptômes persistent, à cela près qu'il y a un peu de chaleur aux extrémités.

Mort une heure après cette amélioration.

Réflexions. — Est-ce la peur, la fatigue ou la contagion qui ont produit ce choléra? Ces trois causes peuvent devenir efficientes ou déterminantes du choléra. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les moyens thérapeutiques ont été insuffisans (1).

Quatrième observation.

Le 22 août, à midi précis, le frère de cette malheureuse tombe frappé de choléra. La mère reste spectatrice de ce carnage affreux des siens, sans pouvoir trouver le temps de les faire enterrer. Mon confrère m'invite à assister à ce dernier malheur : je m'y refuse formellement, ayant de la répugnance à voir employer une autre fois un traitement pareil, quoique recommandé par de grands médecins.

M. Bochus a rencontré, chez ce jeune homme de l'âge de dix-huit ans, un vomissement et une diarrhée continuels de matières analogues à celles rapportées plus haut, etc. Il a voulu essayer de nouveau le bismuth jusqu'à cinq grains chaque

(1) De tels traitemens seront toujours non seulement insuffisans pour le traitement du choléra, mais encore nuisibles.

(*Note postérieure de l'Auteur.*)

quart d'heure; il est parvenu, à la vérité, à arrêter le vomissement après une heure de cet essai; la diarrhée a cédé aussi aux fortes doses d'opium; mais le pauvre garçon est mort tout juste au moment où ces symptômes ont cessé!!!

Réflexions.—Je comptais changer de traitement, si je me décidais à donner mes soins au jeune homme dont il s'agit. La faiblesse commence à ne plus m'effrayer. J'étais décidé à employer la méthode débilitante; mais j'étais d'avance sûr que ni les parens, ni les médecins ne seraient de mon avis. Le manque d'autopsies m'affligeait beaucoup; néanmoins mon parti était pris sur le mode de traitement (1).

Résumé de différentes histoires cholériques recueillies à Peste.

Je n'ai séjourné à Peste que quelques jours; j'ai vu périr sous mes yeux vingt-sept malades du choléra; je n'en ai pas vu un seul guérir. J'en aurais pu visiter davantage; c'était le fort de l'épidémie. Je pensais que le traitement employé aggraverait toujours les symptômes de la maladie, qui sont déjà mortifères par eux-mêmes. La plupart des malades que j'ai vus ont été traités par l'opium, le bismuth, la liqueur anod. min. Hoff., le lauda-

(1) L'influence que la consultation parisienne exerçait sur mon esprit était encore puissante. Il y avait pourtant quelque opinion (comme celle du baron Alibert) qui était semblable en partie à mon plan.

(*Note de l'auteur.*)

num, les frictions de canthar. et de camphre, le thé de choléra, les vésicatoires, les sinapismes, le musc, le camphre, le castoreum, la serpentaire, la valériane, le vin quelquefois.

Les symptômes qui prédominaient étaient le vomissement, la diarrhée, le froid des extrémités et la cyanose.

Il faut que les personnes qui sont à la tête des gouvernemens sachent que le choléra a causé beaucoup d'entraves au cours des opérations sociales.

En Hongrie, comme partout ailleurs, le gouvernement a voulu se faire médecin. Il a nommé une commission, dont les savans membres, pleins d'amour pour le bien, et de la meilleure foi, sans avoir jamais vu ni traité un cholérique, ont décidé, *à priori*, d'après les relations des journaux, que le spécifique pour le choléra était le *magisterium bismuthi* (1). Tous les apothicaires ont reçu l'ordre du gouvernement de prodiguer ce médicament héroïque au premier venu, comme une panacée, en leur prescrivant la manière d'en faire usage. Toute la Hongrie, rassurée par cette ineptie, en faisait une provision effrayante. Il y en avait qui en usaient comme de préservatif. Sitôt que le choléra a éclaté dans ce royaume, le peuple, sans même demander l'avis des mé-

(1) Dans ma consultation ce médicament a des partisans, bien savans d'ailleurs! (*Note de l'auteur.*)

decins ni consulter personne, a pris à tort et à travers du bismuth.

Telle est la confiance de ce peuple de la Hongrie en son gouvernement (il l'appelle paternel).. mais, plus tard, s'étant aperçu que tous ceux, sans exception, qui avaient fait usage de ce médicament, vanté par la savante commission et approuvé par son gouvernement, mouraient, et se figurant que ce bismuth était inventé par ce même gouvernement et les nobles pour empoisonner le peuple, il se révolta, et prit le parti de s'unir à la nation qui combattait à cette époque aux bords de la Vistule. L'empire allait crouler; mais une ordonnance abolit cette loi absurde, et le peuple rentra tranquille dans ses cabanes de misère pour être de nouveau ravagé par le choléra et gémir sous le traitement impuissant et empirique de médecins sans expérience et sans physiologie.

L'empereur des Russies a dû déployer une fermeté d'une autre espèce pour se mettre à l'abri d'une révolution qui le menaçait dans sa capitale, et qui prenait sa source dans les hôpitaux cholériques. Avant de quitter Peste, je crois de quelque utilité de rapporter trois observations de choléra traité par le docteur Reuxinger, dont deux ont guéris.

Les trois amis Hongrois.

Magner, Sailler et Schulmeister (1) sont partis de

(1) C'est un cousin du jeune homme qui fait le sujet de ma première observation. (*Note de l'Auteur.*)

Peste pour faire un voyage en Turquie pour affaire de commerce, et dans le désir de se préserver du choléra, le 7 d'août 1831. Ils vécurent en commun jusqu'au 15 du même mois. Ils commirent, durant leur voyage, beaucoup d'excès : trop manger et bien boire était le premier. Toujours en voiture découverte, jours et nuits, ils essuyèrent une pluie continuelle toute la journée qui précéda leur maladie, et, de retour dans leur patrie, étant mouillés, ils furent saisis d'un vent très froid pendant plusieurs heures.

Schulmeister, âgé de 37 ans, bien musculeux, athlétique, exerçant, comme ses cousins, l'état de boucher, a dîné à midi, le 17 d'août, de bon appétit. Il aimait bien à boire : après son dîner, il est pris de vomissemens effroyables et de diarrhées cholériques. Il conserve la conscience et le raisonnement jusqu'au dernier moment. Dans quelques quarts d'heure il devient méconnaissable par un visage tout cholérique : pouls perdu partout, froid glacial, etc. Il meurt après quatre heures que la maladie l'a atteint, avec des douleurs épouvantables de l'estomac et du bas-ventre, soif ardente, crampes terribles, respiration tout-à-fait impossible.

Traitement. — Point de saignées, ni générale, ni locale ; thé, opium, vésicatoires, camphre, sinapismes, frictions : liqueur anod. minér. Hoff., etc.

Magner, d'une faible constitution, marchant sur sa douzième année, sent des douleurs à l'estomac et un léger vomissement; le 18 du même mois, une petite diarrhée cholérique lui est survenue. Il en a été quitte par le thé de choléra et la teinture d'absynthe.

Sailler, âgé de vingt et un ans, non marié, d'une taille moyenne, d'un tempérament sanguin, d'une intelligence forte et d'un jugement heureux, maître de café échappé au choléra, me raconte son histoire lui-même (1). Pas un symptôme précurseur chez lui. La veille du 20 il a bien soupé, avec beaucoup d'appétit; son souper était simple, composé d'un poulet rôti et de pain, sans vin, ni autre boisson, excepté l'eau. Il a dormi paisiblement. Dans la matinée du 20, vers six heures, des douleurs dans l'estomac et le bas-ventre l'éveillent, et deviennent insupportables et continuelles(2). Après une heure de leur apparition surviennent des selles abondantes, bilieuses au commencement, et par la suite blanchâtres; elles sont sans efforts, et continuent pendant trois heures.

(1) Je possède beaucoup de ces histoires qui m'ont dévoilé ce qui se passe dans l'intérieur des organes durant la maladie du cholera. Ce sont de tels renseignemens qui ont éclairé mon traitement.

(*Note de Vienne.*)

(2) Il faudrait traiter ces douleurs sur-le-champ.

(*Note postérieure.*)

Son pouls, m'assure-t-il, était très fort (1), et tout son corps rouge.

On avait été forcé d'allumer du feu, de bien fermer la chambre; et de couvrir le malade de couvertures de laine entourées de briques brûlantes, tant le corps et les extrémités étaient froids!

Les vomissemens lui arrivent après trois heures que la diarrhée a commencé. Il vomit assez facilement; mais les douleurs de l'estomac et du ventre sont assez fortes; le vomissement et la diarrhée continuent à la fois; pourtant, après une heure, le premier a cessé spontanément, et la diarrhée persiste.

Soif et ardeur (2) aux entrailles dès le commencement; désir et besoin d'eau froide et de sucs acides. Le médecin défend tout cela, et lui prodigue le thé et d'autres médicamens amers, âcres, composés d'absynthe en grande partie; le pouls est perdu; des crampes aux jambes le tourmentent fortement, le visage devient noir, les yeux enfoncés; point de saignée. Il avait un miroir devant lui; le jugement sain et beaucoup de courage, quoique l'état mortel de son camarade Schulmeister, dont il avait accompagné le cercueil, lui fût

(1) C'est le premier pouls qué j'apprends être tel, au commencement de cette maladie. (*Note postérieure.*)

(2) Expression du malade.

toujours présent. Le visage devient noir, les yeux s'enfoncent, la diarrhée dure depuis six heures, quand tout-à-coup une sueur lui survient si abondante qu'on est forcé de mettre un autre lit près du sien, et de le transporter de l'un sur l'autre pour le changer de linge. Cet état dure treize heures, et le malade entre en convalescence, après la disparition graduelle des symptômes morbides. Le pouls et la chaleur reparaissent les premiers.

Ce malade a dérogé en partie aux ordres du médecin : au lieu de boire du thé brûlant, il a fait usage de l'eau bien fraîche et aiguisée avec le jus de citron. C'est le bon domestique (1) qui, par pitié, lui a procuré les moyens de commettre cette infraction, et l'a sauvé. Le cinquième jour de sa convalescence, Sailler voulut boire quelques onces de vin avec de l'eau ; mais des vomissemens et des coliques survenus le détournèrent d'en faire usage ; il y renonça, et sa convalescence fut consolidée.

Réflexions. — Ces trois observations sont d'une grande importance sous le rapport curatif. Les viscères du bas-ventre sont dévorés par des douleurs et la chaleur. Le médecin n'y fait point attention ; il frappe à tort et à travers : la nature

(1) Beaucoup de domestiques, de bonnes, d'amis, et de parens ont dérogé à cette cruelle prescription, toujours à l'avantage des malades. (*N. postérieure.*)

lui demande des rafraîchissans, et il offre des substances incendiaires!

BOCHNIA.

Je pars pour la Gallicie, ayant pour compagnons de voyage un médecin, un chirurgien et un apothicaire, tous trois envoyés par le gouvernement impérial pour porter le secours de leur art aux environs de Bochnia, Tarnow et Tcernovitz. Il n'est point hors de mon sujet de noter, en passant, que tous les sujets de l'empire autrichien appellent l'empereur leur père. Je crois lui rendre justice, en le déclarant, comme médecin : oui, père suprême de son peuple! Il a pris soin durant le choléra d'alléger la misère des pauvres, de les consoler de toutes les manières, en envoyant des médecins dans toutes les campagnes, les villes, et les villages. Toute personne tant soit peu initiée à l'art de guérir était encouragée selon son mérite. La connaissance de cette disposition remplissait les cœurs d'espoir, et donnait une plus grande force morale pour résister au fléau.

Arrivé à Bochnia le 1er septembre 1831, je fus conduit par mes confrères, MM. Bochus et Kauher, deux heures après midi, dans une pauvre maison juive, où il y avait trois malades, trois filles, dont le père et la mère venaient de succomber au

choléra (1). Elles étaient abandonnées de tout le monde, excepté d'une vieille femme pieuse. Toutes trois étaient malades depuis la veille, sans heure précise de l'invasion de la maladie ; elles vomissaient des matières cholériques abondantes. L'aînée et la puînée allaient, de plus, à la selle.

L'*aînée*. Elle répond avec justesse aux demandes qu'on lui fait, dit son âge, de vingt-trois ans; elle a le visage altéré, grippé, de couleur rouge foncée, et, par-ci, par-là, noir et pâle ; front et visage chauds; langue froide, enflée, rouge et sèche ; soif; déglutition difficile ; respiration rare, pénible; poitrine aplatie, déprimée ; la percussion donne un son clair à la partie supérieure, et un peu mat à l'inférieure. Le bruit respiratoire est faible, à peine perceptible. Cœur sans systole, sans diastole ; il remue de temps à autre. Le cardioscope de M. Piorry montre que cet organe n'occupe qu'un très petit espace dans la poitrine. Les bronches reçoivent un peu d'air qui en sort froid. Le larynx, altéré dans ses vibrations, donne la voix des cholériques. Le bas-ventre brûle partout : la chaleur y est âcre; la pression de la main réveille des douleurs partout, surtout à la région épigastrique, et produit

(1) Je ne rencontre pas le nom de cette famille dans mes notes. La maladie et sa nature meurtrière absorbaient alors toute mon attention. (*Note de Paris.*)

même des nausées. La malade accuse de fortes douleurs et de la chaleur dans cette région; vomissemens de matières en petite quantité, blanchâtres, muqueuses, inodores, de saveur un peu aigre. Colique et diarrhée; les matières sont noirâtres (1), liquides; bas-ventre collé contre la colonne vertébrale; point d'urine depuis la veille; crampes fortes aux mollets; contractions légères aux extrémités supérieures. Extrémités froides. La cyanose, la carbonisation couvrent les mains, l'avant-bras, les pieds et les jambes. Point de pouls.

Prescription. — Lavemens de guimauve laudanisés, acide hydrocyanique, une demi goutte par heure; frictions sèches avec des flanelles, briques autour des extrémités inférieures, vésicatoire à la nuque, sinapismes aux mains et aux avant-bras, cataplasmes émolliens sur l'abdomen, boisson vineuse.

Vers quatre heures, le vomissement cesse, ainsi que les contractions spasmodiques; à cinq heures, la patiente expire. Une demi-heure après sa mort, je m'aperçois pour la première fois que la poitrine et le bas-ventre frémissent, remuent; je crois pour un moment que la jeune personne n'est pas morte; mais, en observant attentivement, je m'as-

(1) Il est un peu difficile de s'assurer toujours des différentes couleurs que les matières des selles prennent chez les cholériques.

(*Note de l'auteur.*)

sure que ce mouvement est spasmodique et qu'il cesse en laissant les parties contractées.

La putnée, âgée de dix-huit ans, a le visage tout pâle, jaune, et les yeux enfoncés dans les orbites. Soif vive, voix cholérique, poitrine opprimée, inquiétude, vomissemens et diarrhée cholériques. Le bas-ventre n'est pas sensible à la pression de la main; mais il y a des douleurs stomacales et des coliques fortes : ventre météorisé. Extrémités assez chaudes; pouls petit et sans fréquence; contractions tétaniques aux membres supérieurs.

Prescription. — Acide hydrocyanique, une goutte toutes les deux heures; cataplasmes sinapisés sur tout le bas-ventre; thé bien chaud pour boisson. Trois heures après qu'on a employé ces moyens, les contractions tétaniques cessent, comme aussi le vomissement et la diarrhée.

Le médecin qui traitait cette malade (je n'assiste qu'en observateur et opinant passif) était enchanté de ce succès. Je restais sur mes gardes... La peau devient brûlante, la langue noire, l'intelligence un peu obtuse, troublée. On administre la serpentaire, parce que le choléra menace de passer à la *fièvre nerveuse*. Le lendemain matin, à six heures, je me rends spontanément dans la maison de la malade avec M. Bosch, Polonais, habitant Brody, quatrième compagnon de voyage...

La patiente n'existait plus. J'apprends qu'elle était morte deux heures après minuit.

La troisième petite juive, âgée de douze ans, a été transportée à l'hôpital depuis la veille 22 (1).

Réflexions. — Je me suis aperçu dans plusieurs circonstances que la péritonite accompagne quelquefois le cholera.

Mes camarades sont préoccupés de la faiblesse.

Je possède encore douze histoires de cholériques, que j'ai vu traiter à Bochnia par mes compagnons de voyage, et mourir. Je vais les mettre sous les yeux des médecins qui n'ont ni vu ni traité le choléra.

Abrégé de douze observations de choléra à Bochnia.

Il y avait sept hommes et cinq femmes de l'âge de douze à cinquante-trois ans. Facultés intellectuelles presque toujours bonnes; yeux plus ou moins enfoncés; langue toujours rouge à la pointe et quelquefois au pourtour; soif grande en général; extrémités non toujours froides; couleur du visage et des extrémités rouge foncé, pâle, ou cyanique, ou rouille de fer bien oxidé; la diarrhée cholérique prédomine sur les vomissemens; un garçon de quatorze ans a rendu des vers

(1) Il n'y en a aucun renseignement postérieur sur mes notes. (*Note de Paris.*)

par le bas et par le haut. Tous ont eu des contractions spasmodiques et des crampes ; mais ce symptôme était plus formidable chez les femmes.

Médicamens. — Sulfate de plomb, de cuivre, de bismuth, calomel, six grains par heure, vin d'absynthe, valériane, serpentaire, arnica, vésicatoire, sinapismes, bains chauds, opium, etc.

Les diarrhées et les vomissemens ont été souvent coupés comme par enchantement ; mais les malades sont morts malgré cet avantage apparent.

Autopsies. — Il m'a été impossible d'obtenir des autopsies, non plus qu'à Peste!

Un enfant de cinq ans est pris de vomissemens et de diarrhée dans le grand hôtel de la ville où je loge. La pauvre mère accourt chez moi l'après-dîner du 23 août, tout éplorée. J'administre cinq ou six onces de l'huile d'amandes douces sur-le-champ, cette dose est rejetée après trois minutes. Je propose d'en donner encore autant, la mère y consent, et l'enfant est forcé de l'avaler ; il garde cette seconde dose cinq minutes, et n'en rejette qu'une partie. J'en administre encore cinq onces par la bouche, et dix en lavement laudanisé : l'enfant garde le tout, et cesse de vomir et d'aller à la selle.

Tarnow.

Le 5 septembre, je visite à Tarnow, petite ville de la Gallicie, plusieurs malades. M. Bochus s'est établi par ordre de son gouvernement aux environs de Bochia. M. Kauher va exercer dans les campagnes de Tarnow. Cependant, avant de partir, il me conduit partout où il apprend qu'il y a des cholériques. Étant muni de recommandations ministérielles, il a le droit d'exercer. Je le suis partout. Il est moins médecin que l'autre confrère. Dans cette ville, fatigué du voyage, je ne fais que prendre des notes sur les symptômes saillans des cholériques que je visite, que remarquer les médicamens qu'on leur administre, et compter les décès. Ces villes de la Gallicie sont, pour la plupart, sales et peuplées de juifs. Cette nation peureuse a des habitudes singulières : elle se rend très difficilement aux hôpitaux. Mes deux confrères, compagnons de voyage, appartiennent à cette nation. C'est à cette circonstance que je dois mes observations jusqu'ici. Le dernier était très complaisant pour moi, et me conduisait, aussi bien que son coréligionnaire, chez tous ses cliens.

Le nommé Joseph, juif d'origine, maître de voiture, appelle M. le docteur Kauher le 5 septembre, à quatre heures de l'après-midi. J'y cours avec lui. Le malade est âgé de quarante-huit ans, d'une heureuse constitution. Yeux gonflés, au lieu

d'être enfoncés, front rouge, visage pâle, tête un peu lourde, langue plate, blanche, humide; orthopnée, voix particulière, poitrine assez chaude, pulsations du cœur tumultueuses; soif, épigastre chaud, sensible à la pression, chaleur et douleur accusées par le malade dans la cavité épigastrique et le long des fausses côtes; vomissemens de matières aqueuses, muqueuses, en petite quantité; hypogastre chaud et douloureux, coliques et déjections cholériques peu fréquentes, extrémités un peu froides.

Je propose une large saignée (1): mon confrère l'approuve, et la pratique sur-le-champ. Il prescrit le thé chaud pour boisson. Frictions avec le liniment camphré aux extrémités. Vers huit heures du soir, c'est-à-dire quatre heures après l'opération de la saignée, le pouls revient, et est même fréquent; la langue est rouge, les yeux cessent d'être saillans, le vomissement n'existe plus; mais la diarrhée revient de temps à autre, et les matières sont encore cholériques. La respiration et tous les autres symptômes diminuent d'intensité. Bains de pieds sinapisés, boisson comme ci-dessus, frictions.

Le 6, dans la matinée, la diarrhée cesse et le malade entre en convalescence; il est néanmoins tenu à une diète sévère.

(1) Aujourd'hui je donnerais la préférence aux saignées locales.
(Note de Paris.)

Histoire de mon choléra-morbus.

Je vis encore quelques malades le 6 septembre; mais déjà un sentiment de lassitude m'obligeait de rentrer chez moi de très bonne heure : je pris un potage au riz, comme à l'ordinaire, pour souper. Un bruit, ou plutôt un tapage intestinal, me met en alerte le 6. Il y a trois jours que je vais à la selle toutes les vingt-deux heures, au lieu de toutes les trente-six, comme de coutume. Les selles sont un peu molles; cela m'arrive souvent sans aucun dérangement. Je néglige tout cela : je dors toute la nuit du 6 au 7; mais, vers six heures et demie du matin du 7, je suis éveillé par un mouvement sensible des intestins situés au-dessous de l'ombilic, sans aucun bruit. Ce mouvement me soulève l'estomac, et me cause des nausées; une selle abondante de matières fécales liquides arrive, sans efforts. J'appelle M. Kauher chez moi: il me trouve encore écrivant, et me demande comment je me porte : je lui lis ce qui est écrit sur le papier; il se moque de moi, et s'en va.

Je garde toujours le lit, bien couvert; je fais allumer du feu, et entourer mes couvertures de bouteilles chaudes. Un quart d'heure après que la première selle a paru, de légères coliques m'inquiètent : nouvelle selle de matières aqueuses, inodores et abondantes. Mon confrère revient; il

examine les matières rendues par l'anus, et les déclare non encore cholériques.

Je garde le lit. Tête un peu pesante, visage pâle (point de peur, point de crainte, quoique je sois habituellement soupçonneux); respiration normale; mais la voix me semble de très bonne heure altérée; le cœur bat comme à l'ordinaire; l'épigastre est insensible à la pression de la main; mais l'estomac est disposé aux nausées. Hypogastre un peu sensible à la pression, surtout du côté de la région du colon descendant.

Tous les quarts d'heure, mes coliques reviennent. Troisième selle liquide abondante qui me brise les articulations et me trouble la région précordiale. Le médecin examine les selles : il les déclare cholériques!

Je suis sans courage physique; cependant mes facultés intellectuelles m'en fournissent au besoin.

J'avais observé que tous les cholériques conservaient l'entendement sain; moi aussi, j'ai besoin de l'avoir! Loin de la France, privé des médecins de sa capitale, je me concentre en moi-même.

Le médecin m'ordonne un vomitif, pour débarrasser l'estomac des humeurs qui allaient l'inonder, et pour changer le mouvement péristaltique des intestins afin d'arrêter la diarrhée. Je n'accepte point ce vomitif.

Symptômes plus saillans : tête plus lourde, un peu douloureuse vers le front : mes yeux, déjà

habituellement enfoncés, se rapprochent du fond des orbites; paupières bleuâtres, bouche pâteuse, inappétence; la voix s'altère sensiblement, vers les huit heures du matin; — point d'urine; les extrémités de mes doigts paraissent à mon médecin un peu froides; je n'y sens rien; mais, en les posant sur l'épigastre, je m'en convaincs; nulle soif; coliques légères et continuelles.

Quatrième selle, de couleur de petit-lait, avec des flocons de la même couleur. Ma faiblesse devient extrême après cette selle. Je ne puis plus rester sur mon séant; je cesse d'écrire; je me couche et me couvre... Hier, après la quatrième selle (c'est le 8, vers midi, que je reprends l'histoire de ma maladie), je priai le médecin de m'écouter: « Voilà, lui disais-je, que je meurs comme tous » les autres cholériques que nous avons traités, » excepté un (c'est Joseph). Vous voyez que ce » dernier ne doit la vie qu'à la saignée. » Le médecin consent à ce que je me tire du sang; et s'offre à moi avec sa lancette. Je lui raconte qu'un médecin (1) venu de Paris en Grèce, pendant qu'une épidémie la dévastait, avait sauvé beaucoup de monde, qui souffrait de diarrhées et de dysenteries, par l'application des sangsues à l'anus. Je lui relate ce que j'ai vu durant mon séjour de cinq ans à Paris. Il me répli-

(1) C'est M. le docteur Cusofky Climatis, Grec d'origine, d'une solide instruction et plein de mérite. (*Note postérieure.*)

que que ce n'était point le choléra. Je l'assure que j'ai moi-même guéri, par le même moyen, plusieurs personnes qui portaientdes diarrhées analogues et que j'ai été débarrassé deux fois à Paris d'une diarrhée par les sangsues. Je désirais lui persuader que ce traitement était rationnel. « Vous » voyez, mon ami, lui disais-je, que le sang » de tout mon corps va se porter dans l'intérieur » du canal digestif, que mes yeux s'enfoncent, que » mon cœur va être paralysé, que mes extrémités » se refroidissent, que ma voix s'altère, que l'urine » cesse de couler, et qu'enfin une inflammation » s'établira bientôt, qui brisera tout, qui fera cesser » ser tout-à-fait l'oxigénation du poumon et de la » peau, et qui me tuera, en un mot!!!

Rendu à mon raisonnement et à mon désir, il m'applique à l'anus trente-six sangsues. Ce médecin, qui n'avait, de sa vie, employé que cinq de ces annélides au plus, était effrayé de la quantité.

Il me prépare pour boisson de l'eau de gomme acidulée et entourée de glace (1). (Sous les couvertures de mon lit, il y avait des bouteilles pleines d'eau bouillante.)

La chute des sangsues fut suivie de vomissemens cholériques trois fois répétés.

Cataplasmes émolliens laudanisés sur tout l'abdomen.

(1) L'usage de la glace en morceaux. Ce moyen héroïque m'était encore inconnu. (*Note de Vienne.*)

Vers midi, la diarrhée et les vomissemens n'existent plus. Le sang coule en abondance; il est noir comme de l'encre au commencement, mais, à mesure qu'il coule, il devient foncé, rouge, normal.

A deux heures de l'après-midi, m'étant mis sur mon séant, j'éprouve une défaillance qui dure cinq minutes. Cependant je n'ose arrêter quelques ouvertures de sangsues, qui donnent encore du sang.

Le lendemain de l'application des sangsues, c'est-à-dire le 8 je me porte comme à l'ordinaire: l'urine coule, la voix est naturelle, etc. Les yeux restent enfoncés, sans que cela m'inquiète. Il y a soif, petite chaleur fébrile, et réaction enfin de l'organisme, inappétence. Je prends de la limonade légère pour boisson (1).

Le 9 août, je visite des malades et je fais usage de l'eau de riz acidulée pour boisson, et du riz à l'eau pour nourriture. Mes jambes sont un peu faibles, mon visage affaissé; tout le reste est bien.

Ce traitement a frappé le médecin juif: il se décide à l'appliquer; mais cinquante sangsues coûtent dans ce pays-là autant de francs. L'état sanitaire et les quarantaines en sont cause. J'en avais fait une bonne provision en quittant Peste, et je lui proposai d'en disposer comme du reste de mes médicamens.

(1) J'omets beaucoup de détails de ma maladie. (*Note de Paris*)

La femme du juif Joseph.

Elle est malade. C'est chez eux que M. Kauher a son logement. Il m'y appelle en consultation le 9 septembre, à trois heures de l'après-midi. Elle est âgée de trente-huit ans, courbée sur son lit, se plaignant de douleurs intenses autour de l'ombilic. Elle vomit toutes les cinq minutes et va à la selle plus souvent; les liquides sont caractéristiques. Voix cholérique, pouls petit, retiré, nullement fébrile. Son médecin lui ordonne quarante sangsues (1) à l'anus, cinquante à l'hypogastre et soixante à l'épigastre et à la base de la poitrine vers les hypochondres. La respiration est gênée, la poitrine opprimée, etc. La chute des sangsues est suivie d'une sueur générale, qui dissipe tous les symptômes mortifères du choléra en moins de quatre heures. Il ne reste après qu'un petit état fébrile résultant de la réaction des organes. Thé pour boisson. Elle entre en convalescence; mais elle reste soumise à un régime austère pour quelques jours (2).

LÉOPOL.

Je quitte aussi l'autre confrère à Tarnow. J'arrive à Léopol, capitale du royaume de la Gallicie,

(1) Voilà comment l'abus des bonnes choses commence. Il suffisait de vingt sangsues. (*Note de l'auteur.*)

(2) Sans cela, il y a des rechutes, des fièvres de toute espèce surviennent, et même le choléra reparaît. (*Note postérieure.*)

ayant pour compagnon de voyage le pharmacien, M. Bosch et deux étudians en théologie venant de Bochnia pour l'université de la susdite capitale.

N'ayant pas réussi jusqu'alors à faire ou à voir faire des autopsies de cholériques, je m'adresse de suite au protomédico du royaume pour m'instruire du résultat des ouvertures de cadavres. Ce bienveillant médecin, qui a voulu me munir de ses certificats, m'envoie à l'hôpital des cholériques de la Madeleine, situé dans la position la plus saine de la ville. Le médecin en chef de cet hôpital est M. le docteur Gaspari, praticien distingué des armées autrichiennes.

Résultat des autopsies (1) *cholériques faites dans l'hôpital de la Madeleine à Léopol, par M. le docteur Gaspari, médecin en chef.*

Tête. Méninges dans leur état normal. Pie-mère engorgée de sang noir. Cerveau sain en général, ses ventricules à peine contiennent quelques gouttes de liquide, excepté dans les cas d'inflammation.

Moelle épinière. Elle n'a pas été bien observée ni appréciée.

Pharynx. Aucune remarque particulière.

Ganglions du grand sympathique. Ils sont rencontrés rouges; leur tissu cellulaire engorgé.

(1) Les malades de choléra dans cet hôpital ont été environ 890, la moitié en est morte. (*Note de l'auteur.*)

Nerf vague. Il a le névrilème engorgé, et sa substance souvent rouge.

Larynx. Il ne présente rien de remarquable.

Bronches. Nulle trace d'inflammation.

Poumon. Son parenchyme n'est pas enflammé; ses vaisseaux pleins de sang noir, mais d'une couleur spéciale.

Cœur. Il est vide de sang. Les grands vaisseaux qui lui sont annexés sont pleins d'un sang tout noir.

L'estomac. Rien de remarquable, si ce n'est que la *membrane interne tombait souvent en lambeaux, se déchirait facilement* : sa cavité s'est trouvée quelquefois bien rétrécie.

Duodénum. Il est en général vide et rétréci.

Intestins grêles. Ils contiennent quelquefois des matières noirâtres : leur muqueuse est injectée.

Gros intestins. Ils sont pleins de matières muqueuses; leur membrane interne se déchire facilement, manque très souvent; ses follicules sont enflés.

Foie, rate, pancréas, reins. Ils ne sont nullement enflammés; ils sont engorgés d'un sang noir.

Vessie. Elle est contractée, rouge à l'intérieur.

Les autopsies donnent des résultats différens, selon l'idée théorique que les médecins se font de la nature du choléra. Le fait est que ni l'encéphale, ni les poumons, ni la rate, ne sont enflammés dans le choléra, dans la plus grande partie des

cas. Mais la muqueuse du canal digestif est altérée.

Le nommé ..... (1), entre le 10 septembre dans la matinée à l'hôpital de la Madeleine, tout noir, ayant le visage cholérique, sans pouls, et froid partout. Les vomissemens et la diarrhée n'existent plus : cela arrive souvent lorsque la mort s'approche. Il est placé dans la seconde salle du rez-de-chaussée, sur le lit n° 13. Il est âgé d'une quarantaine d'années. On le couvre de linges chauds, on l'entoure de cendres brûlantes, on lui administre la serpentaire, la valériane, le vin de Hongrie. Ce degré de choléra est traité de cette manière dans cet hôpital. Pour toute boisson, de l'eau commune. Il meurt cinq heures après son entrée.

Autopsie dix-huit heures après sa mort, en ma présence.

Tête. Pie-mère : ses vaisseaux enflés, pleins d'un sang noir carbonisé; nullement enflammés. Sinus : ils sont pleins de sang, de la même nature que le précédent, épais. Cerveau un peu consistant; dans ses ventricules il contient une once de sérosité.

Moelle épinière. Elle n'est point examinée.

Poumon affaissé; point d'inflammation dans son parenchyme; la muqueuse des bronches un

(1) On transportait souvent de la campagne des cholériques, et on les déposait à la porte de l'hôpital de la Madeleine et aux autres, sans donner aucun renseignement sur eux. *(Note de l'auteur.)*

peu injectée; celle du larynx bien rouge. Le poumon donne du sang très noir lorsqu'on divise ses vaisseaux.

Le cœur est vide et flasque, se déchire facilement.

L'estomac plein de mucosités, jaune et tacheté, dans son intérieur, de plaques noirâtres. Autour du cardia et du pylore il y a des glandes et des follicules développés, remplis d'une matière purulente, inodore.

Le duodénum et la partie supérieure du jéjunum ne présentent rien qui intéresse.

Le reste du jéjunum et de l'iléum est rouge foncé dans la plus grande partie de sa membrane muqueuse, qui est excoriée dans différentes parties, et ulcérée même; les glandes de Brunner et de Peyer fortement développées, ulcérées même (c'est proprement la dothinenthérite de M. Bretonneau); le colon hypertrophié; sa muqueuse macérée, boursouflée, tombant et se détachant avec beaucoup de facilité; ses sacs folliculeux développés : ils laissent sortir des mucosités en abondance. Le rectum présente les mêmes altérations que le colon. La vessie offre le volume d'un œuf d'oie; elle peut contenir à peine une once de liquide.

Foie cendré, contracté; il donne du sang noirâtre et épais.

La rate est contractée, privée de sang.

Articulations sèches.

Muscles de couleur de cendre.

La peau n'est point noire, comme avant que la mort fût arrivée (1).

Autopsie dans l'hôpital cholérique de M. Berres, professeur d'anatomie à l'Université de Léopol (2).

Ganglions cervicaux et thoraciques injectés, rouges, ecchymosés quelquefois (apoplexie ganglionnaire). Les tissus qui les enveloppent gorgés de sang.

Ganglion solaire enflé, endurci; nerf vague injecté dans son névrilème, dont la substance est rouge. Le reste des autopsies est conforme à celles de l'hôpital de la Madeleine.

Les symptômes qui doivent intéresser le praticien dans la maladie dont il sagit, et diriger son traitement, peuvent être rapportés aux nuances cholériques. Je vais donc dorénavant raccourcir toutes mes histoires, et m'exprimer d'après ces nuances que j'ai établies dans mes préliminaires.

Histoire de la femme du protomédico du royaume de Gallicie, M. Neuhaus.

Le 21 juillet 1831, madame N. est saisie de la première nuance cholérique; on lui administre le

(1) J'omets exprès six autopsies cholériques que j'ai vu pratiquer dans le même hôpital. (*Note de l'auteur.*)

(2) Il a traité environ douze cents cholériques dans son hôpital et le double en ville. (*Note de l'auteur.*)

thé pour boisson ; on lui donne l'infusion de camomille, quelques gouttes de liqueur de Hoff., etc. La seconde nuance se prononce ; on la réchauffe ; on la frictionne. Il lui survient la cinquième nuance ; on lui prescrit le musc et les autres toniques antispasmodiques, etc. ; et elle meurt le 22 du même mois. Je n'ai pu rien savoir de son autopsie.

La nommée............ entre dans l'hôpital de la Madeleine le 6 septembre 1831. Placée dans la première salle, sur le lit n° 8, elle présente la première nuance cholérique et la cinquième. Une saignée dissipe les crampes et les contractions spasmodiques ; mais la seconde nuance lui survient. Je n'ai point rencontré de cholérique ayant les extrémités aussi glacées (1) que cette femme. Cette nuance est accompagnée de la quatrième. Ces deux nuances durent quinze jours (1). Pour dissiper un point de côté, on y a appliqué seize sangsues. Pour dégager la tête, qui (2) paraissait un peu chaude et embarrassée, on fait mordre dix de ces annélides derrière les oreilles.

On lui administre pêle-mêle le thé, la serpentaire, le calomel (continuellement), le vin de Hongrie, etc. ; les frictions, les sinapismes, les vési-

(1) Il n'y a point d'exemple, que je sache, où le froid glacial des extrémités, et l'extinction du pouls aient duré si long-temps sans causer la mort. (*Note postérieure.*)

(2) Les facultés intellectuelles toujours embarrassées chez cette cholérique. Yeux toujours rouges.

(*Note de l'auteur.*)

catoires, les cendres brûlantes et les briques aux extrémités lui sont prodigués. Je quitte Léopol le 16 septembre, et je laisse cette malade glacée, sans pouls et avec des selles cholériques légères; les facultés intellectuelles assez bonnes; elle était d'une heureuse constitution, point de visage cholérique ni de carbonisation; voix cholérique remarquable. Mon pronostic fut fâcheux, conforme à celui du professeur Gaspari (1).

Observation.— Mon compagnon de voyage, mon ami, M. Bosch, âgé de vingt et un ans, ayant une urétrite, mangeant et buvant bien, faisant un usage immodéré d'eau-de-vie, tombe malade du choléra le 12 dans la matinée, atteint des première, seconde, cinquième et sixième nuances, successivement.

Traitement. — Il avait une grande confiance en ma manière de voir le choléra; il se laisse faire. quarante sangsues à l'anus deux heures après qu'il est tombé malade; cent cinquante sur tout l'abdomen. La diarrhée diminue et les vomissemens aussi; mais les contractions spasmodiques et presque tétaniques des membres supérieurs et les crampes des inférieurs deviennent plus fortes; elles menacent

(1) Nous nous sommes trompés heureusement! elle a guéri après avoir souffert du choléra 21 jours. De retour à la ville de Léopol, c'est d'elle que j'ai demandé des nouvelles à M. Gaspari. Un tel choléra guéri par un traitement si incendiaire ne doit étonner personne. La bonne constitution, le bon visage, le manque de la cyanose et les saignées en donnent l'explication, et surtout il n'y avait point d'atteintes chroniques. (*Note de l'auteur.*)

même de l'étouffer. Respiration difficile, orthopnée. La respiration est presque éteinte; point de pouls : inquiétude; facultés intellectuelles bonnes; crainte de mourir, visage gonflé, noirâtre.

Je prends le parti d'appliquer soixante-dix sangsues le long des apophyses épineuses, cervicales et dorsales (je crus la moelle épinière menacée d'apoplexie). J'y fis appliquer des cataplasmes bien chauds et fortement laudanisés, après leur chute; quart de lavement gommé et laudanisé toutes les demi-heures, tous les quarts d'heure. Les spasmes tétaniques et les crampes cessent comme par enchantement.

Une heure après que cette opération est faite, tous les autres symptômes fâcheux diminuent; une petite réaction fébrile se présente; l'ardeur des entrailles disparaît; une soif légère continue, qui est apaisée par les limonades froides gommeuses. Tous les symptômes s'apaisent et disparaissent graduellement.

Diète austère. L'urine coule, et le malade guérit en moins de quatre jours.

L'idée d'attaquer avec hardiesse les spasmes tétaniques du choléra par les saignées locales, je la dois au savant professeur M. Lisfranc. Je l'ai vu guérir, à l'hôpital de la Pitié, un tétanos, le plus formidable que j'aie rencontré, par les applications successivesde sangsues (au nombre de 800 envi-

ron) le long de la colonne vertébrale, et par les lavemens laudanisés.

Je possède une quinzaine de guérisons de cholériques que j'ai eu l'occasion de traiter, dès les premiers instans de l'invasion, par les mêmes moyens; mais je crois fatigant d'en grossir ma brochure, ainsi que des détails de huit autres morts sous mes yeux, chez lesquels je n'ai osé employer que de l'eau pure fraîche.

Je les ai visités tous après dix et vingt-six heures de maladie. Les circonstances et les symptômes qui rendaient mes soins inutiles, étaient les suivans : 1° visage effroyable ; 2° carbonisation bien avancée ; 3° spasmes tétaniques ; l'abus de médicamens excitans pris avant mon arrivée, et l'abus excessif de l'eau-de-vie, étaient du nombre.

Le colonel Schestauber, au second régiment des dragons (ce me semble), dans les phalanges autrichiennes, m'appelle (par le pharmacien, mon compagnon de voyage) à cinq heures du matin, le 14 septembre, pour lui donner mes soins. Visage cholérique; point de pouls, cyanose ; froid glacial. Il faisait quelquefois usage de la soupe à l'eau-de-vie (1).

Eau sucrée fraîche. Il meurt après une heure.

Remarque.

Je n'ai point employé de frictions, il est diffi-

(1) Ceci paraîtra paradoxal; mais il faut voyager en Gallicie pour s'en convaincre. (*Note de l'auteur.*)

cile de les faire faire convenablement : de plus on expose le malade au refroidissement de la peau ; circonstance que le praticien et le malade doivent prendre en grande considération. Le moindre refroidissement refoule le sang dans les viscères, et surtout sur la membrane muqueuse du canal digestif, source, selon mon estime, de tous les symptômes cholériques. La peau donc doit être tenue bien enveloppée avec des couvertures de laine très chaudes. Cette peau est inerte, insensible même au froid, paralysée presque, dans le choléra; il faut l'envelopper seulement de couvertures chauffées et de bouteilles pleines d'eau bouillante. Point, ou presque point de saignée générale. Je n'ai osé l'employer seule; je ne l'oserais jamais chez les cholériques froids, et sans pouls ; mais j'ai employé hardiment les saignées locales partout où il y a encore de la vie. Les professeurs de Léopol, comme le savant M. Berrès et M. Gaspari, m'ont vanté la saignée générale, lorsqu'il y avait du pouls, dans le premier degré. Ils ont arrêté des diarrhées et des vomissemens cholériques terribles, sur le champ, par l'emploi d'une saignée. Je crois à tout cela ; je l'ai pratiquée moi-même ; mais ces grands professeurs n'ont pas voulu m'avouer combien de fois cette saignée a fait périr, ni combien de mois a duré la convalescence de leurs cholériques. De plus, ils négligent d'examiner, avant d'employer

ce remède héroïque, si leurs cholériques ne sont pas porteurs de maladies chroniques du canal digestif. J'ai eu l'occasion d'observer dans leurs salles de convalescens des personnes pâles comme la mort, quoique guéries depuis plusieurs semaines du choléra.

Maladie cholérique de M. le docteur Gaspari, médecin en chef à l'hôpital de la Madeleine à Léopol.

Il a été saisi, malgré les préservatifs, du choléra, le.... juillet. Vomissemens et diarrhée intenses. Une large saignée, et le repos le guérissent en peu de jours. M. Gaspari est d'une constitution athlétique.

Avant d'arriver à Stanislas, ville de la Gallicie, entre Léopol et Czernovitz, je me rafraîchis chez une aubergiste juive, nommée Lais. Je lis sur son visage le désespoir ! Je lui en demande la cause, elle me déclare, par l'organe de mon conducteur aussi juif, que deux de ses enfans étaient attaqués de la *maladie*. Le conducteur fait connaître à cette dame que je suis médecin, recommandé par le commandant général de Léopol, par les protomedici, etc. La juive prend courage et m'emmène voir ses enfans malades qui étaient couchés dans le même lit pour pouvoir être mieux réchauffés. La fille a le visage tout noir, le pouls éteint, les extrémités froides, la peau cyanique, le bas-ventre *douloureux* et *brûlant* depuis *trois jours*. La diar-

rhée avait cessé : elle vomissait encore quelques matières cholériques ; soif vive ; langue noire ; lèvres et dents aussi noires ; gencives pâles ; voix cholérique. Les yeux ne sont point enfoncés : c'est elle qui m'apprend son nom ; entendement assez bon.

Traitement.—Tout cholérique qui passe les vingt-quatre heures, qui est accablé des graves nuances de cette maladie, et surtout du refroidissement, de la carbonisation et du visage cholérique, est perdu sans ressource (1). Je ne veux rien prescrire à cette pauvre petite : cependant, à l'âge de treize ans environ, elle m'intéresse beaucoup par les traits de sa belle figure ! J'avais encore beaucoup de sangsues avec moi : c'était ma provision de sûreté ! c'était pour moi que je les réservais... J'en donne une grande quantité, et j'ordonne à la mère de les disséminer sur la partie inférieure de la poitrine (il y a, de plus, orthopnée, sans toux, sans douleur de poitrine, excepté une ardeur à la base de cette région), et sur tout le ventre. Après les avoir appliquées on me les compte : il y en avait deux cent vingt-quatre. On me demande s'il fallait fermer les morsures après qu'elles seraient tombées : je m'y oppose fortement, en alléguant que si on les ferme le poison de la *maladie* restera dans le ventre et tuera la petite. Pour toute boisson

(1) La petite Laïs a donné un démenti formel à ma maxime doctorale. (*Note de Vienne.*)

je donne de l'eau à la glace (1) acidulée avec le jus de citron et gommée, j'ordonne la diète pour huit jours, et je continue mon voyage pour Czernovitz, après avoir prescrit l'huile d'amandes douces pour le garçon de quatre ans, qui venait de vomir des matières cholériques (cinq sangsues à l'épigastre). C'est cette huile en grande quantité que j'ai trouvée bonne pour les enfans, en la donnant par la bouche sans laudanum, ou avec.

Je n'espère plus avoir des nouvelles de ces pauvres enfans! je crois la petite Laïs pour toujours perdue (2)!!

MOLDAVIE.

En passant par Boucouvina, et en m'arrêtant chemin faisant, j'ai visité quelques cholériques. Cette maladie avait presque fini ses ravages dans ces pays. Tout ce que j'y rencontre dorénavant est sporadique et faible; les mêmes mangeurs, les mêmes buveurs, le même peuple, la même noblesse, les mêmes riches et les mêmes pauvres y

(1) J'ignorais alors l'usage de la glace, héroïque moyen contre le choléra.

(2) Le hasard fait que je repasse après quatre mois par le même chemin pour aller à Léopol. L'aubergiste, en me voyant arriver chez elle, pousse des cris de joie : Mes enfans vivent! me dit-elle. Le sang a coulé tout noir 28 heures : sitôt qu'on remuait la petite elle tombait en défaillance, sans connaissance. Elle a été faible plus d'un mois. La petite et son frère sont très bien portans aujourd'hui 28 janvier 1832.

(*Note de l'auteur.*)

sont; et cependant, tous, à Hersi, commettent des excès de toute espèce, sans tomber dans la maladie nommée choléra.

Il n'y a plus d'atmosphère cholérique! Néanmoins, à la queue de cette maladie, j'en guéris quelques uns en les saignant dès le commencement, même dès les signes précurseurs.

A Jassy (1), le choléra était presque fini à mon arrivée. C'est dans les mois de juillet et d'août qu'il y avait exercé ses ravages, pourtant je l'y ai rencontré accompagné, tantôt de vives coliques et de selles, tantôt de vomissemens seuls et d'enfoncement des yeux avec visage de rouille.

Dans l'intérêt des contrées qui n'ont pas été encore atteintes de cette maladie, et dans l'intérêt des praticiens, je vais rapporter ici la pratique des médecins de Jassy.

Observation de M. Eustache, protomédico de Jassy.

Agé de soixante-cinq ans, Grec de nation; craintif, il est saisi défavorablement à l'approche du choléra, comme beaucoup d'autres médecins. Il soigne quelques malades cholériques, muni de tous les préservatifs vantés par l'imagination humaine. Il ne peut en guérir un seul; il administre le camphre, le musc, le castoreum, la serpentaire, l'huile de mélisse, de camomille, le

(1) On m'a assuré que cette épidémie a tué quinze mille hommes dans ce petit pays. (*Note de l'auteur.*)

magistérium de bismuth, le laudanum, les frictions, le calomel, etc., le tout sans fruit.

Il tombe frappé du choléra : il emploie les mêmes moyens ; il en est victime, ayant les facultés mentales saines jusqu'au dernier moment, et s'écriant : « Il n'y a point de remède contre le choléra ! »

Jassy regrette la vertu de ce brave homme, et cherche inutilement à le remplacer !

M. Fumetti, docteur, Italien d'origine, atteint du choléra, y échappe. Il rechute, malgré les carminatifs, les corroborans, les toniques, etc., et meurt.

Le prince George Cantacuzène.

Ce jeune homme, dont le studieux frère est à Paris, d'une belle et forte constitution, eut, vers la fin de juillet 1831 (1), une petite diarrhée pendant trois jours ; il la négligea. Sa maison et sa cour sont pleines de gens attaqués du choléra. Il est si bon, qu'il va voir et soigner lui-même ses serviteurs et ses esclaves (2). Une matinée, s'étant promené sans caleçon sur les carreaux des corridors, il se sent incommodé, et est pris de diar-

(1) Cette histoire, je l'ai apprise, de la mère et de la sœur pleurant sur le tombeau du défunt ; à peine pouvaient-elles supporter la vie, quoique soutenues par le vertueux prince N. Soutzo. (*Note de l'auteur.*)

(2) Cette détestable exploitation de l'homme par l'homme existe encore à Jassy. (*Note de l'auteur.*)

rhée. Le médecin, M. ..., est appelé : il lui prescrit les médicamens en usage contre la diarrhee; mais s'étant aperçu qu'il s'agissait du choléra, il change de traitement.

Saignée générale, et les médicamens prétendus spécifiques du choléra. Le prince meurt.

Première personne attaquée de choléra à Jassy, en 1831.

Le 14 juillet il y avait deux garçons dans la boutique de M. Nicoletto Stamatopoulo, confiseur. Ils ont déjeûné à la même heure. Comme de coutume, leur déjeûner est composé d'œufs au beurre, et de lait caillé, nourriture dont ils faisaient souvent usage. La veille, ils se sentaient fatigués, en travaillant près du feu.

Le premier, âgé de quatorze ans, est pris de vomissemens et de diarrhée; ces phénomènes sont suivis du refroidissement des extrémités, de l'extinction du pouls, et de la cessation des mouvemens du cœur et des artères. La cyanose et le visage cholérique ne tardent pas à survenir.

Traitement. — Le médecin qui se vantait de savoir le mieux traiter le choléra est M. le docteur Hilaeis (1).

(1) Je lui rends justice ; c'est lui en effet qui, de tous ceux que j'ai eu l'occasion de connaître, a le mieux traité cette maladie.

(*Note de l'auteur.*)

Il déclara qu'il n'y avait rien à faire : que le moment favorable pour le traitement était passé, et que le malade était sans ressources. Néanmoins il administra les frictions, les boissons brûlantes (au mois de juillet!), les fortifians, et cela sans succès. Le garçon mourut.

Le second garçon, âgé de vingt et un ans, est saisi de vomissemens et de diarrhée à la fois, et de tous les autres symptômes cholériques, excepté le visage.

Traitement. — De vingt à trente sangsues sur l'épigastre, dès que la maladie a commencé. On lui administre du thé brûlant (1). Il guérit. On le frictionne aussi, en lui administrant les formules du choléra.

Réflexions. — C'est pour la première fois que je rencontre un médecin qui, sans croire à l'inflammation dans le choléra, marche un peu droit dans le traitement de cette maladie. M. le docteur Hilacis est élève de l'Université de Vienne. Le jeune homme échappé au choléra m'a assuré que c'est la grande quantité d'eau glacée dont il a fait usage, sans l'avis et contre l'ordre du médecin, qui l'a sauvé Le médecin soutient que ce sont les sangsues qui l'ont guéri. La soif et l'incendie de l'estomac dévoraient le malade, selon son dire; moi, je crois que

(1) Par cette manière d'administrer les boissons brûlantes on se proposait de ne pas exciter les vomissemens et de produire les sueurs. Il aurait mieux valu, au fort des chaleurs, abreuver les malades d'eau glacée et leur faire avaler de la glace. (*Note de l'auteur.*)

le principal agent de cette guérison est la saignée locale, et le second, l'eau glacée.

Le médecin lui-même a frictionné huit heures continuellement ce jeune homme, pour lui provoquer des sueurs.

J'ai connu plusieurs familles à Jassy qui ont été guéries par les sangsues appliquées par ce médecin; mais il n'a pas su attaquer le rectum par les sangsues appliquées à l'anus, pour opérer des guérisons promptes et plus sûres encore. Cependant il mérite la reconnaissance de l'humanité.

Après avoir rapporté la mort de certains médecins, causée par un traitement empirique, et avoir fait connaître le médecin qui a traité le mieux le choléra, je me hâte de rentrer à Vienne; mais je crois de quelque utilité de relater les faits suivans.

Epizooties.

En 1830, une épizootie a détruit des millions de bêtes à cornes, et surtout des bœufs, dans plusieurs provinces de la Russie, de la Pologne, et dans toute la Gallicie. Le caractère général de cette épizootie était : soif ardente, langue considérablement enflée et noire, diarrhée de selles toutes noires.

Remarque sur la Gallicie.

Le vin y est rare et très cher ; mais ce peuple et

surtout les Juifs, qui y sont en grand nombre, font un abus effroyable de l'eau-de-vie ; hommes, femmes, filles, sans excepter les petits enfans au berceau, tous en abusent. J'ai vu très souvent les juifs prendre de la soupe *à l'eau-de-vie*. La mortalité parmi ces derniers a été effrayante. On compte jusqu'à onze mille juives veuves dans ce royaume par le choléra ! ! !

Le peuple hongrois fait le même abus en eau-de-vie et en vin ; il en a été bien châtié pendant la maladie. On dit même que le royaume de Hongrie a perdu jusqu'à 200,000 personnes, et celui de la Gallicie 100,000.

VIENNE.

Aussitôt que M. le maréchal Maison me voit chez lui, de retour, il s'empresse de me faire connaître M. le docteur Guyon, envoyé pour étudier le choléra en Pologne par M. le ministre de la guerre. Nous étudions ensemble quelques cholériques ; mais chacun de nous en a ses histoires à part.

Autopsies de cholériques faites dans l'hospice de Qumpendorf, à Vienne, par M. le docteur Vetz, chirurgien major.

1. Les cavités des ventricules du cerveau contenaient beaucoup d'eau, les veines de la pie-mère grosses, souvent comme une plume à écrire, ou

comme le petit doigt ; cet état existait surtout lorsque le malade mourait en deux ou trois heures, dans un état d'assoupissement simulant l'apoplexie.

2. La moelle épinière n'a pas été examinée.

3. Sur le poumon et le cœur, je ne trouve aucune remarque de la part de M. Vetz. C'est une véritable perte.

4. L'estomac n'était point enflammé; mais sa membrane interne se *détachait, tombait en putrilage.*

5. Dans les intestins grêles il y avait quelquefois des liquides noirs (1).

6. La vessie toujours vide et contractée.

7. Le péritoine souvent endurci.

Traitement du choléra dans le même hospice. — 1. L'ipécacuanha a fait du bien, surtout lorsqu'il y avait de la diarrhée. La diarrhée cessait, et le malade guérissait (2).

2. Les saignées générales, même répétées, ont produit de bons effets, lorsqu'il y avait de *l'inflammation aux intestins grêles, et il y en avait toujours chez les cholériques.*

(1) Je lui demande à quoi les médecins du pays attribuent cela. Pour toute réponse : ils n'en savent pas plus que moi là-dessus, c'est-à-dire, rien. (*Note de l'auteur.*)

(2) Les malades que j'ai vus avec M. Guyon, dans le grand-hôpital civil de Vienne, prendre l'ipécacuanha, sont morts, malgré la cessation de la diarrhée et des vomissemens. (*Note de l'auteur.*)

3. Fomentations froides sur la tète, quand le front était chaud et le visage froid.

4. Les sinapismes et les vésicatoires ont fait du bien.

5. Le cathétérisme était d'un grand secours.

6. Les bains ont été nuisibles.

7. Le vin n'a point été donné ni les autres toniques.

8. Dans la convalescence, la décoction d'althœa avec acétate ammon. a réussi.

Autopsies cholériques, par M. le docteur Lorent-Kœsller, second médecin de choléra à la maison n° 30 de l'hôpital, à Vienne.

Congestions au cerveau, dans les poumons et dans tous les organes du bas-ventre en général.

Point d'inflammation en général chez les cholériques; mais dans les *intestins grêles il y en avait quelquefois.*

C'est dans les mêmes intestins grêles qu'on rencontrait quelquefois des matières rougeâtres, qui sortaient par l'anus de la même couleur que du vivant des cholériques.

Vessie sans urine, contractée. *Le système ganglionnaire nerveux détruit.*

Nature des diarrhées et des vomissemens. — En général, matières diarrhéiques semblables à l'eau

de riz, avec des flocons blancs; les vomissemens aqueux et presque de même nature que la diarrhée. Quand la diarrhée et les vomissemens changent de qualité, c'est un bon signe.

Traitement. Au commencement, dit M. Kœsller, nous avons employé les stimulans, comme le camphre, l'arnica, la serpentaire, etc.; mais les résultats étaient mauvais; par la suite, nous avons trouvé la bonne route (1)!

Une infusion d'ipécacuanha, d'une drachme dans six onces d'eau, pour vomitif, par épicrasis. Ce médicament *relève, réveille* la réaction, et ranime les forces vitales.

Pour ranimer la vie, nous appliquons des sinapismes, des vésicatoires à la nuque, à l'épigastre, aux mollets, aux extrémités, etc.

Le vomissement du choléra, dit-il encore, est spasmodique. Il tue le malade, si l'on ne se hâte de le délivrer des matières renfermées dans le bas-ventre; c'est donc le vomitif, l'ipécacuanha (2), qui opère cette heureuse guérison, car le tartre stibié, employé par nous, a beaucoup nui.

Les malades doivent vomir des matières bilieu-

(1) Ce sont les stimulans, quel malheur! avec l'addition de l'ipécacuanha. (*Note de l'auteur.*)

(2) Je vous ai vu, mon ami, l'employer sur trois malades qui sont morts tous trois; témoin, M. Guyon. (*Note de l'auteur.*)

ses en grande quantité par le moyen de l'ipécacuanha, pour se sauver; si, avant le vomitif, on administre les stimulans, l'estomac les refuse; mais aussitôt que les matières renfermées dans le canal digestif sont sorties, je commence, dit le docteur, à administrer le camphre, l'arnica, la valériane, la serpentaire, etc.

Pour la soif vive, de l'eau à la glace, avec un effet étonnant.

Quand le vomissement n'a pas cessé par tous ces moyens, il faut donner la *glace en morceaux* ou en *pilules*, *morceaux tels que le malade puisse les avaler*; *plus il les prendra gros, mieux ce sera* (1), ils seront plus long-temps à se dissoudre dans la cavité de l'estomac.

Remarque par le même.

Le cholérique arrivé dans nos salles est frotté d'abord, de la tête aux pieds, avec la glace; ensuite on l'enveloppe dans du linge chaud; puis on lui frictionne les extrémités avec la teinture de cantharides, le liniment camphré et la teinture d'opium.

Diète absolue. Le vin est permis aux malades d'une extrême faiblesse.

Autre Remarque.

Quand les malades sont robustes, nous em-

(1) Il faut que les praticiens prennent note de cette particularité.
(*Note de l'auteur.*)

ployons la saignée. Les *résultats ont été heureux*. Les spasmes cessaient; la chaleur reparaissait; mais, quand les individus étaient affaiblis (1), fatigués par la maladie, il fallait s'en abstenir.

Autopsies cholériques par M. Charles Rokitansky, docteur en médecine, assistant au musée de pathologie à l'hôpital universel de Vienne, chargé de toutes les autopsies dans le même hôpital et en ville (2).

1. Méninges injectées, sinus pleins d'un sang cholérique, d'un noir particulier, comme de l'encre, visqueux; la dure-mère, à sa surface interne, avait de la viscosité.

2. La substance du cerveau consistante et tenace plus que dans l'état normal; dans les ventricules il n'y avait pas une grande quantité de liquide ni de sérosité; cette même substance du cerveau, dans plusieurs cas, était riche de sang comme dans l'encéphalite.

3. La pie-mère injectée.

4. La moelle épinière aussi plus consistante que dans l'état normal. La substance grise plus injectée que la corticale du cerveau; ses vaisseaux, ordinairement variqueux, pleins d'un sang noir et

(1) Les saignées locales alors, selon la force du malade. C'est la même maladie qui attaque et les robustes et les affaiblis. (*Note de l'auteur.*)

(2) Les cholériques entrés dans cet hôpital furent au nombre de 800 environ. Dans toute la ville de Vienne, ils s'élevèrent presque à 4000. On affirme que la moitié a guéri. (*Note de l'auteur.*)

épais ; la membrane du pharynx et le voile du palais étaient d'une rougeur foncée ; les veines superficielles variqueuses ; les glandes de cette membrane gonflées, comme aussi les papilles de la langue et les glandes de sa base considérablement développées.

5. Les tonsilles gonflées ; leurs follicules considérablement développés et remplis d'une matière presque puriforme.

6. Œsophage pâle en général.

7. Le nerf vague était flasque, amaigri en général, tenace; quelquefois sa substance médullaire ou nerveuse était disparue. Les mêmes remarques s'appliquent au grand sympathique (1) ; son névrilème était injecté et le tissu cellulaire qui entoure leur substance engorgé.

8. Dans plusieurs cas, nous avons remarqué des extravasations, de la rougeur dans les ganglions du grand sympathique (apoplexie ganglionnaire).

9. Larynx mal observé.

10. Trachée-artère pâle.

(1) Je n'ai rencontré nulle part cette curieuse altération. Je crois que, dans les gastro-entérites mortelles, aiguës, dans les typhus, dans les péripneumonies mortelles, et dans plusieurs autres maladies graves du pharynx, de l'œsophage, des plèvres et des viscères abdominaux, de telles altérations, ou d'autres analogues du système ganglionnaire nerveux, du vague et du grand sympathique se rencontrent. Je veux dire que ces altérations n'appartiennent point exclusivement au choléra, ou aux altérations, aux changemens primitifs que l'atmosphère cholérique produit sur l'espèce humaine. (*Note de l'auteur.*)

11. Poumons flasques, comprimés, tenaces : leur parenchyme d'une rougeur vive, comme celle d'une belle rose ; vides de sang ; mais leurs vaisseaux pleins d'un sang très noir, visqueux, épais.

12. La plèvre enduite d'une humeur visqueuse, ainsi que le péricarde.

13. Le cœur, dans la plupart des cas, plus consistant que dans l'état normal, tenace ; sa substance contractée, solide. Les veines de cet organe étaient pleines de sang, aussi bien que sa substance.

14. L'aorte, la veine pulmonaire, les veines caves et les oreillettes, étaient toujours gorgées d'un sang noir, d'un noir qu'aucune maladie ne présente, coagulé, épais, et en partie plus fluide que de coutume.

15. Le péritoine est enduit de la même humeur que la plèvre et le péricarde ; il présente en général une couleur rosée, principalement le péritoine des intestins grêles.

16. Le foie, de couleur variable ; il contenait toujours dans ses vaisseaux du sang noir cholérique en grande quantité. La bile ordinairement d'une couleur brune, visqueuse, tenace, et en grande quantité accumulée dans la vésicule du fiel.

17. Rate consistante, petite, pâle, tenace ; point de sang dans sa substance.

18. Rien de remarquable au pancréas.

19. Le ganglion solaire hypertrophié, tuméfié, injecté dans sa propre substance.

20. L'estomac distendu de gaz : il contient *ordinairement* un fluide gris, brun, plutôt noir, quelquefois jaune; le fond de l'estomac de couleur variable, sa muqueuse épaissie; vers le pylore, cette membrane est d'un aspect glanduleux; dans son fond elle est quelquefois ramollie.

21. Le duodénum contenait ordinairement un fluide aussi gris, jaune, muqueux, qui était attaché à sa membrane.

22. Les intestins grêles, l'iléum surtout, étaient tapissés dans leur membrane interne de granulations miliaires, de plaques elliptiques.

23. Dans les gros intestins, rien de remarquable, si ce n'est une apparence luisante comme celle des membranes séreuses. Lorsqu'il y avait des dysenteries cholériques, on y rencontrait des érosions, des ulcérations superficielles.

24. Les reins petits, atrophiés, contractés.

25. Tout le système cellulaire et tous les organes contractés.

26. La vessie contractée, vide, ou contenant une urine trouble.

27. Artères vides, comme aussi les veines dans leurs ramifications, mais remplies d'un sang épais, noir, visqueux, dans leurs troncs; leur membrane interne n'est point altérée.

Opinions de M. Rokitansky sur la nature du choléra.

« L'atmosphère agit sur le système nerveux;

» cette action se communique, par suite, au système vasculaire ; après survient la décomposition » du sang. L'inflammation n'est pas admissible » dans le choléra. »

Autopsies cholériques par M. le docteur Habel, médecin en chef de la maison n° 30, dans le grand hôpital de Vienne.

1. Congestions de la tête et des poumons.

2. Sang noir, privé de fluide aqueux.

3. Les intestins grêles présentent dans leur *membrane interne* une espèce d'exanthème que plusieurs médecins ont pris pour un exanthème miliaire, et d'autres pour une macération de la membrane muqueuse, causée par la *congestion* du sang et par les fluides encombrés dans leur cavité.

4. Dans les gros intestins rien de remarquable ; il y avait pourtant très souvent des macules rouges, causées par la congestion.

5. L'intérieur de l'œsophage plus rouge que dans l'état normal.

6. Dans l'estomac *rien de remarquable.*

7. La vessie toujours vide : point d'urine dans les uretères ni dans les reins.

8. On a dit avoir rencontré le péricarde toujours sec (1).

(1) Les autopsies cholériques faites par différens observateurs sont d'une grande importance pour fixer et éclairer la nature du choléra, et surtout pour asseoir un traitement actif et rationnel : actif, parce que

9. Un quart d'heure ou une demi-heure après la mort des cholériques, on voit très distinctement les extrémités se mettre en mouvement et se contracter spasmodiquement, de même que les muscles du bas-ventre et de la poitrine, et se maintenir dans cet état.

Histoire d'un cholérique du service de M. le docteur Habel.

Je commence par l'autopsie faite par M. Rokitanzki en ma présence et en la présence de M. Guyon et de beaucoup d'autres médecins.

Le cadavre du nommé Kohlbauer, étendu sur la table des autopsies, vingt-six heures après la mort, par un temps sec, avait l'aspect d'un athlète qui, jeté sur le sol, fait des efforts pour se relever, tant les extrémités sont contractées, raides : les doigts des extrémités supérieures contractés, repliés dans le creux des mains, nul amaigrissement, muscles bien dessinés, fermes et consistans. Couleur du visage d'un rouge foncé et jaune ; toute la superficie du corps est de la couleur du visage, excepté les régions ascendante et descendante du colon, qui sont noires, et les côtés de la poitrine, qui présentent aussi deux plaques noires.

Toutes les veines de la peau, et les sous-cuta-

le choléra tue en peu d'heures; rationnel, parce que le médecin non instruit par les autopsies tue malgré lui. (*Note de l'auteur.*)

nées sont pleines d'un sang stagnant, noirâtre, bleuâtre, jusqu'à leurs dernières ramifications; yeux enfoncés; paupières ouvertes, cornée transparente flétrie, atrophiée, globe de l'œil affaissé, aplati.

Tête. Dure-mère injectée légèrement à l'extérieur ; elle est normale à l'intérieur.

Arachnoïde fortement injectée partout. Le cerveau n'est pas consistant comme chez d'autres cholériques (d'après M. Rokitansky); mais il est normal, un peu mou, non injecté : point de sérosité dans ses ventricules.

Cervelet normal.

Moelle épinière. Sa dure-mère, comme celle du cerveau ; sa substance est consistante vers les *lombes*, et *molle, diffluente*, vers le dos : sa substance corticale paraît injectée ; mais le tissu cellulaire qui entoure ses membranes, et tout le canal vertébral sont engorgés, injectés ; le névrilème de tous les nerfs qui partent de la moelle est rouge, injecté, aussi bien que le tissu cellulaire qui les enveloppe.

Gencives d'un aspect singulier ; elles sont anémiques, de la couleur du coton blanc un peu jaunâtre ; le palais présente le même aspect.

Langue rouge à sa pointe et au pourtour, blanche et sale au milieu : à sa base, il y a des glandes gonflées, hypertrophiées, rougeâtres, blanchâtres, jaunâtres, noirâtres, de toutes les couleurs enfin.

Elles laissent suinter une humeur blanche, puriforme, inodore, et sans saveur particulière : tous les follicules enfin qui entourent cette base sont développés d'une manière étonnante.

Pharynx. Il est rouge, plein d'une éruption scarlatineuse. Cette éruption est inégale. Il y a des glandes et des follicules considérablement développés ; il y a même des taches noirâtres. Le voile du palais présente le même aspect que le pharynx.

Œsophage. Il est partout d'une couleur rouge foncée, brune, surtout vers le cardia, où cette rougeur est comme du feu. Il y a des glandes et des follicules très développés en paquets. Le cardia, hypertrophié, laisse suinter une mucosité blanchâtre, ou mieux du pus cholérique, semblable à la matière des vomissemens.

Abdomen. A l'ouverture de cette cavité, je vois l'épiploon qui couvre les trois-quarts des intestins, flétri, pâle, jaunâtre, amaigri, comme en partie résorbé. La portion des intestins qui reste découverte réfléchit une couleur de feu : ma plume allait tracer le mot *péritonite ;* mais cette couleur est encore brillante, éclatante, de rose ou de groseille rouge. En soulevant doucement l'épiploon, je ne rencontre aucune adhérence entre les intestins, aucun liquide altéré, aucune espèce de pus ni de matière albumineuse, rien enfin qui dénote une *péritonite.* Le paquet intestinal conserve sa

situation actuelle; il n'est ni affaissé ni distendu.

La couleur mentionnée occupe encore les deux tiers des intestins grêles : le reste de ces intestins, à leur extérieur, comme aussi la membrane externe des gros et de l'estomac, sont pâles, anémiques, humides pourtant.

Estomac et tout le canal digestif dans son intérieur. —La cavité de l'estomac contient des gaz inodores; il y a une petite quantité de liquide jaune, muqueux, qui est attaché à toute la membrane muqueuse. Cette membrane est parsemée de taches bleuâtres, noirâtres, jaunes; elle est fortement adhérente, collée, appliquée à la musculaire; ni le doigt, ni l'ongle ne peuvent l'en détacher, en la coupant, on la voit tellement hypertrophiée qu'elle semble cartilagineuse.

Duodénum. A mon grand regret, il m'a été impossible de le bien observer; rien pourtant d'extraordinaire ne m'a frappé en passant. Intestins grêles complètement sains; un tiers de leur étendue est sain comme dans l'état normal; le reste est rouge foncé, et non rosé comme la membrane externe; l'interne est pointillée, arborisée, injectée, excoriée et ulcérée en plusieurs parties. Les glandes du mésentère sont peu développées; mais le mésentère lui-même est épaissi.

Gros intestins. Leur muqueuse macérée, inondée de mucosités et de pus cholérique; elle est aussi boursouflée, infiltrée, mamelonnée;

ces mamelons sont pendans comme les extrémités des cristaux de l'eau qui glace sur les toits, et laissent couler, suinter du pus. Ils se détachent facilement de la membrane. Elle n'est point endurcie, cette membrane, comme celle de l'estomac. Ils ont, dans leur totalité, l'apparence d'intestins qui sont retirés de l'eau, où on les a mis macérer. Il y a une infinité de glandes et de follicules tuméfiés dans l'intérieur des gros intestins ; une humeur blanchâtre, cholérique, inonde leur intérieur; ils ne sont pas distendus ; au contraire ils sont flétris. Nulle part il n'y a de matières fécales ; point d'odeur cadavérique.

Poitrine. Muscles de la poitrine flasques, de couleur de cendre; membrane laryngée légèrement rouge, comme aussi celle de la membrane des bronches. L'extérieur des poumons noir; ils sont affaissés, aplatis, comprimés; leur parenchyme d'une couleur vive, vermeille, scarlatineuse, comme la couleur qu'on rencontre dans les poumons des pigeons et des poulets récemment tués. Cette couleur ressemble à celle du péritoine. Les vaisseaux du parenchyme coupés donnent un sang cholérique (d'un noir particulier).

Cœur. Il est flasque et vide; il se laisse déchirer facilement. Artère pulmonaire, aorte, veines caves supérieure et inférieure pleines de sang cholérique.

Reins. Rétrécis, contractés, atrophiés, secs.

Nerfs vague et grand sympathique. Ces organes ne sont pas aussi altérés que chez d'autres cholériques, selon la remarque de M. Rokitansky; le tissu cellulaire qui entoure leur névrilème et le névrilème lui-même sont un peu injectés (1).

Ganglions. Ni les cervicaux, ni ceux de la poitrine, ni le solaire, chez ce cholérique, ne sont altérés, selon l'estime du même M. Rokitansky. Le tissu qui les environne est un peu injecté.

Articulations. Elles sont sèches, sans aucune goutte ni humidité de synovie.

Description de la maladie. — Le nommé Kohlbauer Antoine, Autrichien de naissance, dont je viens de rapporter d'abord l'autopsie exprès, âgé de inquante-deux ans, est placé, le 9 février, à sept heures du matin, sur le lit n. 1 du rez-de-chaussée, dans la maison n° 30. Il a été frappé du choléra la veille à minuit précis.

Symptômes. — 1. Visage triste, bleu; froid; lèvres de la même couleur. La peau de tout le corps bleuâtre, mais beaucoup plus aux extrémités.

2. Facultés intellectuelles bonnes, réponses justes, crainte de mourir, inquiétude extrême.

3. Langue froide, sèche, jaunâtre, rouge à la pointe et au pourtour; soif ardente; le malade

(1) Il faut bien noter cette circonstance : le plus formidable des choléras est celui-ci; cependant il a son origine ailleurs qu'à ces nerfs. (*Note de l'auteur.*)

avale sans aucune difficulté ; bouche aigre, point d'amertume.

4. Voix rauque, cholérique.

5. Respiration précipitée, difficile ; oppression excessive à la poitrine, anxiété.

6. Le cœur ne donne point de signe de systole ni de diastole.

7. Le bas-ventre contracté, refoulé vers la colonne vertébrale, insensible à toute espèce de pression ; mais le malade accuse des douleurs fortes dans l'intérieur de la région épigastrique.

8. Depuis minuit jusqu'à sept heures du matin du 9, ce malade a vomi quinze fois des matières aqueuses, sans aucune odeur, ni saveur spéciale. Ces vomissemens ont cessé, dès qu'il est entré à l'hôpital.

9. La diarrhée date du même moment que les vomissemens. Il avait été vingt fois à peu près à la selle jusqu'à son arrivée. Ses matières sont aqueuses comme la décoction d'eau de riz, avec des flocons blancs. Cette diarrhée a continué encore onze heures depuis l'entrée à l'hôpital.

10. Extrémités tout-à-fait froides.

11. Les crampes sont d'une intensité extraordinaire (1) aux extrémités supérieures et aux mollets.

Contractions tétaniques aux extrémités supé-

(1) C'est le plus terrible des cholériques ! Son autopsie, ses symp-

rieures (1), moins aux extrémités inférieures (2); les douleurs des parties spasmodisées sont excessives; en touchant ces extrémités contractées, on y réveille des douleurs terribles.

Traitement. — On ne sait rien de ce que le malade avait pris chez lui avant d'entrer à l'hôpital.

1. Toute la superficie du corps, à son arrivée, fût frottée avec la glace; on l'enveloppa dans du linge chaud après cette opération.

2. Le second secours consiste dans des frictions camphrées, avec la teinture de cantharides et d'opium, aux extrémités et sur tout le corps.

3. Suivent l'application d'un vésicatoire à la nuque, et de sinapismes à la poitrine et aux mollets.

4. Une infusion d'une drachme d'ipécacuanha dans six onces d'eau par l'épicrasis. Ce médicament n'a point produit d'effet.

5. Poudre de camphre, un grain par heure.

6. Répétition de l'ipécacuanha, sans succès, comme la première fois.

7. Ces insuccès décident le médecin en chef, M. Habel, à administrer une infusion d'ipéca-

tômes et son traitement doivent être bien médités par les praticiens qui se préparent à traiter le choléra. (*Note de Paris*, *le* 10 *mars*.)

(1) L'autopsie en donne la raison. C'est vers le dos que la moelle épinière était diffluente, aqueuse. C'est pour cette raison que j'ai voulu mettre en tête de l'histoire l'autopsie pour faire apprécier les symptômes et prendre en horreur le traitement.

(2) La moelle aux lombes n'est point détruite; elle y est un peu endurcie. L'autopsie éclaire les degrés des symptômes. (*Note de Paris.*)

cuanha, d'une drachme, avec une infusion d'arnica et liqueur anod. d'Hoff. jusqu'à une dragme.

8. Poudre de camphre continuée (1).

9. A neuf heures du soir, mort du malade, après dix heures de son entrée à l'hôpital et vingt-et-une heures de sa maladie.

Seconde histoire de choléra recueillie à Vienne, dans le service de M. Habel, au grand-hôpital de la maison n° 30.

J'épargne à mes lecteurs cette autopsie, qui est presque la même que la précédente, et que M. Guyon publiera sans doute.

Symptômes. — Hofbauer, Français viennois, âgé de soixante-sept ans, habitant le quartier Hernals-Wies, n° 53, est entré à l'hôpital le 9 février 1832, vers huit heures du matin. Il a été saisi du choléra la veille, et a eu des selles de matières aqueuses avec des flocons blanchâtres. Il a vomi seize fois depuis le soir jusqu'au matin, et a eu onze selles cholériques.

L'oppression de la poitrine n'est pas aussi prononcée ; néanmoins il y a chez lui respiration difficile, anxiété, pouls nul, peau de tout le corps blanche, froid des extrémités excessif, soif vive, point de crampes.

(1) Cette manière de traiter le choléra révolte ! C'est un crime de lèse-humanité. (*Note de Paris par l'auteur.*)

La tête libre et sans aucune douleur ; facultés intellectuelles bonnes.

Voix cholérique.

Bas-ventre insensible à la pression; mais douleurs spontanées accusées par le malade.

Traitement par M. Habel. — 1. Un *relevant universel* (expression des professeurs) par un émétique, au moyen d'une infusion d'une drachme d'ipécacuanha dans six onces d'eau.

2. On a d'abord frictionné le corps avec l'eau glaciale, avec la teinture de cantharides et un liniment camphré ; ensuite on a enveloppé le malade dans du linge chaud , etc.

Il vomit deux fois , après l'administration du vomitif, des matières bilieuses en quantité de deux livres. Après ce *succès*, on discontinue le médicament. Les selles et le vomissement cessent.

Le malade , dit-on , est mieux (1) ; il est déclaré guéri du choléra à cause de la cessation des vomissemens ; et de la diarrhée. La chaleur revient la couleur de la peau s'améliore ; le pouls reparaît ; la soif diminue. Alors , ayant obtenu tous ces bons résultats, le médecin prescrit : Infusion de valériane et de camphre. Il reste de la faiblesse, il faut *relever,* autrement le malade pourrait mourir (2).

(1) M. le docteur Guyon le croyait aussi : moi, j'observais la gastro-entérite qui déployait ses ravages. (*Note de l'auteur.*)

(2) Il aurait pu guérir, si on l'eût soumis aux adoucissans en lui appliquant quelques annélides à l'épigastre. Voilà tout ! (*Note de l'aut.*)

Il reste trois jours dans cet état, sans aucun symptôme cholérique; mais il a, prétend-on, une fièvre *asthénique*: en conséquence, il est envoyé dans la salle des fiévreux, où il meurt après quelques heures, *non point du choléra, mais d'une fièvre.*

Troisième histoire recueillie dans le même service.

Une femme, âgée de soixante-huit ans, nommée Saellener Barbara, habitant rue Margavetken, n° 84, tombe malade du choléra, le 14 février, dans la matinée, à sept heures.

Le vomissement et la diarrhée commencent à la fois. Yeux non excavés, mais languissans; paupières fermées, en état de collapsus; la malade les ouvre pour voir les personnes qui lui adressent des questions; globe de l'œil non injecté; cornée transparente, vitrée; pupille très sensible à la lumière; la malade ferme les paupières, et s'assoupit sitôt qu'on cesse de lui adresser la parole; réponses justes; visage triste, grippé, pâle en partie, ailleurs jaune, quelques points rouges et peu foncés : ce visage n'est point encore affaissé. Couleur de tout le corps encore naturelle dans la matinée, excepté les mains et les pieds où la peau est bleue, brune; front chaud; visage et langue froids; extrémités froides. Horreur pour l'eau; cependant la malade avale les médicamens.

Vers midi, anxiété extrême, respiration altérée,

soupirs; elle se débat, elle s'assoupit de temps à autre.

Poitrine chaude, cœur insensible, épigastre et bas-ventre très chauds; extrémités inférieures et supérieures contractées, sans crampes. Il est extraordinaire, même incroyable, que cette femme, au milieu de tant de symptômes mortifères, conserve encore le jugement et la mémoire. C'est elle qui me dicte, en présence de son mari, son nom, le quartier de son habitation et le numéro de sa demeure, avec une parfaite exactitude.

Traitement, par M. Hebel. — 1. Sinapismes à la nuque, à la poitrine, aux pieds et aux mollets.

2. Frictions, comme les autres.

3. Ipécacuanha, comme de coutume. Elle a vomi deux fois des matières bilieuses, selon le désir des médecins qui lui donnent leurs soins, MM. Habel et Kœsller. La diarrhée et les vomissemens cessent *après ce succès* (1).

4. Ensuite, on lui administre, pour remettre les forces, une infusion faite avec *une livre et demie d'arnica et de mélisse*, *la liqueur* anodyne d'Hoffman, et une infusion de cannelle.

Vers le soir, malgré l'emploi de ces remèdes héroïques, elle meurt, onze heures après son entrée à l'hôpital, et trente-quatre heures après l'invasion de sa maladie.

(1) Ces médecins perdent la tête de joie lorsqu'ils voient que le vomitif fait rendre des matières bilieuses abondantes. Ils croient que la

Son autopsie est semblable à celles de Vienne, à très peu de chose près. M. Guyon la donnera: pour moi, je désire finir!

J'aurais même terminé! Mais je sens le besoin de rapporter encore quelque chose d'utile pour les praticiens. Je vais raconter quatre histoires de cholériques de Vienne, traités par les médecins de la cour impériale d'Autriche.

Mère, frère, femme et fille d'Œconomos (1).

A Vienne, rue Alter-Fleisch-Markt, n° 689. *Œconomos,* grec d'origine, et prêtre d'office ecclésiastique, le plus bel homme et le plus éloquent des orateurs modernes de ce pays d'infortune, fut professeur de rhétorique et de belles-lettres au gymnase de Smyrne, avant la noble lutte des Hellènes. Il est, depuis la guerre, auprès de l'empereur des Russies, qui accueille, anime et encourage tout Grec qui s'approche de son empire. La famille de cet infortuné demeurait à Vienne, sous la protection de son frère Stéphanos.

La mère, âgée de soixante-neuf ans, toujours bien portante, souffre depuis trois jours de petites diarrhées, qui de temps à autre, l'importunaient

victime va échapper. Moi, j'ai cru toujours le contraire! chacun a ses raisons, bonnes ou mauvaises!!! (*Note de l'auteur.*)

(1) Ces cholériques sont remarquables par leurs malheurs et leur position sociale. Tout médecin qui passe par Vienne s'empresse de recueillir les documens cholériques qui leur sont relatifs. (*Note de l'aut.*)

depuis nombre d'années ; elle continue à manger comme à l'ordinaire; elle donne encore ses ordres à la cuisinière dans la matinée du 14 (1) septembre, 1831 ; elle se sent un peu incommodée et reste sur son canapé, concentrée et triste ; elle est saisie par des selles cholériques vers midi.

Le médecin aulique arrive et lui administre l'ipécacuanha, le thé, le camphre, etc. Elle a eu quelques vomissemens cholériques. Ses selles deviennent blanches et floconneuses ; c'est alors, selon un proverbe grec, que la pauvre vieille devient comme un sac qu'on a vidé de sa farine ! elle n'est plus qu'un squelette vivant.

Les frictions continuelles et les boissons brûlantes n'ont pas pu diminuer le froid des extrémités. A deux heures de l'après-midi, la peau devient livide, surtout aux extrémités ; il n'y a point de crampes ni de contractions spasmodiques ; pouls perdu, refroidissement des extrémités. Tous les symptômes cholériques lui surviennent plus ou moins forts. Elle meurt à neuf heures du soir, le 14, c'est-à-dire onze heures après avoir eu des selles cholériques, et quatre jours après le commencement de la maladie.

Le frère Stéphanos. C'était le plus érudit des médecins grecs; il avait fait ses études à Vienne,

(1) J'ai quelque doute sur cette date : mes notes ne m'en éclairent pas assez; néanmoins le mal n'est pas grand ! Les histoires sont authentiques, cela suffit. *(Note de l'auteur.)*

et avait exercé à Smyrne. Je l'ai vu lors de mon passage par Vienne, au mois d'août, assez bien portant. Taille moyenne, visage rouge foncé, pommettes rosées, yeux noirs, visage et front grecs, belle tête, jugement excellent, rempli de bienveillance, mais manquant de l'organe du courage, d'après le savant Gall, ce qui fut justifié parfaitement; Pléthorique, âgé de 45 ans; il vomissait souvent et facilement; c'était sa maladie ordinaire. Il se nourrissait modérément, surtout depuis l'approche du choléra. Il a dîné légèrement le 14 à midi. Quoique craintif, il se sentait bien portant. Cependant quelques selles liquides l'inquiétaient depuis quelques jours (il les négligeait comme tout le monde que j'ai connu, et comme moi-même), et avaient commencé deux heures après la mort de sa mère, c'est-à-dire vers onze heures du soir. Comme elle, le 14 septembre, après avoir pris son café au lait, il se sent mal: inquiétude au ventre, coliques légères, selles liquides fécales; la peur s'empare de lui; douleurs à la région épigastrique. Les selles deviennent cholériques, fréquentes; les vomissemens surviennent.

Il prend de suite l'ipécacuanha en substance, et vomit beaucoup de matières de toute espèce. Frictions à outrance pour produire des sueurs; elles lui surviennent, mais froides. Bouteilles, briques et cendres brûlantes, tout est employé.

Les extrémités en sont brûlées ; mais elles restent froides ; le pouls disparaît ; point de crampes ; il prend le camphre continuellement, le musc, le castoréum, etc., que l'estomac rejette.

Neuf heures après l'invasion du choléra, un médecin aulique, M. . . . . . ., arrive chez lui ; ordonne douze sangsues à l'épigastre, sans interrompre les stimulans. Valériane, camphre, serpentaire, arnica ; l'eau froide lui est défendue expressément par les médecins, comme aux autres cholériques de cette malheureuse famille. Les sangsues donnent peu de sang.

Soif ardente, excessive ; les entrailles rongées de douleurs et comme dévorées par une flamme, selon les expressions de la personne qui me raconte sa maladie. Voix tout-à-fait cholérique ; il parle difficilement ; intelligence bonne ; il arrange, même aux derniers momens de son existence, ses affaires de famille ; et donne des conseils à ceux qui vont survivre.

Crampes très légères dans l'après-midi du 15 ; le visage se cave, se crispe ; le ventre s'affaisse, s'atrophie ; les yeux *fuient* au fond de l'orbite. Le pauvre médecin ayant encore le jugement ferme, l'âme pure et un vif attachement pour ses neveux, fait des efforts pour leur expliquer quelques passage de son testament, monument de bonté et de vertu ; mais la voix l'abandonne et il expire vingt heures après le commencement de la ma-

ladie, et quatre jours depuis l'apparition de la diarrhée *négligée* (1).

La femme d'OEconomos, âgée de cinquante ans, était pâle (2) habituellement, et avait les gencives saignantes. Elle est frappée de choléra le 15 septembre. Mêmes symptômes à peu près, mêmes médecins, même traitement, sans saignée générale ni locale, et sans boissons froides, mais toujours bouillantes. Les vomitifs, les stimulans, les toniques, les corroborans, les antispasmodiques, les vésicatoires et les sinapismes, etc., lui sont prodigués.

Une différence seulement se présente chez elle : c'est que son choléra se transforme en *fièvre nerveuse. typhoïde typhus*. Elle meurt le 17 du même mois.

La petite fille. Cette infortunée orpheline reste demi-vivante, entourée de cadavres, affreux spectacle qui éteint sa grande sensibilité et la rend indifférente ! Fatiguée par ses études profondes du latin, du grec ancien, de l'allemand, du français, etc., l'attachement qu'elle avait pour tous les membres de sa famille l'avait tellement aveuglée qu'elle les soignait encore ayant la diarrhée cholérique ; elle

(1) Malheur aux diarrhéïques ! j'aurais été, moi aussi, victime de la diarrhée, si le sort m'avait entouré de médecins auliques ! Mon médecin à Tarnow était un pauvre et ignorant juif ! Il entendait raison !!!

(*Note de l'auteur.*)

(2) J'ai visité cette intéressante famille lors de mon passage par Vienne au mois d'août 1831, une vingtaine de jours avant sa catastrophe !

(*Note de l'auteur.*)

ne s'alite que le 16 du même mois, deux jours après l'invasion de la diarrhée (1).

Anthée (c'est son nom, ἀντή, fleur) va à la selle souvent et vomit des matières cholériques; son courage ne l'abandonne point, et son intelligence lui suggère des pensées rassurantes!!! elle est at-teinte plus ou moins de tous les symptômes cho lériques : langue rougeâtre (2), noire (elle avait un miroir devant elle durant sa maladie); dents noires aussi, soif dévorante, chaleur insupportable, incendie (3) (dit-elle) dans l'intérieur du bas-ventre, qui se propage jusqu'à la moitié de thorax, toujours dans l'intérieur, répète-t-elle. Elle vomit toute chose douce qu'elle avale.

Les mêmes médecins auliques lui prodiguent (point de saignée ni générale ni locale) les vomitifs, le thé brûlant, le musc, le camphre, la serpentaire, le valériane, etc., etc.; tous les stimulans, les antispasmodiques, les épispastiques, etc., etc... l'eau fraîche lui est refusée par les

(1) Toute cette famille diarrhéïque aurait pu guérir si on lui eût arrêté les prodromesde sa maladie, ou si on l'eût traitée convenablement dès que le choléra est éclaté. J'ignore si la mère avait la diarrhée; mes notes ne me l'apprennent pas. (*Note de l'auteur.*)

(2) Anthée échappée au carnage général me raconta son histoire et celle de ses malheureux parens mieux que le meilleur des nosographes! C'est de tels médecins et des autopsies de Vienne que j'ai appris la nature du choléra! Le traitement qu'il faut employer en découle. (*Note de l'auteur.*)

(3) Cet incendie, je l'avais, je le sentais pendant ma maladie dans l'hypogastre. Point de soif chez moi; l'estomac n'était point atteint de choléra. (*Note de l'auteur.*)

mêmes médecins de la cour; mais la compâtissante bonne, qui l'aime, et le frère, qui la chérit, lui procurent de *l'eau froide* et des citrons en grande quantité, citrons qu'elle dévore (c'est l'expression de la jeune personne...) elle est sauvée! (2) Quelques jours avant de tomber malade du choléra, elle se sentait un bien-être inexprimable.

Queques essais de ma pratique à Vienne.

De Pember à Vienne, je voyageai avec M. Pérelli, qui allait hériter de son père à Naples, avec un autre jeune homme, dont j'oublie le nom, habile peintre gällicien qui se rend à Rome pour étudier les monumens des beaux arts, et aussi avec deux officiers au service de l'Autriche, l'un Gallicien et l'autre Anglais. Ces quatre compagnons ont commencé à boire, chemin faisant, de l'eau-de-vie en plus grande quantité que l'eau. Ils en buvaient jour et nuit sans relâche. Je parvins à en détourner seulement les deux premiers; mais les militaires tenaient ferme. L'un de ces derniers, M. Parnel, est saisi, le quatrième jour de notre voyage, d'un vomissement non cholérique, d'une bronchite et d'une épistaxis. Il continuait, malgré cela, à manger et à boire de temps à autre, mais sans goût.

Pavlosky habite l'hôtel *Ignatz Wagner, bürger und Kirschner, logiert auf dern Graben mit seinem Gewœlbe, n°* 1133, *im Prachnerischen Hause.*

Ce charmant jeune homme, âgé de vingt-six à

vingt-sept ans, capitaine au 2ᵉ régiment des chasseurs, venu à Vienne pour des affaires de famille, est le quatrième de mes camarades de voyage. Il m'aimait et avait des égards particuliers pour moi. Il venait d'essuyer une fièvre nerveuse en Gallicie. Arrivé à Vienne, il commet nombre d'excès. Le 11 février, il m'appelle chez lui, à dix heures du matin : il a la diarrhée cholérique depuis deux heures après minuit. Il se garde bien d'aller à l'hôpital, par une répugnance invincible pour cet asile. Les selles sont abondantes, mais sans efforts ; l'hypogastre douloureux et un peu sensible à la pression; point d'urine, tête tranquille, yeux et visage en bon état, langue pâle, soif modérée, voix cholérique ; il avale facilement ; point de douleur à la gorge ; *pharnyx rouge* (1); cœur *frémissant*, pouls petit, point de fréquence ; les extrémités sont encore assez chaudes. Je lui ordonne un lavement d'huile d'amandes douces avec trente gouttes de laudanum, le repos au lit bien chaud et avec des couvertures entourées de bouteilles d'eau bouillante, de l'eau sucrée au citron, et rien de plus.

Deux heures plus tard (2) je reviens. Mon malade vomit des matières cholériques, va à la selle et rend des matières caractéristiques de la maladie ;

(1) Les autopsies m'ont donné l'éveil !!!

(2) Quelle faute ! je ne devais pas perdre deux heures, qui peuvent coûter la vie à un cholérique ! C'est l'unique maladie qu'n'admet pas d'*expectation*.

il est extrêmement fatigué: point de pouls; extrémités froides, yeux enfoncés. tête douloureuse, entendement bon, soif très vive, ardeur dans l'estomac et dans tout le bas-ventre, qui est assez chaud; point de cyanose, point de crampes, point de contractions spasmodiques.

Prescription. Sur le cartilage thyroïde et autour pharynx, trente sangsues; cataplasmes émolliens laudanisés après leur chute.

2. Sur l'épigastre et vers l'hypochondre droit quarante autres sangsues; même application de cataplasmes après leur chute des sangsues.

3. A l'anus aussi quinze.

4. Fomentations émollientes chaudes et continuelles sur tout l'abdomen.

5. De l'eau gommée, acidulée avec le sirop de citron, et quatre gouttes d'eau de fleurs d'oranger dans chaque verrée; boire continuellement, mais par petites cuillerées.

6. Bouteilles d'eau bouillante sous les couvertures; chambre chaude; croisées entr'ouvertes continuellement, dans la journée.

Après la chute des sangsues et l'application des cataplasmes laudanisés, une amélioration sensible commence; tous les symptômes cholériques diminuent petit à petit, et disparaissent. Je sonde le malade; il rend assez d'urine; la chaleur reparaît sur tout le corps, le pouls revient; il est même un peu fréquent; mais, vers le soir du 11, des contractions

fortes se remarquent aux extrémités inférieures avec des crampes si douloureuses aux mollets que la respiration est empêchée; le cœur de nouveau paralysé, point d'urine; (je cathétérise pour la seconde fois le malade); cataplasmes sur le pubis et aux lombes. Les extrémités supérieures sont tranquilles mais les spasmes des inférieures continuent sans relâche.

7. Vingt-cinq sangsues depuis le sacrum jusqu'au milieu des lombes.

8. Cataplasmes bien chauds et fortement laudanisés après la chute des sangsues.

Les crampes diminuent; les contractions tétaniques persistent, à un moindre degré cependant, jusqu'au 12 à midi, sans danger; c'est depuis lors qu'elles commencent à diminuer plus sensiblement d'intensité.

Depuis lors, tout va mieux. Le visage revient, et tout le reste s'améliore lentement. Il reste de la fréquence du pouls, de la soif, de l'inappétence, de la chaleur fébrile à l'épigastre. Diète, fomentations, limonade légère, glacée et un peu aromatisée, à cause de petites nausées qui reparaissent de temps à autre. Point de vomissemens, point de diarrhée cholérique.

Les 13 et 14 le mieux va croissant. Le 15, la convalescence est confirmée; le malade prend décoction de riz acidulée, puis du bouillon de veau, etc.

Je possède encore une cure assez remarquable de Vienne; mais des motifs particuliers m'en défendent la publication. Je la puis lire aux praticiens qui pourraient le désirer (1).

A Braunau, ville de l'empire, en face d'Ulm, je rencontre le médecin d'un régiment autrichien, M. Barg. Madame la comtesse de Fromberg-Mont-Joy et sa fille m'ont parlé les premières, dans mon voyage de Vienne, des succès que ce médecin avait obtenus contre le choléra en Hongrie; elles m'ont dit de plus qu'il était muni des certificats les plus honorables. Arrivé à la susdite ville, où j'avais entendu dire que ce médecin se trouvait, je me rends chez lui, le 20 février 1831

(1) J'omets de rapporter aussi la guérison d'une soixantaine de personnes avant qu'elles fussent atteintes des nuances cholériques bien développées, toujours sous une atmosphère cholérique. Je suis au nombre. Les moyens que j'ai employés sont simples : diète, repos, régime, eau de riz acidulée, riz à l'eau et au citron pour toute nourriture. Un cataplasme sinapisé sur l'hypogastre a coupé quelquefois des diarrhées qui menaçaient de devenir cholériques. Par le même moyen, j'ai empêché des nausées de prendre un caractère grave, en l'appliquant sur l'épigastre. L'eau de laitue et quelques amers m'ont rendu des services. J'ai vu un village entier se préserver du choléra par les amers. Quand une personne tant soit peu troublée du ventre se sentait de l'inquiétude dans le bas-ventre, elle courait chez le seigneur (M. Monstaze, en Boucouvine), qui lui donnait un petit verre d'eau-de-vie rendue amère par l'absynthe. Mais ce sont les petites applications de sangsues à l'épigastre, à l'hypogastre et à l'anus qui m'ont réussi le mieux, avec un régime sévère. Je les ai appliquées au nombre de trois à quinze. L'huile d'amandes douces par la bouche et en lavement m'a paru réussir dans cette période. Elle est sans inconvénient quand ce trouble du ventre est récent. *(Note de l'auteur.)*

dans la soirée, accompagné de mon ami l'officier polonais. M. Barg me donne les renseignemens suivans sur le choléra.

Il l'a traité d'abord en Moravie, puis en Hongrie, aux environs de Vessely, Hobus, Hrudisch, gouvernement de Bruen, pays bas, marécageux, humide, ayant beaucoup de fruits. (Ses certificats, tous authentiques, constatent qu'il a traité 517 cholériques, dont il a guéri 316; c'est le seul médecin, de tous ceux que j'ai rencontrés qui ait sauvé plus de la moitié des cholériques.)

Autopsies faites par M. Barg(1), *d'après sa déclaration écrite et signée.*

En général, dure-mère collée au crâne, pie-mère brunâtre, ses vaisseaux pleins de sang noir; gencives gonflées, légèrement noires; pointe de la langue sèche, livide, foncée, au pourtour bleue, son milieu jaune sale, sa base sèche, rougeâtre foncé; pharynx contracté, serré, aussi de couleur foncée; l'œsophage a ses vaisseaux noirs; il est sec, rouge, foncé; le péritoine contracté; l'intérieur des intestins d'une couleur jaune rougeâtre, foncée en partie; l'intérieur de l'estomac, vers le cardia, contracté; sa membrane muqueuse présentait des plaques de couleur brune, noirâtre (2) en partie, et

(1) C'est l'unique, de tous ceux que j'ai rencontrés, qui ait un peu les yeux dessillés. (*Note de l'Auteur.*)

(2) C'est l'effet de l'inflammation, m'a-t-il ajouté, et surtout de l'inflammation chronique. (*Note de l'Auteur.*)

surtout *au cardia et au pylore*, de préférence chez les buveurs de profession, et chez tous ceux qui menaient une vie déréglée; cette membrane se détachait souvent en lambeaux. Le duodénum présentait des excoriations; le jéjunum et l'iléum donnaient des signes *d'inflammation*, des excoriations rouges, foncées (1). Le cœcum a sa membrane interne contractée, brune, foncée; dans les gros intestins partout des taches de la même couleur; le foie, à l'extérieur, rougeâtre, foncé; son parenchyme et ses vaisseaux pleins de sang noir, comme le charbon, ou comme l'encre; il oppose de la résistance à la section; bile en grande quantité dans la vésicule, jaunâtre, noirâtre; reins noirs, consistans; vessie contractée, sans urine; sa cavité très petite; membrane muqueuse du pharynx, rouge, excoriée (1), sèche; la membrane bronchique d'une couleur rouge foncée; l'extérieur des poumons noir; leur parenchyme rempli de sang cholérique; le péricarde contient de la sérosité trouble; la substance du cœur dure, remplie de sang noir; l'anus serré, contracté, spasmodisé; la membrane du rectum *enflammée* (2).

(1) Si je l'avais trouvée excoriée, si les autres médecins avaient remarqué la même modification, l'explication sur la voix cholérique serait mieux accueillie. (*Note de l'auteur.*)

(2) C'est une observation bien différente des précédente. (*Note de l'auteur.*)

Traitement. — M. Barg mettait ses malades, au commencement, dans un lit chaud ; il appliquait des briques chaudes à la plante des pieds, aux jambes, entre les cuisses, et surtout des bouteilles pleines d'eau bouillante ; de très forts sinapismes chauds sur tout le bas-ventre, et même jusqu'à la poitrine. Partout où il y avait des congestions il appliquait des *sangsues*, comme sur l'épigastre, sur le *cœur* et sur les apophyses mastoïdes. Surtout, ajoute-t-il, j'employais les sangsues s'il y avait des inflammations locales.

Chez les sujets pléthoriques il faisait usage des saignées générales. Il m'a affirmé, en la présence de M. Miracky, qu'il appliquait des sangsues à quatre cholériques sur dix, et qu'*aucun de ces cholériques n'était mort.* Frictions chez tous, avec le *spiritus camphoratus.*

Quand le vomissement était fort, il administrait l'ipécacuanha en poudre, depuis quinze grains jusqu'à un scrupule. C'était pour faire vomir la bile (1) et sortir les alimens non encore digérés qu'il emploiyait ce moyen. Il administrait aussi l'ipécacuanha, uni à la magnésie et à l'huile de camomille (pour faire cesser les crampes de l'estomac, dit-il). L'émétique était aussi donné aux malades traités

(1) Cette méthode vient du docteur Fabini, de Peste. C'est le même qui a fait le carnage dont j'ai parlé, à Vienne, dans la famille d'Œconomos. (*Note de l'auteur.*)

par les sangsues (1), pour les mêmes raisons.

Pendant que les malades prenaient le vomitif, il leur faisait boire un thé ainsi composé :

℞ Flor. camomil. rom.
Erb. melis.
Erb. menth. crisp. uniusquisque. p. j.

Une tasse bien chaude toutes les demi-heures.

Lorsqu'il y avait des crampes fortes et répétées, sans vomissement, mais avec diarrhée seulement, il donnait :

℞ Olei amygdal. recens.
Pulv. gum. arab.
Aq. laur. cer. uniusquisque ℈j
Gum. kino. gr. iv
Aq. melis. ℥ iv
Mis. fiat. p. ar. emul.

A chaque heure, la poudre suivante

℞ Pulv.. — castor. optim. gr. jv
Opium pur. gr. ij
Oleosacch. menth. crisp. ʒ j
Mis. in dos., n° 8.

Pour ceux qui ne pouvaient supporter cette poudre, il leur administrait la suivante :

℞ Pulv. Dower ℈j
Oleosacch. macii. ij
Mis. rid., n° 4.

(1) C'était gâter son ouvrage! mais les sangsues l'emportaient sur le *poison*. (*Note de l'auteur.*)

Pour toute boisson, il ne permettait à ses malades que l'émulsion citée; mais, lorsqu'on le forçait, il donnait des petites cuillerées d'eau froide.

Signes précurseurs du choléra, par le même M. Barg.

Faiblesse, anxiété, lassitude, sensation de froid dans l'intérieur, comme si le malade était aspergé d'eau froide; douleurs dans le creux de l'estomac, et un feu qui s'y allume; bourdonnement dans le bas-ventre.

Symptômes cholériques, par le même.

Les symptômes précurseurs sont suivis d'une anxiété vive. Le malade se jette sur son lit; yeux fatigués, vitreux, sombres; figure excavée, resserrée; les os des pommettes proéminens; les ailes du nez contractées, rapprochées l'une de l'autre, comme saupoudrées; lèvres bleues; langue sèche, sale, jaunâtre et pointue; gencives de couleur de *fumier*, légèrement saignantes; crampes aux mains, aux jambes; les articulations des orteils et des doigts serrées; voix *sui generis*, cholé-

(1) Point du tout! c'est la désoxidation, ou désoxygénation du saug, ou la carbonisation qui l'engendre. (*Note de l'auteur.*)

rique; mains et pieds de couleur de fer rouillé. C'est la stagnation du sang qui est la cause de ce phénomène (1). L'urine cesse de couler; les matières vomies sont comme le petit lait, sans odeur ni saveur; tétanos quelquefois au premier, au second et au troisième stades, qui faisait périr sur-le-champ (1); diarrhée de la même nature que les vomissemens, sans odeur ni sans saveur.

Épizootie, par le même.

Dans le même pays où il a exercé la médecine contre le choléra, il y a eu une épizootie mortifère sur les bêtes à cornes, à la suite d'une inondation. Les eaux sont descendues des montagnes de Schonberg, du village Moraca. L'inondation fut suivie de cette épizootie, qui à son tour le fut de choléra. Au mois d'août, a commencé la première, sans sévir contre l'espèce humaine, et le choléra, au mois de septembre 1831, sans atteindre les animaux. L'épizootie était contagieuse; mais le choléra ne l'était nullement.

Symptômes de l'épizootie. L'animal attaqué de cette maladie était saisi tout-à-coup de tristesse et d'immobilité. Ces deux symptômes précur-

(2) Il fallait être conséquent! L'apoplexie de la moelle épinière produisait ce tétanos : il fallait l'attaquer par de nombreuses sangsues le long des apophyses épineuses, mais surtout dégager le bas-ventre par le même moyen. (*Note de l'auteur.*)

seurs étaient suivis d'une diarrhée effroyable, qui tuait en peu d'heures les animaux atteints.

Soif extrême. L'estomac, les intestins, la langue, le larynx et le pharynx furent trouvés enflammés. L'épizootie a fini plus tôt que le choléra.

Réflexions générales sur le choléra.

Après avoir relaté avec exactitude ce que j'ai vu et fait au lit des malades, ce que j'ai vu faire et entendu dire à d'autres sur le même sujet, je croyais ma tâche remplie; je me proposais d'attendre, pour m'expliquer plus en détail, que les praticiens des pays où cette maladie s'était présentée eussent éclairé par leurs observations toutes ses particularités en les rapprochant des autres affections qui affligent l'espèce humaine. Mais, en relisant l'extrait de mes faibles travaux déposés dans cette brochure, je m'aperçois que j'ai fait beaucoup de promesses que je n'ai pas encore tenues. Ces promesses avaient été jetées en passant dans mes notes au lit des malades, et surtout lorsque je me proposais de composer un ouvrage *ex-professo* sur le choléra; mais, comme je m'abstiens d'un tel travail, je me bornerai à faire quelques reflexions qui pourront être utiles aux praticiens.

Effets de l'atmosphère cholérique sur l'espèce humaine.

L'atmosphère cholérique, d'après mes observations, et d'après le témoignage des personnes dignes de foi que j'ai eu l'occasion de consulter, ne dispose que l'espèce humaine à contracter le choléra. Les hommes sont plus disposés que les femmes à cette maladie; les enfans sont les derniers attaqués. Lorsqu'une personne ou deux sont atteintes de choléra dans une ville ou un village, cette maladie y reste stationnaire pour quelques jours, quelques semaines ou quelques mois. Elle ne quitte pas le pays après avoir fait seulement une ou deux victimes; et tout ce qu'on a débité sur de prétendus cas isolés de choléra est dénué de fondement. Cette atmosphère au commencement agit toujours défavorablement sur la peau. On devient en général frileux sous une telle disposition de l'air. Je ne puis, je ne veux pas non plus prononcer si cette modification de la peau est sympathique; je relate, je suis narrateur de faits; l'explication appartient aux physiologistes, à ces personnes auxquelles l'humanité doit beaucoup et auxquelles elle demande de la préserver des coups mortels que l'ignorance lui porte tous les jours.

La membrane du larynx et les parties qui composent les organes vocaux viennent en second or-

dre dans la perturbation que l'espèce humaine éprouve par le choléra. Cette membrane perd son timbre quelques jours, quelques heures avant que le choléra atteigne une personne. Cette altération est-elle seulement nerveuse dans cet organe, ou s'étend-elle sur toute la muqueuse des bronches? je ne puis me prononcer là-dessus; les autopsies m'ont peu éclairé à cet égard. Je n'ose non plus dire si ce timbre de la voix est sympathique; mais je puis affirmer que les environs du larynx sont affectés horriblement dans la plus grande partie des cas, ainsi que le pharynx, les tonsilles, l'œsophage et tout le tissu cellulaire qui environne ces parties.

Le cerveau proprement dit n'est pas altéré au commencement de la maladie (toujours facultés intellectuelles intactes), ou il l'est très peu, et cela secondairement, et par compression mécanique, ou mieux, par obstacle au cours du sang dans le poumon; il exécute ses fonctions jusqu'à ce que tout le reste de l'organisme meure, et le prolongement rachidien agit même encore quelque temps après cette mort, comme le prouve la rétraction des doigts, etc.

Le système ganglionnaire nerveux est-il affecté le premier, avant que les symptômes formidables du choléra éclatent? le nerf vague et le grand sympathique se ressentent-ils, les premiers, de l'impression atmosphérique? Je n'ai au-

cune donnée pour répondre à cette question; le fait est que tout le système ganglionnaire, tous les nerfs sont généralement et plus ou moins altérés chez les cholériques, le tissu cellulaire surtout qui les environne, et le nevrilème, mais non pas toujours. J'ai rencontré des cas de choléra d'une gravité étonnante, sans aucune altération de ces nerfs et des ganglions nerveux. Cependant, en admettant qu'ils le soient toujours, il faudrait rechercher si, dans d'autres maladies mortelles du pharynx, de l'œsophage, des organes de la poitrine, du bas-ventre, dans les typhus, dans la fièvre jaune, dans la peste, etc., ils ne seraient pas altérés comme dans le choléra. Ces ganglions et ces nerfs n'ont point de signes qui nous montrent, avant la mort, la même altération, ou quelque autre analogue; par conséquent je ne puis, je n'ose affirmer si l'atmosphère cholérique les prédispose les premiers au choléra, comme elle prédispose la peau et le larynx, ou s'ils s'altèrent par la suite et sympathiquement.

Il est inutile d'examiner successivement tous les organes et toutes les parties du corps humain qui les premiers subissent l'influence de l'air pour tomber malades cholériquement; car la respiration est souvent dans sa pleine activité, même quelques instans avant que le choléra éclate. Le cœur bat et la circulation est active quelques minutes avant l'invasion de la maladie. Le système musculaire

exécute les mouvemens dans la danse, dans le travail du sol, dans les opérations de toute espèce, dans les exercices les plus compliqués et les plus difficiles, dans les rapprochemens des sexes, quelques quarts d'heure avant que l'homme soit frappé; mais il n'en est pas ainsi de l'estomac et des intestins; car il y a, même très long-temps avant que la maladie se déclare, des nausées, des plénitudes, des inappétences, ou un appétit insolite, des ardeurs, des pyrosis, des soifs, des douleurs passagères, des indigestions sous mille formes : tout cela est digne de remarque sous une atmosphère cholérique.

Les intestins sont souvent affectés par des constipations, par des borborygmes, des bruits, des contractions, sous la même disposition atmosphérique.

Les gros intestins surtout sont sujets à des coliques légères, passagères, et à de petites diarrhées, avant que le choléra fasse son irruption définitive.

Causes occasionelles du choléra.

Il est tout-à-fait impossible d'assigner au choléra des causes occasionelles fixes, invariables: elles sont même très souvent de nature opposée; car le choléra éclate après qu'on a pris un verre d'eau froide tout aussi bien qu'après avoir

bu un verre d'eau chaude ; une bonne nouvelle le détermine comme une mauvaise ; le froid et la chaleur, chacun à son tour, l'engendrent ; la joie et la tristesse l'amènent également.

Je l'ai vu éclater, après avoir mangé le matin, à jeun, du raisin, après une vive dispute, après avoir pris un verre d'eau-de-vie, une tasse de lait, du café, du thé, etc.; je l'ai vu assaillir des enfans une minute après qu'ils avaient quitté le sein de leur nourrice, etc.

Une dame, en lisant un journal, tombe saisie de vomissemens cholériques; elle succombe (1). Le journal décrivait les ravages du choléra à Pétersbourg. Un grand-boyard de Jassy rencontre le cercueil de son secrétaire mort du choléra : il est atteint de la maladie à l'instant même. L'ingestion d'une poire, d'une pêche, d'une prune, de quelques cerises, de confitures, d'omelettes, a suffi pour provoquer le choléra. La pauvreté est sa cause occasionelle la plus puissante. Une promenade sans calcçon, une grande contention d'esprit, un petit excès de table, et, chose à noter, le coït lui-même, sont suivis souvent du choléra mortel. Je possède une grande masse d'anecdotes sur cette matière, et beaucoup de pareilles remarques; mais je crains de fatiguer mes lecteurs sans offrir un secours vraiment préservatif au public;

(1) Cela n'arrive que dans les pays où règne une atmosphère cholérique (*Note de l'auteur.*)

car il est impossible de déterminer juste à quoi s'en tenir pour échapper au choléra, si ce n'est à mon traitement préservatif : celui qui voudra s'imposer les légères privations qu'il conseille, sera définitivement garanti de cette maladie meurtrière.

Le pauvre, a-t-on dit, est destiné à être la proie du choléra.... J'ai rencontré, moi, en Hongrie, en Moldavie, en Gallicie, en Autriche, de superbes châteaux qui ne sont plus habités que par des gardiens!!!

Dernièrement encore, dans la ville de Vienne, ce fléau a commencé par les grands-seigneurs, qui se croyaient invulnérables (1).

Quels organes sont les premiers influencés par l'atmosphère cholérique?

Je crois que c'est la peau qui, la première, reçoit la modification de l'atmosphère; mais, au lieu de la conserver, elle la renvoie à la membrane interne du canal digestif; du moins, c'est dans ce canal que les désordres cholériques commencent. La peau présente, avant le choléra, une inertie, un changement dans sa fonction ; elle n'est point enflammée, ni couverte d'éruptions d'aucune espèce. Elle est seulement molle, flasque, pâle, refroidie, halitueuse, en un mot, elle ne décompose plus normalement l'oxigène, par conséquent, sa calorification diminue, de même que sa sécrétion de

(1) Seigneurs! prenez-y garde! soignez la pauvreté!

(*Note de l'auteur.*)

transpiration insensible sous forme de vapeur ; alors tout est refoulé ailleurs (1).

La muqueuse des bronches ne montre aucun effet morbide, si ce n'est l'altération du timbre de la voix : et cette altération augmente à mesure que l'oxigénation diminue ; mais elle est bien peu sensible au commencement, et n'est reconnue, dès son abord, que par un médecin familiarisé avec le choléra.

Les gros intestins sont en général la première partie du canal digestif qui se met en désordre, par une diarrhée, aussitôt que le choléra éclate.

L'estomac est la seconde partie qui se révolte, par des vomissemens : si j'avais pu ouvrir un cholérique dès la première selle, ou dès le premier vomissement, j'aurais pu déterminer la nature de l'altération primitive que ces deux organes pré sentent dans leur intérieur ; mais, puisque cela m'était impossible, je vais tâcher de le découvrir par les autopsies faites quelques heures après la mort, par quelques uns des symptômes que ces organes présentent avant l'irruption, ou après que la maladie a éclaté, et enfin par le traitement.

Membrane muqueuse de l'estomac. — Les autop-

(1) Il y aurait à déterminer si cette inertie de la peau n'est pas l'effet de l'irritation naissante de la membrane muqueuse du canal digestif, comme cela s'observe dans beaucoup d'autres cas. (*Note du professeur Broussais.*)

sies de Léopol montrent la muqueuse de l'estomac tombant en lambeaux, se déchirant facilement, et sa cavité rétrécie. M. le docteur Yetz, à Vienne, déclare l'avoir vue se détacher, tomber en putrilage. M. Kœslller assure qu'elle est engorgée.

M. Rokitansky affirme l'avoir observée épaissie, glanduleuse, et quelquefois ramollie dans son fond.

M. le docteur Barg l'a vue, vers le cardia, présentant des plaques de couleur brune, noirâtre en partie, surtout au cardia et au pylore, et se détachant souvent en lambeaux. S'il est permis d'avoir quelque confiance au témoignage de ses propres sens, j'affirme avoir trouvé cette membrane tachée de plaques noirâtres, jaunes, bleuâtres, fortement adhérente, collée, appliquée à la musculaire, ni le doigt, ni l'ongle ne pouvant l'en détacher, épaissie au point de paraître cartilagineuse.

M. le docteur Habel est le seul qui, dit-il, n'a rien rencontré dans cette membane.

Membrane des intestins grêles. Tous ces médecins et moi-même nous avons rencontré la muqueuse des intestins grêles engorgée, rouge, arborisée, excoriée, ulcérée (glandes de Brunner et de Peyer fortement développées, ulcérées), tapissée de granulations miliaires, de plaques elliptiques, fon-

cée, pointillée, quelquefois avec un exenthème miliaire.

Muqueuse des gros intestins. Les mêmes docteurs (excepté M. Vetz) ont vu la membrane interne des gros intestins se déchirer facilement, manquer tout-à-fait quelquefois, macérée, mamelonnée, tombant, se détachant facilement, ayant ses sacs folliculeux développés, d'apparence souvent luisante, comme les séreuses, avec des macules rouges.

Toutes ces observations s'accordent, quoique faites par différentes personnes, dans des circonstances et des saisons aussi différentes, et, ce qui est capital, par des médecins de différentes écoles, elles s'accordent, dis-je, sur l'altération de la muqueuse du canal digestif, excepté une ou deux.

La nature de cette altération est considérée différemment par chacun de ces patriciens, observateurs du choléra, que j'ai eu occasion de connaître.

M. Gaspari prétend qu'il n'y a rien de remarquable dans la cavité de l'estomac, et que la cause de son retrécissement lui est tout-à-fait inconnue. « *Diabolus causa est*, s'écria-t-il, *istorum phenomenum.* »

M. Vetz soutient que l'estomac n'est point enflammé ; mais il affirme coup sur coup que la membrane des intestins, y compris les gros, est

toujours enflammée. M. Kœsller déclare engorgée la membrane muqueuse de l'estomac et celle des intestins ; mais il affirme avoir trouvé cette dernière enflammée dans quelques circonstances.

Le docteur Rokitansky nie formellement l'inflammation dans le choléra, et il admet la décomposition du sang.

M. Habel n'est point d'opinion qu'il y ait de l'inflammation.

M. le professeur Serres, le proto-médico de Lemberg, M. N., et plusieurs autres confrères que j'ai rencontrés dans mon voyage, n'admettent point l'inflammation dans la maladie qui nous occupe.

Ceux qui ont guéri le plus de cholériques par le moyen des saignées locales (1), MM. Hilacis et Barg, croient que, chez les cholériques, il peut y avoir de l'inflammation, tant aiguë que chronique. Je ne puis me prononcer là-dessus avec assurance, avant d'avoir discuté quelques uns des symptômes secondaires du choléra.

Douleurs. Ces douleurs si communes, mais légères, avant l'invasion de la maladie, et si continuelles, si terribles, après, dans l'intérieur du canal digestif, pourraient être considérées comme nerveuses, si elles s'arrêtaient sans avoir tué tant de milliers d'individus, sans durer si long-temps,

(1) Ils auraient obtenu des succès plus éclatans s'ils avaient employé plus franchement ce moyen. (*Note de l'auteur.*)

enfin sans faire vomir et aller à la selle si souvent. Les névropathiques ne sont jamais visités par de pareils hôtes. Ces douleurs sont donc d'une autre nature.

Ardeurs. Presque tous les cholériques sentent une ardente chaleur, un incendie quelquefois dans l'intérieur du canal digestif, et souvent jusqu'à la moitié de la poitrine, pendant plusieurs jours et continuellement. Quelle est donc la névrose qui possède un tel caractère?

Soif. Il faut avoir causé avec des cholériques échappés à la maladie pour se faire une idée de la soif qui les dévore ; ils ne désirent que de l'eau, et de l'eau froide en grande quantité.

Sensibilité. La sensibilité sur tout l'abdomen est toujours réveillée par une pression un peu forte de la main, chez les cholériques ; mais, lorsque la membrane externe, le péritoine, participe à la maladie, cette sensibilité est exquise. Ce dernier état s'est présenté plus d'une fois dans ma pratique.

Langue. Rouge, en général, à sa pointe et au pourtour, avec un pharynx couleur de feu, avec un œsophage rouge foncé, développé, plein de glandes et de follicules qui laissent couler du pus cholérique en abondance ; une telle langue, qui souvent devient sèche, noire, etc., ne permet pas de parler de névrose : il s'agit de plus que de cela.

Bas-ventre. Il est comprimé ou météorisé, ou il offre une situation moyenne. Ces deux premiers états, et les autres symptômes que je viens de décrire, se rencontrent aussi bien chez les cholériques que chez les personnes atteintes de gastro-entérite.

Tous les médecins que j'ai connus et que j'ai vus traiter le choléra ont voulu l'arrêter, dès son invasion, par l'huile essentielle de mélisse, de camomille, de menthe, de cannelle, etc.; ils ont administré le thé animé avec la liqueur anodyne d'Hoffmann; ils ont donné le bismuth, le cuivre et tous les stomachiques, tous les fortifians, tous les antispasmodiques, etc., etc. Ces médecins m'ont montré leurs livres de nécrologie bien grossis.

Il y en a deux, à ma connaissance, qui ont sauvé plus de la moitié de leurs malades. Ce sont M. Hilacis à Jassy, et M. Barg à Braunau. Ils déclarent devoir ces avantages aux saignées locales pratiquées sur le bas-ventre. MM. Gaspari, Berrès, Habel, Wetz, Kœsller et plusieurs autres ont arrêté quelquefois le choléra par les saignées générales au moment de l'invasion. S'il faut que je parle de ce que j'ai vu, comme consultant, c'est que toute personne traitée par les stimulans, les excitans, les toniques, etc., mourait; mais presque tous ceux que j'ai traités moi-même, tout seul, au commencement de la maladie, qui n'étaient pas porteurs d'affections chroniques ni

convalescens, ont été sauvés par les applications de sangsues sur l'abdomen et à l'anus, et par des boissons froides acidulées. D'après certains symptômes précurseurs du choléra, la muqueuse gastro-intestinale est donc la première partie qui est atteinte chez les cholériques. D'après les autopsies, elle est certainement altérée. Enfin, *d'après ces mêmes autopsies*, d'après certains symptômes, et d'après la nature et les effets du traitement, elle est *enflammée*.

Degré de l'altération de la muqueuse du canal digestif chez les cholériques.

La plénitude que les personnes qui vont être attaquées du choléra sentent quelquefois dans le ventre, les matières aqueuses vomies et rendues par les selles, ce relâchement et cette inertie de la peau et le peu d'action de la circulation au commencement, montrent que la muqueuse gastro-intestinale est engorgée, au début de la maladie, dans toute son étendue. Cet engorgement n'est point assez animé par l'action du cœur, ni par la chaleur générale, pour pouvoir la briser et l'hypertrophier. Il la distend, et l'infiltre. Cela est tellement vrai, que cette muqueuse envoie au cerveau des irradiations qui tendent à l'enflammer, aussitôt qu'elle est elle-même fortement enflammée. Dans cette occasion elle ne

trouble point cet organe dans sa faculté pensante ; mais elle l'engorge d'un sang qui stagne dans son tissu et le congeste. C'est donc un engorgement humide de prime abord, et pas autre chose. Il ne se guérit par aucun moyen anti-nerveux, qui autorise à déclarer cet état purement nerveux. Au contraire, il devient rebelle ou augmente par tous les antispasmodiques, tandis qu''il cède avec une facilité étonnante aux saignées quelquefois générales, et avec plus de sûreté aux locales. Mais, si cet engorgement humide reste sans secours, il brise, il ramollit, il ulcère, il excorie cette membrane, quelquefois en peu d'heures.

Effets que produit l'engorgement humide de la membrane du canal digestif.

1. Il paralyse la peau. Celle-ci devient froide ; elle cesse de décomposer l'oxygène de l'air atmosphérique, et n'a plus de chaleur.

2. Il paralyse, par l'intermédiaire du système nerveux, les artères et le cœur. Les artères cessant de conduire le sang au siége de l'organisme, la systole et la diastole du cœur n'existent plus ; les contractions de cet organe sont suspendues.

3. La membrane muqueuse des bronches est paralysée dans sa fonction décomposante de l'air atmosphérique, et ne verse plus l'oxygène dans le torrent de la circulation. La cavité thorachique conti-

nue à se dilater et à expulser l'air atmosphérique ; mais cet air sort souvent aussi froid qu'il est entré (1). Le sang privé d'oxygène devient foncé, noir, épais, avant que la peau ait pris la même couleur : un pareil sang ne tarde pas à devenir un poison général pour tout l'organisme. Le sang perdant ses qualités normales, et étant épais, sans chaleur, ayant sa partie séreuse, aqueuse, très diminuée, s'arrête mécaniquement dans l'arachnoïde, dans les sinus de la dure-mère, dans le tissu cellulaire et les membranes de la moelle épinière, dans le tissu cellulaire qui occupe le canal vertéral, dans le névrilème, dans les ganglions nerveux, dans le poumon, le foie, etc. *La membrane muqueuse gastro-intestinale* ne m'a point offert *ce sang* noir, épais, etc. J'en ai conclu qu'il se fait une oxygénation particulière du sang dans son intérieur ; peut-être est-ce cela qui prolonge un peu la vie des malheureux cholériques. La progression du sang, tant artériel que veineux, devient difficile, même impossible. De là la somnolence des malades, la disposition à tenir les paupières fermées, les

(1) Le défaut d'oxigénation, si sensible dans le choléra-morbus, ne vient point de l'inertie du poumon, mais bien entièrement de celle du cœur, qui ne se contracte plus assez énergiquement pour présenter toute la masse du sang aux poumons. Le sang stagnant dans les parties où il se trouve, y devient noir et ne va point puiser de nouvel oxigène dans les poumons. C'est du moins ce que nous avons pu conclure de l'observation attentive d'un grand nombre de cholériques.

(*Note du professeur Broussais.*)

apoplexies par compression mécanique ; de là la nécessité de dégorger continuellement le cerveau par les saignées locales, sans avoir égard à la faiblesse apparente ; de là les apoplexies foudroyantes chez les cholériques, en un quart d'heure, en une heure, etc., dès que l'oxigénation a commencé à s'altérer.

On pourrait croire que l'épaississement du sang chez les cholériques dépend de la perte des liquides aqueux et muqueux par les vomissemens et la diarrhée : il n'en est point ainsi. D'abord, qu'on ne se figure pas que les cholériques ne font que vomir et aller à la selle ; non ! les vomissemens des fièvres bilieuses sont autrement considérables, sans épaissir le sang ni dessécher le corps dans l'espace de deux heures, comme il arrive souvent chez les cholériques. Les diarrhées ordinaires sont telles quelquefois, qu'une personne va jusqu'à cent fois à la selle dans une journée, sans que le patient ait perdu toutes ses humeurs, sans qu'il ait son sang épaissi ; au contraire, dans les veines des personnes atteintes de prétendues fièvres bilieuses et des diarrhéiques le sang devient souvent aqueux.

L'oxygène et l'hydrogène sont les parties constituantes de l'eau chez les cholériques ; où la diminution de l'oxigénation commence (cause principale de la diminution de la calorification), il n'y a plus formation d'eau suffisante ; cette diminution d'eau suit la diminution de l'oxigénation,

et lorsque cette dernière fonction cesse, la confection de l'eau manque, et l'épaississement du sang arrive.

La mort rapide des cholériques avec cyanose, ou carbonisation, etc., ne dépend donc pas de l'intensité seulement de l'engorgement ou de l'inflammation de la muqueuse gastro-intestinale; c'est le sang qui, privé de son oxigène, devenu poison, tue tout l'organisme, excepté le cerveau ou la partie pensante du cerveau, et la moelle épinière. L'apoplexie du cerveau et les contractions tétaniques que la moelle produit aux extrémités ne sont point inflammatoires au commencement de la maladie; elles sont tout simplement l'effet de la compression que le sang carbonisé, épaissi et refroidi, produit, c'est l'effet de son immobilité, de sa stagnation, etc.

Ce que devient l'engorgement de la membrane muqueuse gastro-intestinale.

Si l'engorgement gastro-intestinal n'est point arrêté par le repos, la diète, la chaleur du lit, l'eau fraîche gommée et acidulée, l'injestion de la glace en morceaux, les saignées générales, et surtout locales, appliquées convenablement, etc., il enflamme décidément cette membrane.

Mécanisme du choléra, ou résumé des explications précédentes.

L'air atmosphérique influence surtout la membrane gastro-intestinale dans la maladie dont il s'agit. C'est la matière nerveuse de cette membrane qui doit la première recevoir cette influence, comme plus irritable; mais elle ne tarde pas à la communiquer au système vasculaire sanguin, au lymphatique et au glanduleux de la même membrane.

La nature de cette influence météorologique, physique ou chimique (et, si l'on veut, miasmatique) de l'atmosphère, sur l'organisme de l'espèce humaine, nous est inconnue; ses effets sensibles sont une augmentation d'irritabilité dans la totalité de la membrane gastro-intestinale, de manière que, par des causes occasionelles, presque toujours bien appréciables, elle s'exalte, s'excite, s'irrite et s'engorge, en laissant, dans la plus grande partie des cas, sortir des liquides d'une nature *sui generis* par le bas et par le haut.

Cet engorgement n'est point inflammatoire dans la majeure partie des cas; au commencement, il cède quelquefois, comme par enchantement, à une saignée générale, et la diarrhée et le vomissement qui le suivent disparaissent aussi avec lui, et le malade guérit en peu d'heures, ou dans une jour-

née tout au plus, ne conservant qu'une petite réaction artérielle, une légère gastro-entérite.

Ce succès s'obtient aux premiers instans de la maladie; mais ce même engorgement guérit plus sûrement par les saignées locales, et cela, bien entendu, au commencement.

Si cet engorgement n'est pas combattu dès son apparition, il réagit sur le système circulatoire, cœur et artères et le paralyse en très peu de temps, en un quart d'heure quelquefois. Le froid des extrémités suit cette paralysie.

On peut guérir les cholériques, même dans cet état, par des saignées locales : les malades peuvent quelquefois rester long-temps en ce même état sans périr; mais le plus souvent l'engorgement dont il s'agit, qui prend différentes formes, qui avance, qui devient inflammatoire, attaque plus sensiblement l'action de la muqueuse bronchique et des poumons, et paralyse leur action décomposante (1) de l'air atmosphérique, et l'empêche de verser l'oxygène dans l'organisme. Cet état est suivi de congestions du cerveau, de la moelle épinière (de là, les apolexies cholériques, les contractions spasmodiques et tétaniques des extrémités), des poumons et du foie; il est suivi encore d'une couleur bleuâtre, noirâtre, d'encre, ou de lilas, ou de fer rouillé, des extrémités en général, et du visage.

(1) Cette action est altérée même quelques jours avant que le choléra éclate. (*Note de l'auteur.*)

La mort est alors l'effet d'un empoisonnement carbonique qui parcourt l'organisme : les artères et les veines ne contiennent plus qu'un sang désoxigéné, noir et épais, qui empoisonne tout ce qu'il touche, qui stagne partout, et qui tue sans ressource.

Les cadavres des cholériques présentent, lorsque la maladie a duré quelques heures ou même plusieurs jours :

1. Des engorgemens depuis le palais jusqu'à l'anus.

2. Des pharyngites.

3. Des gastrites.

4. Point en général de duonétites.

5. Des jéjunites (dans la moitié inférieure surtout), des iléites, des dothinentérites, des colites et des rectites.

De plus, on y rencontre congestion à l'arachnoïde, aux enveloppes de la moelle, et surtout dans tout le tissu cellulaire du canal vertébral. Les cystites sont constantes.

Voilà ce qui produit le choléra, voilà ce que c'est que le choléra. Je vais parler de son traitement.

Traitement du choléra-morbus : d'abord le mauvais, ensuite le bon.

Le traitement que je vais tracer ici n'est point un traitement de théorie, d'imagination, de ca-

binet, de mensonge, en un mot; c'est un traitement que j'ai appris au lit des malades, qui guérissaient sous l'influence d'une bonne méthode, et qui mouraient sous les coups d'un empirisme, d'une ignorance déplorables. Je vais donc parler ici de deux traitemens, l'un bon et l'autre mauvais, que j'ai vu et que j'ai moi-même mis en pratique. C'est en Hongrie, en Gallicie, à Jassy et à Vienne, que j'ai vu employer, et que j'ai employé les méthodes dont je vais donner les détails. Je vais les rapporter dans toute leur étendue, le plus simplement qu'il me sera possible, afin que tout le monde, et le public, et les médecins, puissent en tirer parti. Le discernement que les praticiens apporteront dans leur application pourra sauver des empires, épargner de grands embarras aux administrations sociales, mettre en sûreté des armées entières, et épargner enfin au commerce des pertes considérables. Je vais les tracer succinctement; et d'abord, je commence par le mauvais.

Du traitement nuisible et meurtrier que j'ai moi-même employé et que j'ai vu employer par d'autres médecins et par différens peuples.

1° *Vomissement cholérique.* L'estomac est souvent disposé à vomir dans le choléra; ce symptôme est,

dans plusieurs cas, insupportable, terrible, mortifère : il faut l'arrêter.

J'ai essayé, j'ai vu des médecins de grande réputation, des médecins de rois et d'empereurs, essayer de l'arrêter par l'administration des médicamens incendiaires qui suivent :

Bismuth, liqueur anodyne d'Hoffmann, thé brûlant, infusion de camomille, infusion de sureau, infusion de cannelle, laudanum, éther sulfurique, punch au rhum, eau-de-vie chaude sucrée, vin chaud sucré et aromatisé, teinture d'absynthe, teinture de musc, teinture de castoreum, potion antiémétique de Rivierre, opium en substance, ipécacuanha en infusion, ipécacuanha en poudre, huile de menthe, huile de cannelle, huile de camomille, acétate de morphine, vésicatoire sur l'épigastre, pommade stibiée, etc., etc., etc.

Par l'administration de ces moyens, j'ai vu très souvent le vomissement arrêté : *mais les malades sont morts*. Il n'y en a qu'un très petit nombre qui aient été guéris ; encore ces guérisons sont dues à l'emploi d'autres moyens et à la bonne constitution des malades. L'estomac des sujets qui succombaient à ce traitement était noir, contracté et épaissi dans sa membrane interne.

2° *Diarrhées colériques*. Le plus souvent, le choléra commence par une diarrhée, qui affaiblit et épuise les malades, et, dans plusieurs circonstances, cette diarrhée tue.

Les malades essaient souvent de se débarrasser eux-mêmes de ce symptôme importun : le médecin est ensuite appelé pour l'arrêter. S'il ne peut guérir le vomissement et la diarrhée qu'en mettant la vie du malade en péril, c'est un médecin qui doit être éloigné le plus tôt possible.

J'ai voulu guérir la diarrhée dont il s'agit, j'en ai vu d'autres qui ont voulu comme moi la guérir par les méd icamens qui suivent.

Décoction de simarouba pour boisson ; lavemens composés de simarouba, décoction de quinquina, laudanum à haute dose, gomme kino, calomel à haute dose, rathania, tartre émétique, scammonée, ipécacuanha en substance et en infusion, vésicatoires à l'hypogastre, pommade stibiée à l'hypogastre, etc., etc., etc.

Cette terrible diarrhée a été coupée souvent en peu d'instans, par l'usage de ces médicamens; *mais la plus grande partie des malades sont morts;* le petit nombre qui a échappé doit sa guérison à d'autres causes.

3° *Refroidissement des extrémités.* — Le froid qui glace les personnes atteintes du choléra donne l'idée de la glace. Le malade tombe; ressemble aux cadavres, et la distance qui sépare de ces derniers le cholérique sidéré n'est pas grande. Les malades, les personnes qui s'y intéressent, et le médecin s'empressent donc d'y porter re-

mède. J'ai vu beaucoup de monde et de médecins faire ce qui suit, et je l'ai fait moi-même avec confiance.

Frictions avec la glace, ou avec l'eau glacée sur tout le corps, avec la teinture de cantharides, liniment camphré, teinture de cannelle, vinaigre chaud, eau-de-vie, vin chaud, cendres brûlantes sur la peau, briques brûlantes sur la peau, sinapismes partout, vésicatoires, etc. etc.

Tous ces moyens employés seuls n'ont presque jamais ramené une chaleur constante, normale, uniforme, et avantageuse à la guérison.

Je ne puis dire que tous ces médicamens sont mauvais; mais tous seuls, sans choix et sans être combinés avec d'autres moyens rationnels, ils excitent défavorablement une peau déjà flétrie, amincie, affaiblie, altérée dans sa fonction par l'action de l'atmosphère cholérique, et surtout par le manque de stimulation, de l'oxygène, et par les effets mortifères de l'action que les organes atteints, les uns après les autres, se communiquent. De plus, les frictions sont toujours mal faites, même par les personnes les mieux intentionnées. J'ai vu des enfans, des amis, des médecins même, qui, chérissant leurs parens, leurs amis et leur cliens, après ce travail de frictions de plusieurs heures, n'ont obtenu pour résultat qu'une chaleur momentanée, inégale et faible.

S'il s'agit des hôpitaux, les médecins sont dupes sur ce point. Ils débitent avoir rappelé la chaleur sur les parties froides de leurs malades par les moyens que je viens d'énumérer; c'est faux. Jamais ou presque jamais un garde malade ne veut se lasser jusqu'à l'épuisement pour faire reproduire la chaleur et la sueur à son malade.

4° *Perte, cessation ou extinction du pouls.* — La perte du pouls dans toutes les autres maladies est un signe fâcheux pour le médecin; il n'est pas moins périlleux dans la maladie en question. Néanmoins, pour mon compte, je l'ai trouvé moins mortifère que tous les autres médecins que j'ai rencontrés.

Tous ces médecins et moi, lorsque j'ai commencé à soigner des cholériques, tous, dis-je, nous l'avons pris pour un signe de *faiblesse*, cette extinction du pouls pour laquelle nous avons ennuyé, fatigué nos malades. Nous avons voulu la guérir, en déposant dans leur *estomac déjà malade :*

Le vin de Hongrie, la serpentaire, la valériane, le quinquina, l'éther, l'eau-de-vie, l'acétate ammoniacal, les bons bouillons, les vésicatoires sur la peau, le camphre, etc., etc.

Nos malades sont *tous morts*, excepté une femme de l'hôpital de la Madeleine, à Léopol, capitale de la Gallicie, dans le service de M. le

professeur Gaspari, femme dont j'ai rapporté l'histoire.

Dans l'estomac de ces victimes, nous avons rencontré des plaques foncées, des ulcères, la muqueuse en bouillie, et le plus souvent épaissie, presque cartilagineuse.

Les intestins des victimes de ce traitement incendiaire étaient pleins d'un exanthème miliaire, avec excoriations, ulcères, plaques ulcéreuses dans les glandes de Brunner et de Peyer.

Le pharynx noir, presque gangréneux, l'œsophage enflammé, le cardia hypertrophié, et le pylore serré, gonflé.

5° *Crampes, spasmes et contractions tétaniques des extrémités supérieures et inférieures.* — Voilà de terribles symptômes, voilà un spectacle qui arrache des cris de pitié, et surtout qui donne la mort aux femmes et aux enfans, et absorbe l'attention du malade et la méditation du médecin: les premiers demandent du secours, et le second exerce sa conscience.

Tous les médecins et moi nous avons voulu les guérir en Hongrie, en Moldavie, en Gallicie et à Vienne, par les médicamens qui suivent, en les déposant dans l'estomac affecté :

Le camphre, le musc, l'acétate de morphine, l'acide hydrocianique, l'eau de mélisse, l'infusion de menthe, de valériane, le sulfate de bismuth,

le laudanum à haute dose, l'opium, la thridace, le laurus-cerasus, etc., etc.

A l'extérieur, sur l'épine du dos, les frictions camphrées, laudanisées, avec de la flanelle ; les ventouses sèches, les scarifications, les frictions avec la teinture d'opium.

Il est digne de remarque que les spasmes, les contractions tétaniques et les crampes ont été emportés d'emblée par quelques uns des médicamens cités; mais tous les malades dans l'estomac desquels ces médicamens ont été ingérés *sont morts*, et leur canal digestif s'est trouvé partout enflammé.

6° *Visage décomposé et peau noire, brune, livide, cyanique, carbonisée.* — Cet état du visage, l'absence du pouls, la couleur de la peau, sont les symptômes le plus souvent suivis de la mort : c'est proprement ce que les Allemands nomment le *choléra*.

Inutilement, les autres médecins et moi, nous avons taché de sauver les malades ; ils mouraient, malgré les frictions sur les extrémités supérieures et inférieures avec différentes substances, les vésicatoires, les sinapimes, les toniques, les corroborans, etc.

Que cette nuance fût profonde ou légère, elle devenait plus grave par les moyens irrationnels que nous employions.

7° *Voix particulière, propre au choléra.* — Je n'ai pas rencontré de médecins qui aient pris en considération cette altération du timbre de la voix chez les personnes atteintes de la maladie, au commencement, je n'en faisais pas non plus assez de cas pour vouloir y remédier particulièrement.

Traitement qui m'a réussi. — Bon traitement.

Avant d'avoir rencontré, dans mon voyage, des médecins qui eussent guéri des cholériques par un traitement rationnel et physiologique, après avoir vu des centaines et des milliers d'hommes mourir sous l'influence des traitemens des médecins que je rencontrais, et sous celle du *mien aussi*, voilà comment je m'y suis pris pour réussir.

1° *Précautions indispensables pour que mon traitement réussisse.* — Sitôt que je suis appelé chez un malade atteint du choléra, j'ordonne qu'on lui chauffe sa chambre à coucher; je le fais changer de vêtemens, je lui en fais donner de bien propres et bien chauds. Le lit n'est point garni de draps au commencement (ils produisent le froid): à leur place je fais mettre une couverture de laine bien chaude, dans laquelle je fais envelopper le malade.

Le lit bassiné de tout côté, j'entoure le corps (enveloppé déjà) de mon malade avec des bou-

teilles pleines d'eau bouillante; je mets par-dessus d'autres couvertures, et je procède au traitement des symptômes.

2° *Vomissemens cholériques traités d'après ma méthode.* — Il est de la plus haute importance que le médecin s'assure depuis quand la maladie a commencé et quels sont les symptômes caractéristiques qui ont paru les premiers.

Si les extrémités sont froides, si le pouls n'existe point, il faut continuer un quart d'heure, une demi-heure et même une heure et deux, à réchauffer, non pas la peau du malade (il faut le laisser toujours en repos), mais la couverture qui l'enveloppe et celles qui le couvrent : il faut donc bassiner le lit extérieurement et souvent, et multiplier les bouteilles. Cet intervalle écoulé, il faut demander au malade privé de pouls quelles sont les parties du bas-ventre où il sent des douleurs, de la chaleur, ou de l'ardeur dans l'intérieur. S'il est nouvellement malade, s'il n'est pas convalescent de quelque maladie, s'il est bien constitué, si le visage et les extrémités ne sont pas noires, ou cyaniques, ou livides, il faut lui appliquer de trente à soixante sangsues sur l'epigastre et sur les parties du bas-ventre endolories, ou vis-à-vis de l'organe où la chaleur, l'ardeur, l'incendie, sont accusés par lui-même; mais si, avec des extrémités froides, le pouls existe, le nombre des sang-

sucs doit être multiplié, sur les mêmes parties, jusqu'à cent et eent vingt.

Après leur chute, l'épigastre doit être eouvert de cataplasmes bien chauds; mais, sur ces cataplasmes, qui doivent être toujours entre deux linges, on doit répandre, en les changeant toutes les deux heures, tantôt de la teinture de *belladone*, ou son extrait délayé dans de l'eau; tantôt de la teinture de *colchique* ou de *safran*, ou de *belladone*, ou enfin d'*opium*. La quantité de ees teintures doit varier d'une drachme à une once, même jusqu'à deux.

Si la ehaleur existe ehez le malade, comme aussi le pouls, s'il est d'une bonne constitution et bien nourri, on peut lui faire une saignée générale et appliquer en même temps des sangsues, mais en moindre nombre, sur les parties citées. Pourtant les eataplasmes avee les teintures sont de la plus haute importance dans les vomissemens du choléra, surtout chez les femmes et les enfans, après les saignées générales ou locales.

Dès que la personne attaquée du vomissement cholérique est reposée une demi-heure ou une heure dans son lit, avec ses couvertures ehaudes, il faut lui donner à boire. Les boissons doivent être graduées de la manière suivante : d'abord, il faut commencer par donner des petites euillerées d'eau clarifiée; dans une verrée de cette eau, on

doit mettre d'une à deux gouttes d'eau de cannelle ou de fleurs d'oranger, ou de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann, avec addition de quelques gouttes de jus de citron ou d'orange, ou une demi-drachme de sirop de citron, ou une demi-goutte d'acide sulfurique : si le malade le désire, cette eau peut être légèrement sucrée.

Après une demi-heure, ce verre contenant l'eau doit être entouré de glace, et administré comme dessus, continuellement, sans interruption, mais à très petites gorgées. Avant que le malade prenne l'eau qu'il doit avaler, il faut qu'il se rince doucement la bouche avec de l'eau commune, afin que l'eau médicamenteuse qu'il avale n'entraîne pas avec elle les mucosités dont la bouche abonde, et le pus du palais et du pharynx qui sont souvent enflés, et celui de leurs glandes et follicules pleines de ce pus cholérique.

Dès que l'estomac est habitué de la sorte, il faut commencer à administrer *de la glace en morceaux*. Cette glace, réduite en petits morceaux, doit être, toutes les cinq minutes, administrée au malade, qui, après l'avoir gardée dans la bouche quelques instans, s'efforcera de l'avaler, pour la faire arriver entière dans la cavité de l'estomac. *C'est réellement un moyen héroïque que ces morceaux de glace avalés en substance.*

De temps à autre, il faut que le malade prenne

quelques cuillerées d'eau, s'il le désire, conjointement avec la glace. On peut gommer légèrement l'eau susdite; mais c'est sur un autre symptôme que je l'ai vue plus efficace, cette eau gommée : les vomissemens ne l'admettent pas, en général.

Le vomissement est dompté ordinairement par ces moyens; mais, s'il persiste et que le pouls soit revenu et la chaleur bien distribuée, il faut revenir aux sangsues, surtout autour du pharynx, le long de l'œsophage et vis-à-vis du *cardia*.

Tous les malades morts à la suite de vomissemens m'ont présenté le voile du palais, le pharynx, l'œsophage et le cardia, engorgés, avec des glandes et follicules enflés, et laissant suinter un pus blanc en abondance; ils étaient même enflammés, noirs, presque gangrénés. Il faut donc se hâter, si le vomissement continue, de dégorger le cou aux environs même du cartilage tyroïde, avec de nombreuses sangsues, et envelopper le cou de cataplasmes émolliens chauds, aspergés des mêmes teintures, que l'expérience m'a montrées être d'une grande efficacité pour arrêter les vomissemens et apaiser les douleurs.

Après l'emploi des saignées générales et locales, j'ai fait, dans des cas difficiles, usage des sinapismes sur l'épigastre; ils m'ont guéri trois vomissemens rebelles. Une seule fois j'ai réussi à faire cesser le vomissement cholérique par un vésica-

toire sur la même région épigastrique, mais toujours après l'emploi des antiphlogistiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La pommade stibiée, opiacée m'a aidé dans quelques circonstances; mais je n'ai pu m'assurer si cet avantage est dû exclusivement à cette médication. J'ai arrêté un indomptable vomissement de cette nature sur une juive de Tarnow, par un *séton ;* une heure après l'opération, le vomissement, rebelle à ces moyens héroïques, a cessé, et la malade a été sauvée.

L'eau bouillante sur l'épigastre a fait rebrousser chemin à un vomissement cholérique; mais des contractions tétaniques, survenues après cette opération, me font croire qu'un pareil moyen doit être rejeté. J'ai dompté ces contractions par d'autres moyens. Voilà tout ce que je puis rapporter de pratique et d'une importance majeure dans les vomissemens cholériques. Il reste à relater combien de fois j'ai échoué en employant ces moyens: sur trente-huit malades chez lesquels le vomissement était le symptôme dominant, il y en a sept qui ont péri en vomissant, à cause de la gravité des autres symptômes qui les accablaient. Quoi qu'il en soit, j'ai lieu d'être satisfait de n'avoir fait que ces pertes; et d'avoir réussi sur tous les autres malades.

Diarrhées cholériques traitées selon ma méthode. — J'ai traité ces diarrhées avant que le choléra eût éclaté chez quelques personnes, et une fois sur

moi-même, comme je le rapporterai au *traitement prophylactique.*

Après avoir employé les moyens préparatoires, avoir fait reposer et changer mon malade, si le visage et tout le corps ne sont pas noirs, bleus, cyaniques, bruns, je me suis hâté d'appliquer à l'anus de quinze à cinquante sangsues, selon le tempérament et les forces antécédentes du malade, et selon l'état du pouls. Mais toujours est-il qu'il faut lui en appliquer un nombre suffisant pour lui dégorger la membrane interne du gros intestin, qui est pleine de liquides. S'il y a des douleurs dans quelques parties du bas-ventre, et surtout à l'hypogastre, il faut y appliquer des sangsues en grand nombre.

La chute des sangsues de l'hypogastre doit être suivie de l'application de cataplasmes émolliens bien chauds, aspergés de laudanum en grande quantité, d'une drachme à une once, à deux onces même.

Dès que les sangsues ont cessé de donner du sang par l'anus, il faut se hâter de donner des quarts de lavemens faits avec la décoction de graine de lin, de gruau, de riz, d'amidon, avec addition de dix, vingt, trente, quarante, soixante, jusqu'à cent et cent cinquante gouttes de laudanum de Rousseau.

Pour arriver à ce point d'administration du laudanum; sans aggraver les congestions du cerveau,

si fréquentes à cause de la stagnation, de la ténacité, de l'épaississement du sang et l'ampliation des vaisseaux de la pie-mère, il faut commencer par de petites doses, comme je l'ai fait. Je suis parvenu, non seulement à arrêter la diarrhée, mais à apaiser d'autres symptômes cholériques, par le moyen de ces lavemens laudanisés, comme la douleur des lombes, des extrémités inférieures, et même les contractions tétaniques et les crampes.

Il ne faut pourtant pas se presser de tarir tout d'un coup la diarrhée cholérique; car la membrane muqueuse des gros intestins est tellement engorgée et dilatée dans cette maladie, qu'elle ressemble en quelque manière à la matrice après l'accouchement. Je l'ai vue pendant plusieurs jours continuer à se dégorger après l'application des sangsues, sans compromettre la vie des malades, ni entraver le reste du traitement.

Dans quelques circonstances, la diarrhée cholérique entretenait le reste des symptômes, et le péril était imminent. C'est alors que j'étais forcé de recourir, après avoir dégorgé, à des moyens d'une nature différente.

L'ipécacuanha arrêtait cette diarrhée rebelle comme par enchantement; mais je l'ai toujours vu tuer les malades. Des médecins m'avaient assuré avoir obtenu des succès; mais, craintif, après avoir vu mourir beaucoup de monde de cette manière, je me gardais de les imiter.

J'ai arrrêté quelques diarrhées cholériques, toujours après les saignées, par l'emploi de la pommade stibiée sur l'épigastre. Les sinapismes sur la même région en ont arrêté trois. Les vésicatoires sur la même région les ont augmentées en affectant la vessie, déjà fort malade. L'éther sulfurique employé sur l'hypogastre m'en a guéri deux. La décoction de quinquina, en quarts de lavement, et la décoction de simarouba, m'ont paru diminuer quelques unes de ces diarrhées. La solution de gomme arabique et de colle de poisson m'a été plus utile : je laissais dissoudre dans l'eau froide de fontaine une drachme de chacune de ces deux substance; je mêlais leurs solutions ensemble, et je donnais un quart de lavement tiède quatre fois par jour. Quelquefois j'y ajoutais quelques gouttes de laudanum.

Les boissons que j'administrais à ces malades étaient les mêmes que celles qui ont servi pour les vomissemens, avec la différence qu'ici la gomme arabique en faisait partie, dissoute toujours avec de l'eau froide. Aussitôt que l'ardeur de l'estomac et des intestins cessait, je n'environnais plus le verre d'eau avec de la glace; je donnais l'eau à la température ordinaire, gommée, sucrée et acidulée très légèrement, toutes les fois que le malade le désirait.

Je n'ai point osé ajouter à l'eau des diarrhéiques, ni celle de fleurs d'oranger, ni la liqueur anodyne,

ni l'eau de cannelle, ni l'acide sulfurique, ni aucun autre excitant, crainte de réveiller la susceptibilité de l'estomac, si prête à se révolter dans une atmosphère cholérique. J'ai vu emporter des diarrhées d'une manière étonnante par les saignées générales, lorsqu'il y avait du pouls et de la chaleur. Je crois n'en avoir traité par ce moyen qu'une seule : néanmoins, comme j'ai vu quelques cholériques mourir sous la lancette, ce spectacle m'a tellement frappé, que je n'ai osé tirer du sang autrement que par les sangsues, ce qui est sans péril. Pourtant je ne veux inviter personne à m'imiter.

3° *Les vomissemens et les diarrhées cholériques traités par ma méthode.* — Il arrive très souvent que l'on a à traiter des personnes frappées à la fois de diarrhées et de vomissemens. Le traitement est toujours le même, c'est-à-dire qu'il faut combiner les deux traitemens, avec cette différence que les saignées locales doivent être moins fortes à chaque région, à l'épigastre, à l'hypogastre et à l'anus.

4° *Refroidissement du corps des cholériques traité d'après ma méthode.* — Faire un chapitre à part pour le traitement du refroidissement, serait un remplissage; mais, comme ce symptôme effraie les personnes qui entourent le malade, et même les médecins, comme il fait qu'on a toujours l'idée de la mort devant les yeux, je vais dire comment j'y remédie. Après avoir ruiné et vu détruire la peau

de beaucoup de cholériques par une infinité d'excitans, de brûlans, de stimulans, j'ai pris le parti de faire à mes malades refroidis ce que je viens d'exposer en parlant des préparatifs indispensables, c'est-à-dire chauffer la chambre où le malade doit coucher, selon la saison ; il faut toujours la faire chauffer un peu dans toutes les saisons, puis déshabiller le malade et l'envelopper d'une ou de deux couvertures de laine, l'entourer de bouteilles d'eau bouillante, le couvrir encore avec d'autres couvertures et bassiner le lit souvent, sans permettre à qui que ce soit de lui découvrir le corps ni les extrémités pour le frictionner. J'ai fait constamment envelopper les extrémités inférieures de cataplasmes chauds, et les supérieures, de flanelles chaudes aussi. Les extrémités ainsi enveloppées, je les murais de bouteilles bouillantes : voilà tout mon traitement sur le refroidissement, qui est l'effet de la cessation de la calorification de la peau et des poumons, l'effet de la diminution ou de la cessation de l'oxygénation ; de là l'effet de l'inertie du cœur et des artères, et de l'engorgement de la membrane gastro-intestinale. L'oxygène, qui excite, qui anime, qui réveille tous les points du corps, n'est plus introduit, la peau en souffre : il faut aussi dégager, dégorger le canal digestif, cause principale de ces terribles phénomènes, pour que la peau redevienne chaude. Par conséquent, les moyens qui remédient au vomissement

et à la diarrhée sont les seuls qui puissent ramener la chaleur sur la peau. Je n'empêche point de faire de douces frictions sèches sur la peau, sans la découvrir, ou tout au plus des frictions avec de la pommade de concombres et de roses, qui ne produisent pas d'évaporation, mais qui adoucissent cette peau crispée, flétrie, amincie et décollée des parties subjacentes. Ce faible moyen m'a paru produire quelques bons effets; mais je ne change rien à ma disposition générale de laisser la peau en repos; même je pense qu'en la laissant dans cet état et la réchauffant par les couvertures, les cataplasmes et les bouteilles, c'est un grand avantage pour les malades.

6° *Crampes, contractions des extrémités et spasmes tétaniques, traités d'après ma méthode.* — Le péril que les crampes entraînent n'est pas aussi grand. Ces sensations incommodes sont souvent passagères; mais, si elles sont accompagnées de contractions spasmodiques et tétaniques, le danger est imminent. Les contractions spasmodiques et tétaniques tuent beaucoup de cholériques.

Avant d'ouvrir des cadavres, ces contractions m'embarrassaient beaucoup: je les croyais nerveuses; je les traitais, je les voyais traiter par les antispasmodiques. Nous avons tué beaucoup de monde ainsi. Les autopsies m'ont démontré toutes les membranes qui entourent la moelle épinière

pleines d'un sang noir, épais, tenace, presque sec. Ce sang, stagnant faute d'oxigène, de calorique et d'eau, et d'impulsion suffisante des artères et du cœur, comprime la moelle et les nerfs qui en sortent : par conséquent, il en résulte des contractions spasmodiques et tétaniques des extrémités, et des crampes.

C'est alors qu'ayant gravée dans ma mémoire la guérison d'un tétanos par un habile chirurgien et médecin de la Pitié, M. Lisfranc, j'ai attaqué ces spasmes, ces contractions, ces tétanos et trismus cholériques par des applications de nombreuses sangsues le long des apophyses épineuses de la colonne vertébrale. J'ai emporté ces contractions comme par enchantement, en employant, après la chute des sangsues, des cataplasmes bien chauds, aspergés de laudanum en grande quantité, jusqu'à quatre onces.

Lorsque les contractions, les spasmes tétaniques et les crampes occupent les extrémités supérieures, j'applique les sangsues aux apophyses épineuses dorsales et cervicales. Lorsqu'ils occupent les extrémités inférieures, c'est à partir du sacrum que je commence mon opération des saignées locales par les sangsues, jusqu'aux vertèbres dorsales. M'appesantir davantage sur ce sujet serait inutile. Je dois pourtant noter que, toutes les fois que les crampes, les spasmes et les contractions n'ont

point cessé, le malade est mort. Il est mort, parce que je l'avais visité trop long-temps après que sa maladie avait commencé, ou parce qu'il avait été mal dirigé par d'autres, ou parce qu'il était porteur de graves phlegmasies chroniques du canal digestif, ou parce qu'il était convalescent d'une autre maladie, ou enfin, parce que la carbonisation avait empoisonné ses organes.

7° *Visage décomposé et peau noire, brune, livide, cyanique, carbonisée : traitement d'après ma méthode.* —Les professeurs allemands appellent cette nuance, ce symptôme caractéristique, quatrième degré du choléra. Tous tombent d'accord pour dire que, lorsqu'un cholérique est arrivé à ce point, il est perdu sans ressource. Je partage leur avis : j'ai été aussi malheureux qu'eux dans le traitement de ce degré. Il paraît que la carbonisation arrive avec une vitesse extraordinaire. Le manque d'oxigène tue tous les organes, toutes les parties du corps humain : cœur, artères, estomac, intestins, foie, poumons.... Il reste cependant encore, chose étonnante, au milieu de cette mort presque générale des organes du corps humain, un organe vivant, c'est le cerveau. Il donne ses ordres ; il appelle de toutes parts du secours, il cherche à raviver les organes expirans ; il réclame les moyens d'apaiser leurs douleurs ; il leur envoie quelquefois le faible appui du courage et procure à l'être souf-

frant de douces illusions (1); il répand ses irradiations nerveuses pour exciter, pour ranimer la vie; mais aucune réaction ne se fait; tout est carbonisé, tout est mort, excepté le cerveau lui-même, qui conserve encore sa faculté pensante : assiégé par cette foule de phénomènes lugubres, entouré de tant de serviteurs autrefois si fidèles, mais maintenant accablés, languissans, anéantis en sa présence, il se jette dans l'avenir, il interroge l'inconnu, et lui demande la cause de ces phénomènes extraordinaires qui se présentent formant la redoutable escorte de l'entité nommée choléra! — Il arrange les affaires de sa postérité, dicte son testament, et, ne voulant plus vivre avec des morts, avec des organes qui l'ont tous quitté sans retour, il s'abandonne à la mort. Mais, que dis-je? il ressuscite, une demi-heure après, comme pour faire un dernier appel à tout l'organisme : les muscles seuls lui répondent pour un instant, ils se réveillent, se mettent en mouvement, frémissent, se contractent pour la dernière fois, et retombent aussitôt dans l'éternelle immobilité de la mort.

Cette force morale du cerveau, cette faculté pensante qui lui reste pendant si long-temps dans cette maladie, m'a encouragé à tenter quelques guérisons. J'en possède deux.

(1) Il faut avoir éprouvé le choléra pour se faire une juste idée de ces émotions : je suis compétent sur ce point, et j'en parle en connaissance de cause. (*Note de l'auteur.*)

Si l'aspect terrible du visage et de la peau est récent, si les yeux ne sont pas trop excavés, si l'intelligence est assez forte, si la dessiccation du corps n'est pas excessive, il faut suivre tout ce qui est dit aux précautions indispensables pour la réussite de mon traitement. De plus, il faut se presser de ranimer l'organe de la voix, les environs du larynx et du pharynx, avec des cataplasmes bien chauds. Tout le bas-ventre et les extrémités doivent être couverts de cataplasmes semblables; des frictions avec la pommade de roses le long de l'épine sont indispensables. Une heure ou deux après que tout cela aura été fait, il faut mettre les pieds dans de l'eau à peine tiède, et tâcher de la rendre plus chaude tout doucement et graduellement, de sorte que, dans l'espace de deux heures, elle soit devenue brûlante; les pieds doivent continuer d'y rester. J'ai animé cette eau avec le vinaigre, le sel, la moutarde. Après avoir attendu une fois jusqu'à cinq heures, la chaleur du corps reprenait, le visage s'animait, les yeux étaient moins flétris, et la somnolence moins prononcée. C'est alors qu'une application de sangsues, au nombre de quarante, sur le larynx et aux environs du pharynx, m'a donné du sang noir, épais comme le miel. Après cela, des cataplasmes appliqués au cou me procurèrent une évacuation sanguine de dix-huit heures; le sang devint vermeil, tout le corps se réchauffa, le

pouls se releva, et mon malade eut, par la réaction cholérique, une gastro-entérite qui fut guérie par les limonades et la gomme. A cette époque, je me trouvais à Lemberg, et j'ignorais encore l'usage de la glacc en morceaux.

Le second succès, c'est celui obtenu sur la petite Laïs ; c'était la plus forte nuance de carbonisation. Elle a guéri. Toutefois, je désire qu'une méthode aussi utile ne se compromette point par un zèle irréfléchi : il faut se contenter de l'appliquer aux personnes cholériques atteintes de vomissemens, de diarrhée, de refroidissement des extrémités, de cessation du pouls, de crampes et contractions spasmodiques.

Perte, cessation ou extinction du pouls. Traitement d'après ma méthode.— Dès que l'on connaît ce qu'on appelle *pouls* dans l'espèce humaine, le public social et médical ne le rencontrant plus, pousse le cri de mort, ou du moins celui de *faiblesse!* Ce phénomène m'a imposé beaucoup aussi lorsque j'ai commencé à visiter des cholériques, ne pouvant le rencontrer ni au corps, ni aux tempes, ni aux carotides, ni aux environs du cou, ni au cœur lui-même. Ce phénomène a effrayé tellement les médecins, que, croyant les cholériques atteints de faiblesse, et considérant leur maladie comme purement nerveuse, ils leur ont prodigué tous les fortifians, tous les corroborans, tous les toni-

ques, tous les excitans, pour ranimer la vitalité, relever les forces, rappeler la vie des organes et rétablir l'équilibre dérangé par l'être malfaisant nommé *choléra*. Je demandais à mes confrères la cause des vomissemens et des diarrhées; ils me répondaient que c'était le choléra. Je désirais qu'ils m'apprissent la cause du refroidissement et de l'altération de la voix, et, pour toute explication, ils me disaient que c'était le choléra. Toutes les fois que j'ai voulu apprendre d'eux la cause de l'altération de la voix, du visage et de la peau, ils m'assuraient que le choléra était l'auteur de tous ces désordres. Il y en avait qui le nommaient *Diabolus*, tant était nouveau, pour le monde médical comme pour moi-même, ce terrible fléau. Il me fallut voir beaucoup de malades atteints de cette cruelle maladie pour m'en faire une idée exacte; et dans les premiers temps elle me causait une sorte de stupeur qui me paralysait les mains et me troublait l'intelligence. Je ne savais que faire!

J'ai cédé aussi moi-même, dans le commencement de ma pratique, au torrent médical. Pour relever le pouls, pour ranimer l'homme mourant, pour sauver mon cholérique, je le fortifiais; mais, mes malheureux frères, les hommes, tombaient sous mes coups médicaux.

Pleurant sur le sort de l'humanité et désespérant de pouvoir la guérir, je me concentrai en moi-même. Privé de toute espèce de livres et de

conseils, ne pouvant plus m'adresser ni à Alibert ni à Rostan; ne pouvant consulter ni Lisfranc ni Damiron; ne voyant nulle part ni Guersent ni Bouillaud; loin de Paris, source de la liberté et foyer des lumières; dépourvu de l'énergique soutien de mes confrères et amis Gaubert et Casimir Broussais, il me souvint de ce que le père de la médecine moderne, notre maître à tous, avait dit : « Trop de vie dans certains organes, trop peu » dans plusieurs autres, tel est le principe de l'état » morbide. » C'est alors que je commençai à analyser la cause des terribles phénomènes dont j'étais spectateur impuissant. Je trouvais que toute la vie était concentrée sur la membrane gastro-intestinale: en effet, à peine le cœur a-t-il un souffle de vie; le poumon expire; la peau ne donne des signes de vitalité que sur quelques points; les voies urinaires sont comme perdues; le foie a suspendu ses fonctions.... Cette membrane, surchargée de presque toute la vie de l'organisme, tâche de s'en débarrasser par des supersécrétions par le haut et par le bas. Mais, hélas! elles sont impuissantes; au lieu de la soulager, elles l'épuisent. Si la main secourable du médecin praticien n'arrive, non armée de vomitifs, de purgatifs, d'excitans, etc., mais pleine de glace et de sangsues, cette membrane meurt et entraîne avec elle la mort de tout l'organisme!!!

Le traitement des vomissemens, des diarrhées, des refroidissemens, des crampes et des contrac-

tions, et celui de la couleur du visage et de toute la peau, est le traitement qui convient à la cessation du pouls. Néanmoins les frictions sèches sur la région précordiale, les cataplasmes chauds et bien laudanisés, l'eau bouillante dans une vessie approchée à différentes reprises de la même région, les ventouses sèches, et quelquefois les sangsues sur la même partie, m'ont aidé puissamment à activer la circulation du cœur et des artères après les déplétions sanguines convenables du canal digestif, de la colonne vertébrale, du cou et de la tête, etc. Une éponge trempée dans du vinaigre bouillant, et apposée continuellement sur le cœur, l'a une fois mis en mouvement.

8. *Voix cholérique.* Ayant observé que la voix des cholériques devient d'autant plus difficile que la couleur cyanique et brune augmente sur le visage et les extrémités, j'ai pris le parti d'envelopper, dès le commencement de la maladie, le larynx des cholériques avec des cataplasmes laudanisés, croyant que c'était un accident spasmodique. Je me repentis bien de n'avoir pas aussi attaqué cette altération par les sangsues avant les cataplasmes laudanisés. Mais, dès que les autopsies de Vienne m'eurent appris que le pharynx et l'œsophage sont engorgés, et leurs glandes souvent développées et enflammées, ma résolution fut prise d'attaquer, à force de sangsues, cette partie qui présente ce symptôme si caractéristi-

que. Les cataplasmes laudanisés sur le larynx, dès le commencement du choléra, sont ensuite indispensables.

9. *Apoplexies et somnolence cholériques.* Les cholériques ont l'arachnoïde pleine d'un sang noir, épais et tenace, de même que les sinus de la dure-mère; ils sont accablés de somnolence. Il faut les saigner, s'il y a du pouls, et leur appliquer des sangsues en grand nombre derrière les oreilles.

Les sinapismes aux pieds, surtout la glace à la tête, les pieds étant continuellement dans l'eau chaude, m'ont souvent réussi.

10. *État de la vessie.* Il y a chez les cholériques un phénomène constant, la suppression complète de l'urine. La vessie est fortement contractée, et ne conserve presque pas de cavité : cet état est très grave. On a sondé très souvent, et, par ce moyen, on a produit une excrétion d'urine qui a été favorable, même à la cessation de la diarrhée. J'ai toujours employé des cataplasmes sur la région rénale et sur le pubis, avec des frictions de teinture de scille : cela m'a paru procurer quelque avantage. J'ai fait injecter trois fois par jour de l'huile d'amandes douces, avec dix gouttes de laudanum, dans la vessie d'un cholérique, et l'urine a coulé. Je n'ai fait cela qu'une fois. J'ai guéri quelques vomissemens cholériques chez des enfans et chez des femmes en leur faisant avaler de

l'huile d'amandes douces. C'est une chose à noter, quoiqu'elle ne soit pas ici à sa place.

Sueurs. J'ai tué beaucoup de malades, et j'en ai vu tuer en administrant des sudorifiques. Je me condamne... Médecins de tous les pays, respectez la membrane muqueuse du canal digestif, qui est la partie principalement lésée chez tous les cholériques, et qui l'est *universellement.* Si vous voulez que la mort épargne vos malades et que la postérité respecte vos noms, employez courageusement la méthode que je vous propose!

Beaucoup de détails et de particularités me restent dans la mémoire sur le traitement que j'ai appliqué contre le choléra; mais il est inutile de les rapporter. Cependant il est un fait que je crois devoir citer. Chez un de mes cholériques, sans trace de cyanose ni de carbonisation du visage ni du corps, sans yeux excavés, sans coma, sans anxiété, mais avec diarrhée, vomissement, refroidissement et pouls éteint, après l'avoir laissé bien reposer, réchauffer, après quarante sangsues sur l'épigastre et un cataplasme fortement laudanisé sur la même région, le pouls et la chaleur reviennent, le vomissement cesse, la diarrhée restant presque la même. De peur de voir reparaître les mêmes symptômes fâcheux, je prends la résolution d'administrer douze grains de sulfate de quinine, en trois pilules, tous les quarts d'heure. Le malade guérit! Mais j'ignore si ce sont les sang-

sues, le cataplasme laudanisé ou la quinine qui m'a procuré cet heureux résultat. C'est à une de mes consultations de Paris, à celle de M. le professeur Serres, que je dois ce conseil. Justice à tout le monde ! Le sulfate de quinine doit être hardiment administré, tant par la bouche que par le rectum, toutes les fois que les premiers symptômes du choléra ont été traités d'après ma méthode et que quelque refroidissement des extrémités, ou quelques vomissemens, ou la diarrhée, ou enfin quelqnes signes nerveux apparaissent. J'ai sauvé plusieurs malades par l'usage de ce médicament ; c'est au praticien à juger de l'opportunité de l'emploi par l'estomac ou par le rectum. Ce n'est point au commencement de ma pratique contre le choléra que j'ai su employer ce moyen ; mais enfin *vaut mieux tard que jamais*, pour le bien de l'humanité.

Traitement prophylactique du choléra.

Je vais parler d'abord des moyens que j'ai vus réussir pour se préserver du choléra en Autriche, en Hongrie, en Valachie, en Gallicie et en Moldavie, moyens qui n'ont pu être appliqués dans toute leur étendue qu'à Vienne seulement, qui à peine a eu quatre mille personnes attaquées de cette maladie.

Le choléra est une maladie nouvelle pour nous autres Européens ; mais il n'est point un être

qu'on doive personnifier. Toutes les hypothèses imaginées pour expliquer sa transmission sont dépourvues de preuves physiques et chimiques, et purement gratuites. Aussi, pour mon compte, depuis tout à l'heure huit mois que je ne fais que parcourir des régions du globe attaquées du choléra, causer avec des hommes et des femmes qui ont éprouvé cette affreuse maladie; converser avec le peuple, observateur attentif et souvent judicieux des phénomènes extraordinaires physiques et moraux; questionner les savans, les hommes d'état, les ministres de religions, je dédaigne les hypothèses, et je me contente de demander ce qu'il convient de faire pour s'en préserver et s'en guérir. Voici, à ce sujet, le résultat de mes recherches et de mon expérience.

Je crois que la principale origine de la maladie appelée *choléra* est dans la terre ou dans l'air. Si je ne l'avais vue que dans des pays volcaniques, j'aurais pu accuser la terre; mais comme dans ceux que j'ai parcourus on n'a pas éprouvé la moindre secousse terrestre, je crois fermement que la première cause du choléra est dans l'air atmosphérique. Cet air, selon moi, ne contient point de matières cholériques, mais de l'oxigène, de l'azote, de l'acide carbonique, de l'électricité positive et négative, du calorique, de la lumière, de l'humidité, de la matière magnétique, de l'éther, si l'on veut, ou quelque chose encore que la

chimie et la physique n'ont point démontré et que l'imagination peut se complaire à supposer. Ces diverses parties de l'air, pondérables et impondérables, existantes ou supposées, et tant d'autres émanations des règnes minéral, animal et végétal, nageant dans l'air atmosphérique, pénétrent continuellement dans nos corps par trois voies.

Nourriture. Nous nous nourrissons, jour et nuit, sans interruption, par le moyen de nos poumons, d'air atmosphérique, et de tout ce qui y est mêlé. C'est une nourriture que nous prenons dans la cavité de notre *poitrine* (je parle au public; médecins, passez-moi l'expression). Une bonne dose de cette nourriture est absorbée par nos entrailles, et l'autre, n'étant bonne à rien, étant même nuisible, la poitrine la chasse par la bouche, de la même manière que les intestins chassent le détritus, la partie inutile des alimens, par le rectum. Ainsi, pauvres et riches, tâchez que cette première nourriture soit le plus salubre possible : aérez, ventilez vos chambres avant et pendant le choléra, jusqu'au coucher du soleil; arrosez trois fois par jour vos chambres avec de l'eau pure, dans laquelle vous mêlez un peu d'eau de cannelle, d'eau de mélisse, de vinaigre, et rien de plus. Exposez vos draps et vos matelas, une seule fois par jour, à l'air pur, s'il n'y a pas d'humidité. Tout cela assainit l'air dont vous vous nourrissez par vos

poumons. Si vous cherchez à faire davantage, vous affectez défavorablement la cavité de votre poitrine et de vos poumons, vous facilitez l'invasion du choléra. Fermezles croisées de votre chambre, pour trois ou quatre heures, sitôt qu'une pluie arrive après plusieurs jours de sécheresse.

Nous absorbons aussi continuellement de l'air atmosphérique par la peau. Si le temps est sec, il ne faut pas la couvrir beaucoup ; s'il est humide, il faut la couvrir davantage. Il ne faut point avoir honte de sortir, dans le mois de juillet, avec vos manteaux dans les promenades publiques. Couvrez-vous la peau, je vous en supplie, pour la garantir de l'humidité qui dispose fortement au choléra et qui tue tant de monde. Surtout, vous autres, êtres timides, délicats et frileux, femmes et enfans, préservez-vous de l'air humide ! La peau, à l'approche du choléra et pendant qu'il règne, est plus diposée à se refroidir. Ce refroidissement, elle le communique à l'estomac et au ventre : alors s'établit la disposition cholérique.

Riches, regardez vos frères malheureux souffrant du froid, et donnez-leur les moyens de ranimer leur chaleur par un feu bienfaisant ! ! !

La peau doit être frottée, après s'être couché le soir, et avant de se lever le matin, avec une flanelle imbibée de quelques gouttes d'eau de roses.

Changez de linge très souvent, cela est indispensable. Et qu'ici le riche encore vienne au secours du

pauvre, et que le malheureux puisse faire laver son linge au moins trois fois par semaine.

Le travail de corps doit diminuer avant et pendant le choléra.

Vous qui vivez à l'aise, nourrissez les pauvres pour quelques mois, en leur donnant, non pas de l'argent, mais des alimens simples, de la soupe au riz cuit à l'eau et au beurre, un bouillon, quelque autre aliment confortable, du pain, un peu de vin : que cela leur suffise.

Les petites promenades en plein air sont indispensables, quand il fait beau : la peau absorbe l'air pur, et rejette facilement le superflu qui pourrait l'indisposer. Elle devient active. Quelques bains par semaines, toujours chauds, jamais froids.

L'estomac reçoit de l'air atmosphérique par l'ingestion de l'eau, des alimens et du reste des boissons, et même par l'inspiration. Donc toutes les choses qui doivent passer par la bouche pour descendre dans l'estomac doivent être conservées dans des chambres sèches, et non dans des rez-de-chaussée.

Alimens. Il ne faut pas vivre pour manger, avant et pendant le choléra, mais manger seulement pour vivre. Les mangeurs, les gourmands, les bons vivans se moqueront de cette recommandation, et plusieurs d'entre eux pourront la braver; il n'est pas de rigueur, en effet, que tous tombent victimes de la maladie. Elle dure quelquefois une

semaine, ou un mois, cela s'est vu; mais trop souvent elle ravage pour long-temps des villes, des villages et des campagnes. Amis de la bonne chère, ne plaisantez point avec elle!

Il faut donc s'imposer, pour quelques jours, pour quelques semaines, des privations, bien facilement supportables d'ailleurs.

Il faut s'abstenir :
De sucre brut,
De café,
De lait,
De chocolat,
De légumes secs;
De toute espèce de ragoûts apprêtés,
De salades,
De viandes passées,
De pâtisseries,
De viandes de cochon,
De pommes,
De haricots,
De choux,
De figues,
De fruits, en général,
De miel,
De vin fort,
D'eau-de-vie,
De punch,
De graisses,

De poisson,
De bière,
De sauces,
De cerises,
De poireaux,
De pommes de terre,
De raisin, etc.
De tout médicament préservatif.

Il faut faire usage :

De peu de nourriture.
De riz au beurre,
De riz au bouillon,
De semoule au beurre,
D'eau rougie,
De chapon,
De dinde,
D'œufs frais, à la coque,
—— au plat,
—— au beurre,
D'eau clarifiée,
De veau rôti,
De poulet rôti,
De biscuits bien cuits,
D'un peu de vin blanc,
De poule,
De pigeon rôti,
De pain frais et bien cuit,
De sucre blanc, et jamais de sucre brut.

Pour énumérer toutes les substances dont il faut

s'abstenir avant et pendant cette maladie, il faudrait avoir devant les yeux un magasin de comestibles et l'assistance d'un cuisinier. Les choses les plus innocentes sont mises en avant : des œufs, du riz, du poulet, du veau, du pain et un peu de vin sont les vrais préservatifs du choléra ; ajoutez-y la modération en tout. Le reste peut être innocent, tout aussi bien que meurtrier ; cela dépend de mille circonstances.

Intelligence. Le cerveau, tout aussi bien que l'estomac et le ventre, doit prendre peu de nourriture (*Pabulum animi moderatè sumptum*). La principale nourriture de cet organe, qui préside à tant de facultés affectives et morales, consiste dans les acquisitions d'idées et dans la combinaison et la multiplication de celles qu'il possède. Ne l'en fatiguez pas, laissez-le en repos. Beaucoup de savans sont morts par le cerveau, comme beaucoup d'ignorans meurent par l'estomac. Les grands généraux et les hommes d'état et de cabinet doivent y prendre garde. Un grand diplomate d'Europe, à qui le choléra a suscité plus d'embarras que les journées de juillet, a écarté de lui tous les livres et s'est entouré de gens d'esprit et de vie agréable. A force de s'entretenir du choléra, il a appris à le connaître et s'est fait médecin sur ce point ; il n'a pas négligé la plus précieuse de mes recettes préservatrices, pour ce qui regarde les fonctions du cerveau, celle de calmer les passions de colère, de chagrin,

d'amour, de haine, de désirs luxurieux, et de s'interdire les rapports sexuels.

Dans un de nos entretiens, ce grand personnage, oubliant que j'étais médecin, me jeta dans le labyrinthe de la politique. Entre autres choses, il me demanda des nouvelles du *choléra parisien*, voulant ainsi désigner les journées de juillet. Je ne lui répondis pas d'abord; mais, comme il me pressait: « Prince, lui dis-je, le choléra parisien con- » tinue de marcher; bien différent de celui qui vous » afflige en ce moment, il répand la lumière et la » vie, il franchit toutes les barrières et enjambe » toutes les quarantaines : il finira par captiver jus- » qu'à ses persécuteurs. » Cette réponse ne fut pas très goûtée.

Addition. J'en étais là le 25 mars, jour où je constatai, à l'hôpital du Gros-Caillou, le choléra reconnu pour la première fois à Paris par M. Casimir Broussais.

Cette maladie commence à envahir l'armée comme le peuple, et l'on ne saurait prendre trop promptement des mesures préservatives pour en empêcher les progrès.

Dans ce but, et fort de mon expérience dans le nord, et surtout en Autriche, où le choléra a fait tant de ravages, je me permettrai de proposer à M. le maréchal Soult, ministre de la guerre, quelques mesures d'hygiène.

Ce qui m'enhardit à le faire, c'est l'encouragement que j'ai reçu de M. le maréchal Maison, qui a bien voulu écrire à M. le président du conseil des ministres, et à M. le ministre du commerce et des travaux publics, une lettre dont je m'honore, et dont j'ai placé un fragment en tête de mon ouvrage.

Mon travail ayant été favorablement accueilli par M. le président du conseil, je crois de mon devoir d'exposer ce qui préservera définitivement l'armée de toute atteinte de choléra, si l'on peut mettre ces moyens en pratique.

Diminuer les manœuvres,

Faire usage de glace (1),

Empêcher de faire usage de légumes et de fruits;

Faire prendre au soldat, s'il n'éprouve aucune indisposition, avant le déjeûner, le dîner et le souper, la moitié d'un petit verre de teinture d'absynthe.

(1) Si l'individu est bien portant, il ne faut jamais lui administrer la glace dans la matinée; mais si une soif insolite le tourmente, si la bouche est amère, si quelques nausées se présentent, si une ardeur d'entrailles éclate, si une douleur de tête survient, si le visage s'allume; en un mot, si quelque chose d'inaccoutumé arrive, il faut, dans l'après-midi, lui faire prendre la glace.

On en fait casser et on en prend par petits morceaux, qu'on doit garder quelques instans dans la bouche jusqu'à ce qu'ils soient rendus assez petits pour être avalés entiers, de manière qu'ils arrivent dans la cavité de l'estomac en conservant encore un certain volume. Cette manière de déposer la glace dans l'estomac est un des moyens les plus efficaces pour le traitement curatif et préservatif du choléra. Si les signes mentionnés ci-dessus surviennent chez quelque personne dans la nuit ou dans la matinée, il faut l'employer sans perdre un moment.

Du pain blanc,
Des œufs frais, à la coque, au beurre,
Du riz au beurre, à l'eau, ou au gras,
De l'eau rougie,
Quelques côtelettes.
Ce régime simple prévient le choléra.

FIN.